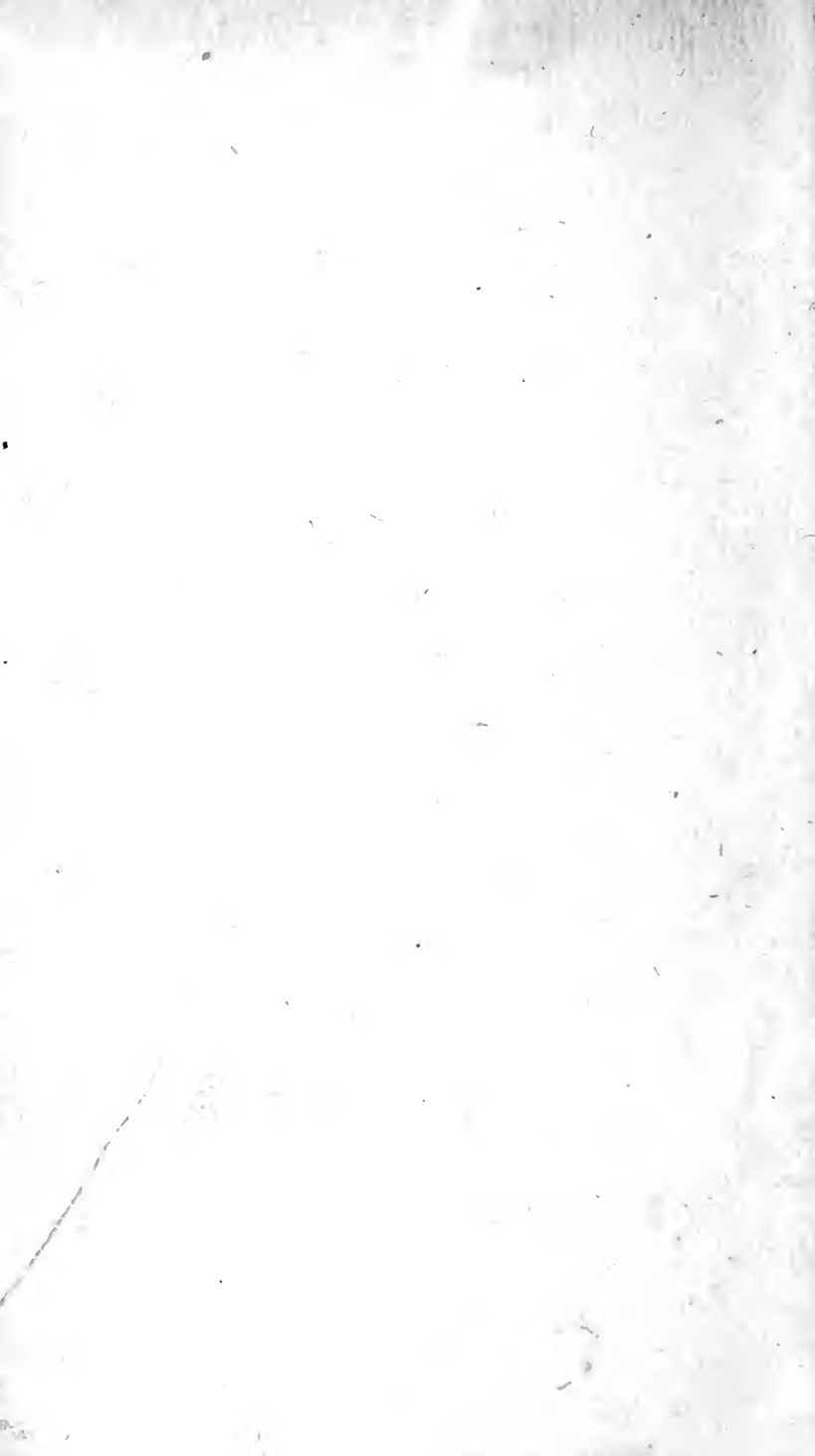






Library
of the
University of Toronto





379

HISTOIRE

DE

TOM JONES.

THE

LIBRARY

OF THE

UNIVERSITY OF

CHICAGO

1891

CHICAGO

CHICAGO

CHICAGO

CHICAGO

CHICAGO

CHICAGO

CHICAGO

CHICAGO

CHICAGO

CHICAGO

CHICAGO

CHICAGO

CHICAGO

CHICAGO

CHICAGO

CHICAGO

HISTOIRE De

TOM JONES,

ou

L'ENFANT TROUVÉ.

Traduction de l'Anglois de M. FIELDING.

Par M. De la Placée.

Enrichie d'Estampes dessinées

Par M. GRAVELOT.

3^e Edition Revue & Corrigée.

Tom II



A LONDRES.

se trouve A PARIS

Chez ROLLIN fils Quay des Augustins.

1751.



L'ENFANT TROUVÉ¹,
OU
HISTOIRE
DE TOM JONES.

LIVRE HUITIÈME
Contenant plus de deux jours.

CHAPITRE PREMIER,
Visite de l'Hôtesse à JONES.

JONES, après le départ du Lieutenant ; chercha vainement le sommeil ; ses sens étoient trop agités. De façon, qu'après s'être amusé, ou
Tome II. A

plutôt tourmenté jusqu'au grand jour de l'idée de sa chère *Sophie*, il sonna pour demander du thé. L'Hôtesse saisit cette occasion pour lui faire une visite.

Elle ne l'avoit pas encore vû, & ne s'en étoit pas même embarrassé : mais ayant apperçu, dans la dernière conversation qu'elle avoit eue avec le Lieutenant, qu'il soupçonnoit *Tom Jones* d'être d'une grande naissance, elle s'étoit déterminée à témoigner plus d'égards à son Hôte.

Elle n'eut pas plutôt commencé à lui servir le thé, qu'elle enfla cette harangue.

Hélas ! Monsieur, (dit-elle en soupirant) c'est en vérité bien dommage qu'un jeune & aimable Gentilhomme, tel que vous, s'estime assez peu lui-même pour s'associer avec des gredins tels que ceux qui viennent de partir d'ici. Ils sont pourtant assez vains pour se croire nobles ; & Dieu sçait comme ils s'en vantent ! mais, comme disoit fort bien mon pre-

mier mari , ils ne devroient pas oublier que c'est nous qui les payons ; & cela est bien rude pour de pauvres particuliers tels que nous. J'en avois vingt à loger la nuit dernière , sans compter les Officiers : quelle charge pour une pauvre veuve ! encore préférerois-je les Soldats , car rien n'est trop bon pour ceux qui les commandent ; & leur dépense , qui pis est , est la plus petite chose du monde. Il faut voir les airs qu'ils se donnent , comme ils se quarent , comme ils jurent , comme ils traitent les domestiques , & l'Hôtesse même , quand ils ont dépensé un *shelling* par tête ! Je préférerois un de nos bons Gentilshommes campagnards , n'eût-il que 500. livres sterling de revenu , à tous ces *vers luisans* de militaires qui ne payent qu'en bruit , en menaces , & en blasphêmes. Une maison peut-elle prospérer avec de telles gens ? Hélas ! comment l'un d'entr'eux ne vous a-t-il pas traité ? J'étois bien sûre que les autres le laisse-

roient échapper : toute cette race ressemble à celle des hânetons ; vous seriez mort des coups que vous avez reçus , qu'il n'en eût été ni plus ni moins. Mais , grace au Ciel , de ce qu'un pareil malheur n'est pas arrivé chez moi , & de ce que je vois tout à espérer pour votre santé ! cet accident , si Dieu m'exauce , produira même un grand bien , pour peu que vous réfléchissiez sur les désagrémens d'un si vilain métier. J'aurai le plaisir de vous voir retourner dans votre famille , & dans les bras de vos amis , sans doute très-affligés de votre perte , & qui le seroient bien plus encore si le danger que vous courûtes hier leur étoit connu. Ciel , quelle barbarie ! puissent-ils l'ignorer toujours ! allons, Monsieur , allons courage : renoncez à cette infâme profession ; je suis au fait de votre histoire , je sçais ce qui vous a jetté dans le désespoir : courage , dis-je ! pour une de perdue , cent de retrouvées : Un jeune homme , fait comme vous , peut-il

manquer de maîtresses ? A votre place , moi , je verrois pendre la plus belle avant que de songer à m'enroller pour ses beaux yeux ah , ah ! vous rougissez ? vous croyez donc que je ne suis pas au fait ? Eh non , non , nous ne connoissons pas Madame *Sophie* ! on ne sçait pas , que vous l'aimez : c'est un rêve que je viens de faire !.....

Que dites-vous , s'écria *Jones* , frappé d'étonnement , vous connoissez ma chere *Sophie* ?

Si jela connois ! s'écria l'Hôteffe à son tour , combien de fois n'a-t'elle pas logé ici ?.... avec sa tante sans doute , lui dit *Jones*.... avec qui donc ? repliqua l'Hôteffe : allez , allez , nous connoissons depuis longtems la vieille Dame. Il fout l'avouer , Mlle *Sophie* est charmante , & je suis bien de votre goût....charmante ? interrompit *Jones*....dites , qu'elle est adorable ! que ses attraits , sa vertu , sa douceur , sont dignes de l'hommage des cœurs les plus férocesmais

pouvois-je jamais imaginer que vous connussiez ma *Sophie* ? je voudrois , dit l'Hôtesse , qu'elle vous fût à tous égards aussi connue qu'à moi. Que n'eussiez-vous pas donné pour être assis , ainsi que moi dans sa ruelle ? quelle peau ! que d'attraits ! quelle taille !.... ce lit , ce même lit pourroit en dire des nouvelles Ce lit ! s'écria *Jones* avec transport , quoi , se peut-il que *Sophie* ait couché ici ?

Ici , ici , oui dans ce lit , dans ce lit même , répondit l'Hôtesse ; & plutôt au Ciel qu'elle y fût encore ! elle n'en seroit peut-être pas si fâchée , malgré tout ce qu'on a voulu me faire entendre ; car elle m'a souvent parlé de vous ah ! pour le coup , vous me flattez , interrompit-il : se feroit-elle abaissée jusqu'à se souvenir , jusqu'à parler du malheureux *Jones* ? j'ignore le mensonge , répondit l'Hôtesse , tout ce que je sçais , c'est que ce nom est souvent sorti de sa bouche , & toujours de façon à me faire croire que son cœur en disoit en-

core plus tout bas.....O ! ma chere Dame , s'écria *Jones* en l'embrassant , ferai-je jamais digne d'occuper ce cœur ? Tout en elle est bonté , tout en elle est adorable , tout en elle est généreux ! Un misérable tel que moi , étoit-il né pour troubler un instant le repos d'un cœur tel que le sien ? Serois-je assez haï du Ciel , pour avoir à me reprocher un tel crime ? moi , qui affronterois tous les maux que l'ennemi du genre humain peut inventer pour se vanger des hommes , si je croyois hâter l'accomplissement du moindre des vœux de *Sophie* ! moi , qui dans l'abîme du malheur même , me croirois assez fortuné en la voyant heureuse !

Elle en est convaincue , lui dit l'Hôteffe ; apprenez même , que je vous ai peint à ses yeux , comme le plus fidèle & le plus tendre des amans....Mais , Madame , dit *Jones* en l'interrompant , apprenez-moi de grace , depuis quand j'ai le bonheur d'être connu de vous ? Quant à moi , je rappelle en vain ma mé-

moire : je n'eus , je crois , jamais celui de vous connoître.

Vous étiez trop jeune , lui répondit-elle , pour vous souvenir du tems où je vous ai maintes fois tenu sur mes genoux , chez le plus digne des Gentilshommes du Canton... Quoi ! répliqua *Jones* , M. *Alvorty* est aussi connu de vous ?.... sans doute , dit-elle , eh qui ne le connoît pas ? est-il quelqu'un dans le pays , à qui son nom & son bon caractère ne soient point en vénération ?.... Sa réputation s'étend sans doute bien plus loin encore , répondit *Jones* ; mais le Ciel seul connoît toutes les vertus de ce grand homme ; le Ciel seul connoît toute l'excellence d'un cœur , dont il n'a gratifié la terre , que pour lui donner une idée de la Divinité. Les hommes sont aussi ignorans dans ce genre sublime de bontés , qu'ils sont indignes de les ressentir ; mais personne n'en fut jamais plus indigne que moi. Moi , qu'il avoit pris plaisir d'élever si haut , après m'avoir , comme vous

le sçavez sans doute, recueilli dans la boue ; moi, pauvre & infortuné bâtard , qu'il avoit adopté , qu'il avoit daigné prendre pour son fils , & qui étois traité de même : j'ai osé lui manquer , j'ai été assez imprudent , ou plutôt assez mal heureux , pour mériter sa vengeance ! mais que dis-je ? oui , je l'ai méritée , je l'ai trop méritée , Madame ; je ne ferai jamais assez ingrat pour oser croire qu'il ait pû commettre une injustice à mon égard. J'étois sans doute punissable ; il a dû me chasser pour jamais de sa présence ; je n'ai rien à reprocher qu'à moi-même ! Ah Jugez maintenant si je suis si condamnable de m'être fait Soldat , surtout , dans l'état désespéré de ma fortune ? . . . Jugez-en par vous même : la voilà toute entière.

A ces mots , il tira une bourse de sa poche , qui jetée sur la table , fit si peu de bruit en tombant , que l'Hôtesse crut notre Héros encore moins pécunieux qu'il ne l'étoit en effet.

Cette relation , terminée par une démonstration si évidente , produisit tout-à-coup un effet très-singulier dans l'esprit de l'Hôtesse. Mr. répondit-elle froidement , chacun mieux que personne , sçait le parti qui lui convient le plus..... mais écoutons , s'écria-t-elle , n'ai-je pas entendu sonner ? oui , c'est moi qu'on appelle attendez ? j'y suis.... ce sont des étrangers , sans doute : j'y cours... Adieu , Monsieur ; s'il vous manque quelque chose , je vous enverrai la servante.

Ces mots n'étoient pas finis , que l'Hôtesse avoit quitté la chambre , & dégringoloit déjà l'escalier.

C H A P I T R E I I.

Eclaircissemens.

N'Induifons personne en erreur. Des Lecteurs pourroit croire que l'Hôtesse étoit en effet instruite des amours & des avantu-

res de *Jones* ; elle n'en sçavoit pas un mot. Le Lieutenant lui avoit dit tout simplement , que le nom de *Sophie* avoit occasionné la querelle où *Tom* avoit été blessé ; il n'en avoit pas fallu davantage pour la mettre sur les voyes d'apprendre le reste de la bouche de *Jones* même , & d'en tirer parti , comme on l'a vû dans le dernier Chapitre. La curiosité tenoit un rang considérable parmi les vertus de cette femme : elle ne souffroit pas volontairement que ses moindres Hôtes sortissent de chez elle , sans être instruite au moins de leur nom , de leur famille & de leurs facultés.

Dès qu'elle fut partie , *Jones* , sans faire attention à la vivacité de sa retraite , ne s'occupa que de l'idée de se trouver dans le même lit où sa chere *Sophie* avoit couché. Quelle source d'images tendres & riantes ! que nous aurions beau jeu à raconter en détail tous les plaisirs que dûit notre Héros à la chaleur de son imagination ,

si nous ne pensions pas tout-à-coup que les amans de ce genre ne feront pas le gros de nos Lecteurs

Il étoit encore dans cet heureux délire , lorsque le Chirurgien arriva pour panser sa blessure. Le Docteur ne pouvoit manquer de trouver le poulx du Malade un peu émû : il avoit , de plus , appris dans la cuisine , que *Jones* n'avoit pas dormi la nuit : ç'en fut assez pour déclarer , que *Tom* étoit en grand danger , & que le seul moyen de prévenir les ravages de la fièvre , étoit de resaigner abondamment le Malade. Mais *Jones* , qui ne croyoit plus l'être , pria le Chirurgien de se contenter de lui panser la tête.

L'Esculape étoit entêté , il insista ; *Jones* ne l'étoit pas moins , il tint bon. Le Docteur céda enfin , en déclarant qu'il ne répondoit pas des conséquences dangereuses qui suivroient le refus du Malade , & en le priant de reconnoître du moins , en tems & lieu , que lui-même s'étoit opposé au remède.

Tom le promet , & le Docteur s'en alla.

Il fit pourtant part à l'Hôteffe , en traversant la cuisine , de l'obstination du jeune Gentilhomme ; & cette femme n'eut rien de plus pressé à lui apprendre , que l'erreur dans laquelle ils étoient tombés tous les deux , au sujet de la naissance & des facultés de *Jones* , sans oublier son bannissement de chez M. *Alvorthy* , encore moins la crainte où elle étoit d'en être pour l'écot de cet aventurier , & M. le Docteur pour ses peines.

Quoi ! s'écria le Chirurgien , en colere , j'ai pu souffrir patiemment qu'une pareille espece voulût m'apprendre mon métier , & résister à mon ordonnance ? Je me ferai laissé insulter par un drôle qui ne me payera pas ? Je suis charmé d'avoir été averti à tems. Voyons , voyons ce qui en fera.

Sans perdre le tems en paroles , il remonte à la chambre de *Jones* , en ouvre brusquement la porte , éveille le pauvre garçon , qui plon-

gé dans un profond sommeil étoit délicieusement occupé de sa *Sophie*..... Voulez-vous être saigné , ou non ? s'écria d'une voix tonnante , le Docteur irrité.

Je vous ai déjà dit que non , répondit *Jones* , en baillant.... & plût au Ciel que vous m'eussiez mieux entendu ! vous me privez du sommeil le plus doux que je goûtai jamais.

Bon , bon , répliqua l'autre , le sommeil , ainsi que le manger , est souvent fatal à plus d'un Malade. Encore un coup , & pour la dernière fois , voulez-vous être saigné tout-à-l'heure ?

Eh bien , pour la dernière fois , lui cria *Jones* , je vous répète que je ne le veux point.

En ce cas , je vous abandonne , & je m'en lave le mains , s'écria le Docteur. Mais payez-moi les peines que j'ai déjà prises pour vous : deux visites à cinq *shellings* cbacune , deux pansemens *idem* , & un demi écu pour la saignée. J'espère , lui dit *Jones* , que votre

intention n'est pas de m'abandonner, dans l'état où je suis ?..... Et je vous réponds moi, que c'est mon intention, dit brutalement le Docteur. En ce cas, répondit *Jones*, vous êtes un indigne; sortez d'ici tout-à-l'heure: vous n'aurez pas un fol de moi.

Fort bien ! s'écria le Chirurgien, (à qui l'air & le ton de *Jones* en avoient un peu imposé) j'étois bien bon de m'inquiéter tant.... la belle chienne de pratique ! A quoi pense l'Hôtesse, de m'appeller pour de tels vagabonds ?

Ces derniers mots, furent tant.... dits en fuyant. Mais *Jones*, loin d'en être ému, se renfonçant dans son lit, rechercha son sommeil & son rêve.



CHAPITRE III.

*Arrivée d'un Barbier ; digne Confrere
de celui de B A G D A D , & de
celui de DON Q U I C H O T T E ,
même.*

L'Horloge avoit frappé cinq heures , lorsque *Tom Jones* s'éveilla en sursaut , après en avoir dormi sept ; ce sommeil avoit tellement rafraîchi son sang & si bien réparé ses forces , qu'il se trouva en état de s'habiller , & de descendre dans l'Hôtellerie. Il ouvrit son Portemanteau , en tira du linge blanc , & un habit complet ; après quoi , sentant que son estomach exigeoit de lui quelque ressouvenir , il passa une robe de chambre , dans l'intention de faire un tour à la cuisine.

L'Hôtesse étoit au bas de l'escalier ; *Tom* l'aborda civilement , en lui demandant ce qu'elle avoit pour dîner. Pour dîner ! (lui dit-

elle) il est ma foi tems d'y penser. Ignorez-vous qu'il est cinq heures passées ? Eh bien , pour souper soit , répliqua *Jones* ; peu m'importe , pourvû que je soupe bientôt , car je n'eus en vérité jamais tant d'appétit. Il n'y a plus rien , répartit l'Hôteſſe , à moins que vous ne vouliez vous contenter d'un morceau de bœuf froid aux carottes , car il n'y a plus de feu dans la maison : il faut vivre de ce qu'on trouve ; & plus d'un Seigneur de ma connoissance fait ses choux gras de ce ragoût Je compte aussi en faire les miens , lui dit *Jones* ; mais de grace , daignez le faire réchauffer.

La politesse & la douceur de *Tom* lui gagnoit tous les cœurs : l'Hôteſſe , à demi désarmée , ne put lui refuser sa demande ; & ajouta même , avec un léger sourire ; qu'elle étoit charmée de le voir si bien rétabli. Cette femme , au fond , n'étoit pas méchante ; mais elle aimoit si tendrement l'argent , que l'apparence seule de la pauvreté , la

mettoit de mauvaise humeur.

Jones alors remonta dans sa chambre , pour s'habiller , se faire raser , tandis qu'on préparoit son dîner.

Le Barbier qu'on lui envoya , sous le nom du petit *Benjamin* , étoit d'un caractère unique , & d'une familiarité si singulièrement ridicule , qu'elle lui rapportoit chaque jour un revenu passablement honnête , de soufflets (par exemple) de coups de pied - au - cul , & autres politesses semblables de la part des Etrangers qui sçavoient assez peu leur monde pour ne point goûter ses plaisanteries. *Benjamin* n'en étoit pourtant pas plus sage ; & quoique ses petites libertés eussent été souvent mal accueillies , la rage de faire le *gentil* étoit si fort enracinée en lui , qu'il étoit incapable de retenir une idée bonne ou mauvaise , quand l'occasion se présentoit de la mettre au jour. Il avoit encore d'autres singularités dans le caractère , dont je ne ferai pas mention , pour

laisser au lecteur le plaisir de les appercevoir , à mesure qu'il fera plus ample connoissance avec ce rare personnage.

Jones , qui avoit des raisons pour être impatient d'être habillé , s'apercevant que le Barbier ne finissoit pas de lui savonner le menton , le pria enfin de vouloir bien se dépêcher ; à quoi l'autre répondit gravement , car de sa vie il n'avoit ri..... *Festina lentè* , est un adage que j'ai appris longtems avant que d'avoir touché le rasoir.

L'ami , répliqua *Tom* , j'apperçois que vous êtes sçavant. Pauvre sçavant ! dit le Barbier , *Non omnia possumus omnes*. Encore ! dit *Jones* , je crois parbleu qu'il récite des vers ? Pardonnez-moi , Monsieur , dit *Benjamin* , *Non tanti me dignor honore* (& , procédant à son opération) Monsieur , ajoûta-t-il , depuis que je me mêle de la *barberie* , je n'ai trouvé que deux raisons qui la justifiaient ; l'une l'envie d'avoir de la barbe , l'autre celle d'en être débarassé. Je con-

jeſture , mon cher Monſieur , que l'un de ces motifs vous a engagé à en tâter , il n'y a pas encore longtems , pour la premiere fois. Sur ma parole , vous avez fort bien réuſſi : on peut dire , de votre barbe , qu'elle eſt *Tondendi gravior*. Et moi , je conjeſture , lui dit *Jones* , que vous êtes un drôle de corps.

Vous vous trompez beaucoup , Monſieur , répondit le Raſeur , je ſuis trop attaché aux matieres Philoſophiques : *hinc illa lacryma* ! Monſieur ; voilà d'où vient mon infortune ; trop de ſçavoir a cauſé ma ruine. Eh comment donc cela ? répondit *Jones*. Hélas , Monſieur , répliqua le Barbier , c'eſt ce qui m'a fait deſhériter par mon pere. Il étoit Maître de Danſe : j'ai ſçu lire avant que de ſçavoir danſer ; il m'a pris en grippe , mes freres ont eu tout ſon bien il ne m'a pas laſſé un ſol !..... ſouhaitez-vous que je rafe les temples ?..... Ciel ! me trompai-je ? je crois voir , *hiatus in manuſcriptis* !.... on

m'a dit, que vous alliez à la guerre : mais je n'y vois point d'apparence. Pourquoi donc ? lui dit *Jones*.

Mais, répondit le Barbier, c'est que je vous crois trop sage pour y porter une tête fêlée : j'aimerois tout autant, porter du charbon à *Nevvcastle*. *

Par ma foi ! s'écria *Tom*, tu m'as l'air d'un maître original. Je t'aime de cette humeur : viens boire un coup avec moi après dîner, je serai charmé de te connoître mieux.

Ah, mon cher Seigneur, ! dit le Barbier, je suis en état, pour peu que la chose vous plaise, de faire vingt fois plus, pour vous obliger. Que feras-tu, l'ami ? répondit *Jones*. Eh parbleu, nous vuiderons la bouteille, répliqua le petit *Benjamin* : J'aime les bons cœurs, moi, & de même que vous m'avez jugé un drôle de corps, dès le premier coup d'œil ; de même, ou les règles de la physionomie me

* Ce pays est très-abondant en Mines de Charbon.

trompent , je crois voir en vous l'un des meilleurs cœurs qu'il y ait au monde.

Jones , qui pendant ce colloque , avoit achevé de s'habiller , descendit à la cuisine , avec une figure plus aimable peut-être , que celle du fameux *Adonis* tant célébré par les Poètes. Le cœur de notre Hôtesse y fut cependant insensible : les charmes de la bonne femme avoient si peu de rapport avec ceux de *Venus* , qu'il n'est pas étonnant qu'elle ne lui ressemblât pas plus dans son goût.

Tom , après avoir mangé de grand appétit , demanda une bouteille de vin , en attendant le Barbier , qui ne tarda pas à venir ; & qui seroit arrivé bien plutôt , s'il n'avoit pas été occupé à écouter l'Hôtesse , qui après avoir rassemblé un cercle de son voisinage , racontoit , dans sa cuisine , l'histoire de notre Héros à qui vouloit l'entendre.

C'étoit , selon elle , un pauvre *Enfant-trouvé* , nourri par charité

dans la maison de M. *Alworthy* ;
 enfin chassé pour ses friponneries ;
 & notamment pour avoir osé en con-
 ter à la fille de son bienfaiteur , &c.

Le Barbier , au nom de M. *Alworthy* , avoit levé les oreilles ; & après avoir appris de l'Hôtesse , que le jeune homme qu'il avoit rasé s'appelloit *Thom Jones* , il avoit prié l'assemblé en la quittant , de suspendre son jugement sur le compte d'une personne qu'il connoissoit très-bien , & dont la naissance étoit peut-être plus illustre qu'on ne pensoit.



CHAPITRE IV.

*Conversation de JONES & du
Barbier.*

Jones , à l'arrivée du Barbier , le salua d'une rafade , en le décorant de titre de *doctissime Tonforum* ; à quoi notre homme répondit gravement , *ago tibi gratias , Domine* ; puis regardant fixement Tom , & comme cherchant à le reconnoître : oserois-je , lui dit-il , Monsieur , vous demander si vous ne vous appelez pas Jones ? sur quoi l'autre ayant répondu qu'oui.... *Proh , Deûm , atque hominum fidem !* s'écria le Barbier , que d'évenemens dans la vie ! M. Jones , recevez mes plus sinceres obéissances. Je vois que vous ne me connoissez pas ; & je n'en suis pas étonné ; vous ne m'avez vû qu'une fois , & vous étiez encore bien jeune.

Dites

Dites-moi , de grace , des nouvelles de M. *Alworthy* ? comment se porte ce digne & respectable Seigneur ? *optimus ille omnium patronus* ! J'apperçois , lui dit *Jones* , que vous me connoissez ; mais quant à moi , je n'ai pas le bonheur de vous connoître. Vous étiez trop jeune , vous dis-je , répliqua *Benjamin*...Mais, Monsieur, puis-je sans vous offenser, sçavoir où vous allez en partant d'ici ?.....Vuidez votre verre , M. le Barbier , lui dit *Tom* un peu ému , & trêve de questions , je vous prie.

Le Barbier , après s'être beaucoup excusé , protesta que l'intérêt seul qu'il prenoit à la réputation de M. *Jones* , l'avoit rendu assez hardi pour le questionner. Il lui apprit alors tout ce qu'il venoit d'entendre dans la cuisine , de la part de l'Hôtesse , ainsi que la façon dont il avoit confondu cette femme & ses auditeurs. Personne au monde , ajouta-t'il , Monsieur , ne vous respecte plus que moi , depuis l'excès de votre générosité envers *George*

le Garde-chasse, dont j'ai été instruit ainsi que toute la Province, où votre nom est cher à tous les cœurs qui ne sont point ingrats. Pardonnez donc encore un coup à mon zèle, & non pas à ma curiosité, des interrogations que lui seul a fait naître : j'aime les cœurs tels que le vôtre, & ce que j'ai dit est parti du mien, *amoris abundantia erga te.*

Les infortunés sont sensibles : la moindre marque d'amitié trouve leur cœur ouvert ; celui de *Jones* étoit naturellement bon : qu'on ne s'étonne donc pas si, à dater de ce moment, il se trouva bien disposé pour le petit *Benjamin*. Les bribes de Latin que cet homme lâchoit à chaque instant, assez mal-à-propos, n'offroient qu'un ridicule aux yeux de *Tom*, & lui prouvoient en même-tems que l'éducation de ce Barbier avoit été moins vulgaire que celle des gens de son état : ses façons mêmes l'indiquoient encore plus ; ainsi *Jones* crut pouvoir se confier à lui.

Il lui raconta toute son Histoire , à quelques circonstances près : celle , par exemple , qui avoit occasionné sa bataille dans le bois avec *Tuakum* ; & termina son récit , par la résolution qu'il avoit prise , d'aller servir sur Mer : résolution qu'il auroit effectuée , si la rébellion nouvellement élevée dans le Nord d'Angleterre , en changeant ses desseins , ne l'avoit pas conduit dans le Village où il étoit maintenant.

Le petit *Benjamin* , après l'avoir écouté , avec toute l'attention dont il étoit capable , conclut de cette Histoire , que *Jones* avoit sûrement été calomnié & trahi auprès de son bienfaïcteur par quelques ennemis secrets. Il n'étoit pas probable , selon lui , qu'un homme aussi généreux & aussi équitable que M. *Atworthy* , se fût si promptement détaché d'un jeune homme qu'il aimoit avec tant de tendresse , sans le secours de quelque infâme artifice tramé dans les ténèbres , pour perdre l'innocent & malheureux *Jones*.

Ce sentiment étoit trop honorable pour M. *Alvorthy*, par conséquent trop conforme à la façon de penser de M. *Jones* sur le compte de son cher bienfaiteur, pour n'être point avidement adopté. Le plaisir qu'il en ressentit le disposa bien mieux encore en faveur du Barbier, qui, bientôt enhardi par les caresses de *Tom*, osa le prier de vouloir bien achever de satisfaire sa curiosité, en lui disant le nom de cette aimable maîtresse, seule cause de ses malheurs.

Tom y réfléchit un moment ; puis prenant tout à coup son parti : Vous en sçavez déjà trop, lui dit-il, pour vous cacher le reste ; & puisque ce nom, comme j'ai tout lieu de le craindre, n'est peut-être devenu que trop public, par rapport à moi, apprenez que celle que j'adore, est l'aimable *Sophie Western*.

Proh Deum, atque hominum fidem ? M. *Western* a déjà une fille à marier !...

Oui, mon cher *Benjamin*, lui dit *Jones*, & une fille digne des vœux

d'un Monarque même. L'Univers ne vit jamais rien de si beau ; mais ce n'est pas encore son plus grand mérite : sa bonté , ses vertus surpassent sa beauté ! hélas , dussai-je la louer pendant un siècle entier , j'oublierois encore la moitié de ses charmes !

M. *Vestern* a déjà une fille à marier ! s'écria encore une fois *Benjamin* , lui que j'ai vû petit garçon : *Tempus edax rerum !*

La bouteille étant prête à finir , le Barbier insista pour payer la sienne. *Jones* s'y opposa , en se rappelant son mal de tête , pour lequel il n'avoit peut-être déjà que trop bû. Avant que de se retirer dans sa chambre , il pria le Barbier de lui procurer quelques livres pour s'amuser en attendant le sommeil. Des livres ! s'écria *Benjamin* , en quelle langue les voulez-vous ? J'en ai de Latins ; j'en ai d'Anglois , & tous très-curieux : *Erasmi Colloquia* , *Ovidius de Tristibus* , *gradus ad Parnassum* , tous Auteurs excellens : ceux-là vous plairoient-ils ? Les Anglois

sont pourtant un peu en désordre : mais j'ai la meilleure partie *des Chroniques de Stowe ; le sixième Volume de l'Homère de Pope ; le troisième Volume du Spectateur ; le second Volume d'Eschard ; le Craftman , Robinson Crusôé , Thomas a Kempis , presque complets ; & deux Tomes des Oeuvres de Tom Brown.*

Envoyez-moi ces deux derniers , lui dit *Jones* , je ne les ai pas lûs , & j'en ai oui dire du bien. On avoit raison , s'écria le Barbier , & *Tom Brown* est un des grands génies & des plus singuliers que l'Angleterre ait produit. Vous les aurez tout-à-l'heure. Mais , croyez-moi , ne lisez pas long-tems ; tâchez plutôt de reposer : adieu , mon cher Monsieur, demain je reviendrai vous voir ; comptez sur mon tendre attachement , & surtout sur ma discrétion.



CHAPITRE V.

Nouveaux talens du petit

BENJAMIN.

LE lendemain , à son réveil , *Tom* ressentit quelques inquiétudes de la désertion de son Chirurgien : sa tête n'avoit pas été pansée depuis deux jours , il en craignoit les suites. De renvoyer chercher cet homme , cela n'étoit point praticable ; d'en prendre un autre , si tant est qu'il y en eût dans le Village , cet autre pouvoit être instruit déjà par le premier ; tous ces Messieurs se soutiennent , en pareil cas : comment faire ? Le Garçon du Cabaret le tira enfin d'embarras , en l'assurant que personne n'étoit plus propre à lui rendre service en cette occasion que celui qui l'avoit rasé la veille. Le petit *Benjamin* ! s'écria *Jones* , tout étonné lui-même , répondit le gar-

B iiij

çon : c'est de tous les Chirurgiens du Village , celui qui fait les plus belles cures.

En ce cas , courez donc le chercher.

Benjamin , instruit par le garçon , que c'étoit en qualité de Chirurgien qu'il étoit maintenant mandé , s'habilla en conséquence ; prit une toute autre mine que celle qu'il avoit la veille , en portant un bafin sous son bras ; & entra dans l'Hôtellerie , d'un air à se faire regarder comme un tout autre personnage.

Ah , ah ! mon cher Raseur , s'écria *Jones* , vous vous mêlez , à ce que je vois , de plus d'un métier ! eh , que ne me disiez-vous cela hier au soir ? la Chirurgie , répondit gravement *Benjamin* , est un Art , & non pas un métier. La raison pourquoi je ne vous ai pas dit que je la professois , c'est que vous étiez déjà dans les mains d'un autre , & que je n'aime pas à courir sur les brisées de mes Confreres : *Ars omnibus communis*. Mais,

voyons maintenant , s'il vous plaît : quand j'aurai mis le nez dans votre tête , je vous dirai ce que j'en pense.

Quoique *Tom* n'eût pas grande idée de sa science , il souffrit pourtant que le Barbier visitât sa blessure : ce qui ne fut pas plutôt fait , que *Benjamin* se tut , en laissant échapper un soupir.

Ne cherchez point à m'effrayer , lui dit *Jones* , encore moins à me flatter mal-à-propos ; dites-moi sérieusement , ce que vous pensez de mon état.

Est-ce en Chirurgien , ou en ami , dit *Benjamin* , que vous voulez que je réponde ? En ami , répliqua *Jones*. Sçachez donc , lui dit le raseur , qu'il faudroit beaucoup d'art pour empêcher cette playe d'être guérie avant qu'il soit trois jours. Voici une emplâtre qui ne vous coutera pas plus qu'à moi : si vous voulez vous y fier , je réponds de votre santé corps pour corps. *Tom* consentit à tout : l'emplâtre fut bientôt faite , & le pansement terminé.

Maintenant , s'écria *Benjamin* ; je vais , avec votre permission , reprendre mon premier caractère : mais il faut un air de dignité aux gens de notre espèce , surtout dans les opérations , sans quoi nous n'en imposerions jamais. Vous ne sçauriez croire , combien l'air grave ajoute au peu de poids réel d'un personnage. Un Barbier , sans que sa vanité en souffre , voit rire ses pratiques ; un Chirurgien aimerait mieux les voir pleurer.

Jones , de plus en plus enchanté du caractère de *Benjamin* , crut que l'histoire d'un semblable original pouvoit avoir quelque chose d'amusant : il le pria de la lui raconter. Le Barbier , qui aimoit à parler , & qui avoit ses raisons pour ne pas se faire presser en cette occasion , se leva , ferma la porte de la chambre , & s'étant rapproché de *Jones* avec un air sévère.....vous voulez , dites-vous , sçavoir mon histoire ? eh bien , apprenez donc , que je vois en vous mon plus grand ennemi. Moi !

dit *Jones*, étonné de ce propos imprévu, moi votre ennemi ! je ne vous vis, je crois, jamais ! Calmez-vous, lui dit *Benjamin*, je ne suis pas le vôtre. Si vous avez causé tous mes malheurs, vous étiez un enfant ; je ne sçau-rois vous en vouloir... Vous rap-pellez-vous un certain *Partridge*, qui eut l'honneur de passer pour votre pere, & dont ce titre a causé la ruine ? J'en ai beaucoup oui parler, lui dit *Jones*, & je me suis toujours cru son fils. Vous le voyez, ce malheureux *Partridge*, vous n'êtes point mon fils. Ciel, qu'entends-je ! s'écria *Tom*, eh qui donc est mon pere ? & comment se peut-il qu'un faux soupçon vous ait causé tous les maux, dont je ne suis que trop instruit ? Ce qui surprend le plus, lui dit gravement *Benjamin*, n'en est souvent pas moins vrai. Mais, quoiqu'il soit assez dans la nature de l'homme, de haïr la cause, même innocente, de ses malheurs, je suis d'un tempérament différent. Je vous ai même aimé,

depuis que la noblesse de vos procédés envers *George* (le Gardeschasse) est venue jusqu'à moi ; & ce qu'il y a d'extraordinaire dans notre rencontre , me persuade intimement , que vous êtes né pour réparer tout ce que j'ai souffert à cause de vous. J'ai même fait trois rêves consécutifs , & très-suivis , qui m'annoncent une grande fortune , que je suis résolu de poursuivre , à moins que vous n'ayez assez de cruauté pour vous y opposer.

Je serois charmé , répondit *Jones* , d'en être l'instrument , & de pouvoir vous rendre plus heureux que je vous rendis misérable. Je n'y vois pourtant , du moins pour le présent , pas grande apparence. N'importe , disposez de tout ce que je puis.

Je suis content , répliqua *Benjamin* , puisque je ne veux que vous suivre à la guerre. Que dis - je ? ce desir est si violent en moi , que si vous m'alliez refuser , vous tueriez d'un seul mot un Barbier , & qui plus est un Chirurgien.

Jones, après l'avoir assuré en riant, qu'il se croiroit trop coupable envers le public, employa toutes les raisons que la prudence put lui suggérer pour détourner *Benjamin* d'un projet aussi chimérique : son éloquence fut perdue ; le Barbier, que nous appellerons désormais *Partridge*, insista sur ses rêves, en fit tout le détail, & ne voulut pas démordre de son dessein. Notre Héros, qui avoit conçu de l'amitié pour lui, eut recours au dernier remède : vous me croyez peut-être, lui dit-il, en état de vous faire actuellement une espèce de fort ? vous vous trompez, mon cher ami, en voici la preuve. A ces mots, vidant sa bourse sur la table, & y trouvant à peine, tant en or qu'en argent, la valeur de dix *Guinées*, il déclara à *Partridge*, que c'étoit exactement toute sa fortune.

Partridge, dont les espérances n'étoient fondées que sur l'avenir, ne parut point ému de la modicité des finances de *Jones*. Je suis, dit-il, un peu plus riche que vous : pre-

nez tout ce que j'ai ; je demande pour toute grace , de vous suivre en qualité de domestique , *nil desperandum est Teucro duce , & auspice Teucro.*

Mais l'offre généreuse de *Partridge* , eu égard à l'argent , fut absolument refusée par *Jones*.

Il fut délibéré entr'eux , de partir le lendemain matin. La seule difficulté qui les retint encore , ne prévenoit que de la maniere d'emporter le porte-manteau de *Tom Jones* , trop considérable pour ne pas exiger un cheval.

Partridge proposa de ne se charger que du linge , & de laisser tout le reste chez lui. L'expédient fut adopté ; & le Barbier quitta son nouveau Maître , dans l'intention d'aller tout préparer chez lui , pour le départ du lendemain.

CHAPITRE VI.

*Autres raisons , qui justifient mieux
la conduite de PARTRIDGE ,
que celles du Chapitre précédent.*

QUOÏQUE *Partridge* fût le plus superstitieux des mortels , il ne se feroit peut-être pas si aisément déterminé à suivre *Tom* dans son expédition militaire , si l'espoir du butin , à la suite de quelque Bataille , ne l'eût pas violemment tenté.

Ajoutons à ceci , que *Partridge* , après avoir profondément réfléchi sur l'histoire de *Jones* , ne pouvoit concevoir que M. *Alworthy* eût ainsi chassé son fils , car il croyoit fermement que *Tom* l'étoit , pour des raisons aussi légères que celles dont on venoit de lui faire part. Il avoit par conséquent conclu , que tout ceci n'étoit que pure fiction ; & que le libertinage de *Jones* ,

dont il avoit ouï souvent parler ; étoit la seule cause qui lui eût fait déserter la maison paternelle. Cette idée s'étant fortifiée dans la tête du Barbier, il sentit, que s'il pouvoit parvenir à disposer insensiblement ce jeune homme à retourner chez son pere, ce seroit un service assez signalé pour calmer l'ancien ressentiment de M. *Alworthy*. Poussant encore plus loin ses espérances, le spéculatif Barbier se voyoit déjà accueilli, récompensé & enrichi dans le Château de son ancien Maître ; il alloit enfin passer le reste de ses jours en paix au sein de sa patrie, qu'il aimoit intérieurement mille fois plus que ne font certains déclamateurs de ce pays, qui semblent ne respirer que cet unique sentiment.

Quant à *Jones*, il se croyoit trop convaincu du zèle & de l'amitié de *Partridge*, pour oser soupçonner que le moindre motif d'intérêt pût corrompre la pureté de ses intentions. Né peu défiant, il n'étoit pas assez âgé pour l'être devenu. Quand la défiance n'est pas née avec nous,

Bâge seul nous la donne.

Le lendemain , au point du jour , le diligent *Partridge* parut à la porte de *Jones* , le biffac sur le dos , & tout prêt à partir. Ce meuble étoit son ouvrage ; car il joignoit encore à tous ses autres talens , celui d'être bon Tailleur. Son linge étoit empaqueté ; il en fit autant de celui de *Jones* , & sortoit déjà chargé des nippes superflues de son maître , qu'il comptoit aller ferrer chez lui , lorsqu'il se vit arrêté tout court par l'Hôtesse , qui , avec un petit compliment aigre-doux , lui signifia que l'usage immémorial de son Hôtel , étoit qu'il n'en sortît jamais rien , que la *Carte* fût acquittée.

Partridge , indigné de l'affront , rappella en vain toutes ses qualités , & lâcha beaucoup de latin : l'Hôtesse , ferme sur l'étiquette de la maison , fut inébranlable. Il fallut se résoudre à payer ; & qui pis est , à se voir écorché tout vif , après quoi nos deux voyageurs partirent , sans qu'on daignât seulement

s'abaisser jusqu'à leur souhaiter un bon voyage.

CHAPITRE VII.

Où le Traducteur François parle seul.

L'Auteur Anglois , après avoir conduit *Tom & Partridge* jusqu'à *Gloceſtre* , ſans aucune avanture digne d'être transmiſe à la poſtérité , les fait dîner dans une fameuſe Auberge , dont l'Hôteſſe , auſſi aimable que polie , fait un très-honnête accueil à *M. Jones* , qui a même le plaifir de dîner avec elle. Deux autres Voyageurs ſe trouvent dans la même Hôtellerie. L'un , eſt ce même Procureur que nous avons vû , dans le premier Volume , venir annoncer à *Alworthy* , malade alors , la mort de Madame *Blifil* ſa ſœur , & qui étoit reſté trop peu de tems au Château , pour connoître *Tom Jones*. Le nom de ce

Procureur est *Dowling*. L'autre personnage, est un soit disant Avocat, au fond courtier d'affaires, tranchant de l'important, que le hazard ou le besoin avoit conduit quelquefois dans la cuisine de M. *Alworthy*, sans avoir jamais parlé au Maître de la maison.

Ce dernier, piqué de n'être pas assez accueilli par *Jones*, qui ne se rappelle pas de l'avoir jamais vû, attend qu'il soit sorti de table pour le peindre des plus noires couleurs, & pour le rendre odieux à l'Hôtesse. Le Procureur, qui malgré lui-même, a pris quelque amitié pour *Tom*, tâche en vain de le défendre, en assurant l'Hôtesse qu'il n'a jamais oui parler qu'en bien de ce jeune homme. L'autre affirme, par serment, qu'il n'a rien dit que de vrai, & qu'il n'ait appris d'original au Château de M. *Alworthy*, d'où, si l'on veut l'en croire, il ne fait que de revenir. Le Procureur reste muet, ronge ses doigts, paye son écot, & part. Le Médifant, con-

sent de sa victoire , ne tarde pas à en faire autant , & laisse l'Hôteſſe très-indiſpoſée contre *Jones* ; qui , rentrant dans la chambre pour prendre du thé avec elle , ſe voit régalé d'un refus , dont on dédaigne même de lui dire la cauſe. Ce changement d'humeur, dans une femme que *Jones* avoit trouvée très-affable au dîner , le ſurprend , & l'offenſe au point de ne vouloir pas reſter plus long-tems chez elle. *Partridge* , qui ſ'y trouvoit au mieux , objeſte en vain que la nuit eſt prochaine , & propoſe d'autres bonnes raiſons pour ne pas hazarder d'aller plus loin , dans l'obſcurité , & ſurtout dans l'hyver. Son maître ſ'entête ; paye l'Hôteſſe ; & voilà nos deux Avanturiers partis.



CHAPITRE VIII.

*Dialogue de JONES , & de
PARTRIDGE.*

IL étoit cinq heures sonnées , (dit l'Auteur Anglois , en stile beaucoup plus fleuri ,) lorsque nos deux Voyageurs sortirent de *Gloceſtre* ; la nuit n'eut même pas tardée à devenir très-noire , si la Lune dans son plein ne fût venuë tout-à-coup éclairer l'horifon.

Tom ne marcha pas longtems fans jetter des regards de reconnoissance sur cette belle & secourable Planette , & fans demander à son compagnon , si de sa vie il avoit vu une foirée plus agreable ? Le bon *Partridge* , qui n'avoit quitté qu'à regret l'abondante cuisine de *Gloceſtre* , étant trop occupé de son chagrin pour songer à lui répondre , notre Héros continua à

s'étendre sur les louanges de la Lune , en répétant quelques Passages de *Milton* , celui de tous les Poetes qui a parlé *le plus sublimement des deux flambeaux Célestes*. Pour amuser le triste *Partridge* , il lui raconta même l'Histoire rapportée dans le *Speçtateur* , de deux tendres amans , qui forcés de se separer , étoient convenus de s'entretenir , quoique très-éloignés l'un de l'autre , en regardant fixement la Lune à certaine heure arrêtée entr'eux : tous deux contens & satisfaits de la pensée que chacun d'eux , au moment même , envisageoit le même objet. De tels amans , ajouta *Jones* , en poussant un soupir , avoient sans doute des cœurs bien formés pour sentir tout ce que l'amour a de sublime , & de plus delicat. ! Cela peut être , repondit *Partridge* en murmurant ; mais j'envie encore plus leur bonheur , s'ils étoient insensibles au froid. Quant à moi , je suis transi ; & si nous ne trouvons bientôt un gîte , je crains parbleu ,

de perdre mon nez en route. Fi donc ! fi donc , encore un coup , M. *Partridge* , lui dit *Jones* : Est-ce là ce courage que vous me vantiez hier ? quoi , nous allons chercher l'ennemi , & le moindre froid vous effraye ! Je desirerois , il est vrai , pour ce moment , que quelque bon guide nous enseignât lequel de ces chemins nous devons prendre : voilà ma seule inquiétude.... Oserois-je vous donner un conseil ? lui dit *Partridge* *Interdum Stultus opportuna loquitur* . . . Eh bien , lequel choisiriez-vous ? s'écria *Jones*. Ni l'un , ni l'autre , répondit *Partridge* : le seul chemin dont nous soyons sûrs , c'est celui qui nous a conduit jusqu'ici ; en allant bon train , nous nous retrouverons en moins d'une heure à *Glocestre*. Mais si nous risquons d'aller en avant , Dieu sçait si nous arriverons quelque part. Vous vous trompez , repliqua *Jones* ; prenons à gauche , j'apperçois les Montagnes qu'on nous a dit n'être pas éloignées de *Worcestre*. Là , si vous vou-

lez absolument me quitter , vous en ferez le maître : à mon égard , rien ne pourra me détourner de suivre mon dessein.

Partridge , fâché qu'on le soupçonnât d'être capable de se rebuter si-tôt , assura *Jones* que l'intérêt de son ami l'avoit seul fait parler , & qu'il étoit bien résolu de le suivre partout.

Ils marcherent alors quelques instans , sans se rien dire. *Jones* soupiroit ; & *Partridge* bien plus amèrement encore , quoique par un autre motif , lorsque notre Héros s'arrêtant tout à coup , & prenant la main de *Partridge* : qui sçait , lui dit-il , mon ami , si la plus charmante des créatures n'a pas en cet instant les yeux fixés sur cette même Lune que je regarde avec tant de plaisir ? Cela pourroit bien être , répondit *Partridge* ; mais si les miens étoient maintenant fixés sur un bon alloyau , le Diable pourroit emporter & la Lune & ses cornes , avant que la blafarde arrachât de moi le moindre regard. Cet-

te

te réponse est bien d'un Cannibale !
s'écria *Jones*. Mais , dis-moi , mon
cher *Benjamin* : ne fus-tu jamais
amoureux ? hélas ! répondit-il en
soupirant ,

Infandum Regina jubet renovare dolorem.

plût au Ciel , que ce malheur ne me
fût jamais arrivé ! ta maitresse étoit
donc cruelle , lui dit *Jones* ? tu n'en
étois donc pas aimé !

Jugez-en , Monsieur , lui dit *Partridge* , puisque la chienne ne m'é-
pousa que pour avoir le plaisir de
me faire enrager plus à son aise.
Mais , grace au Ciel , elle n'est
plus ; & si je croyois qu'elle fût dans
la Lune , conformément à certain
Livre que j'ai lû jadis , je frémirois
en regardant cet Astre , de peur de
la revoir. Je voudrois cependant ,
pour votre consolation , que cette
belle planète devînt tout à coup un
miroir , & que votre chere *Sophie*
se trouvât maintenant placée vis-
à-vis..... Ah ! cher *Partridge* , s'é-
cria *Jones* , quelle heureuse pen-
sée ! l'imagination seule du plus

tendre des Amans a pû la faire naître. O mon ami ! que ne puis-je seulement espérer de la revoir un jour hélas ! mon rêve étoit délicieux ; il s'évanouit pour jamais ! L'excès de mon malheur présent ne peut être adouci , que par l'oubli de mon bonheur passé.

Eh pourquoi , répondit *Partridge* , pourquoi désespérer de revoir jamais l'aimable *Sophie* ? Si vous vouliez m'en croire , non-seulement vous pourriez la revoir , mais vous pourriez la posséder.

Ah ! garde-toi , lui dit *Tom* , de réveiller en moi de pareilles idées : je n'ai déjà que trop combattu de si fatals desirs.

Ma foi , lui dit *Partridge* , si vous aimez non-seulement sans espoir , mais sans desir de posséder votre maîtresse , votre amour est d'un genre que je ne sçaurois définir. A la bonne heure , lui dit *Jones* , mais , laissons-là cette matiere..... dis-moi pourtant , quel étoit ce conseil que tu me propofois à ce moment ?

De nous en retourner à *Gloceſtre* , lui dit *Partridge* ; & là , je vous dirai le reſte.

Je vous ai déjà inſtruit de ma réſolution , répondit *Jones* : j'apperçois que la vôtre eſt de me quitter ; ne vous contraignez plus , partez , & recevez cette *Guinée* , comme un foible gage de ma reconnoiſſance : Il ſeroit injuſte que je vous forçaffe d'aller plus loin ; & , pour vous parler vrai , mon ſeul projet , mon ſeul deſir eſt d'affronter une mort glorieuſe , en ſervant ma Patrie.

Partridge , attendri par la beauté des ſentimens de *Tom* , & ſentant l'inutilité de ſes efforts pour le détourner de ſa réſolution , crût qu'il convenoit de ſe taire , ou de l'appaifer par des promeſſes réitérées d'un attachement éternel.



C H A P I T R E I X.

Etrange Avanture.

N Os Voyageurs achevoient à peine ce dialogue , qu'ils arriverent au pied d'une montagne extrêmement escarpée. Là , *Jones* s'arrêtant tout-à-coup , & levant la tête , garda quelques instans le silence. Enfin , se retournant vers son ami *Partridge* , je serois , dit-il , tenté de monter au sommet de cette montagne ; la vûe , y doit être charmante , par ce beau clair de Lune , & surtout pour quelqu'un qui aime à s'entretenir dans ses idées mélancoliques. A la bonne heure , répondit *Partridge* : mais , si la cime de ce mont est propre à procurer des idées tristes , j'imagine par la même raison que cette vallée doit en produire d'agréables ; ainsi trouvez bon que j'y reste. Il fait déjà assez froid ici , sans risquer d'aller

nous morfondre là-haut : cherchons plutôt quelque trou , où nous puissions nous réfugier , & reprendre des forces.....A vous permis , répliqua *Tom* , placez - vous seulement à portée de ma voix , & j'aurai soin de vous appeller à mon retour.

Je me flatte , Monsieur , lui dit *Partridge* , que depuis quelques momens , vous ne vous avisez pas d'extravaguer ? Pardonnez - moi , répondit *Jones* , si l'envie de monter jusques là-haut est une extravagance. Mais , puisque vous avez si froid , je voudrois que vous restassiez ici : je serai sûrement à vous , avant qu'il soit une heurenon pas , s'il vous plaît ! s'écria *Partridge* , qui , à sa poltronnerie naturelle , joignoit encore la crainte des *Esprits* ; j'ai fait ferment , quelque part que vous alliez , de ne jamais abandonner mon Maître & mon Ami.

En discourant ainsi , *Partridge* apercevoit , à travers les arbres , une lumière qui ne lui paroissoit pas éloi-

gnée. Ravi de cette découverte ; ah , Monsieur , s'écria-t-il , le Ciel exauce enfin mes vœux ! je vois une maison , peut-être même est-ce une Hôtellerie ! si vous avez pitié de moi , ainsi que de vous-même , ne méprisons pas les faveurs de la Providence. Quiconque habite ces affreux déserts , pour peu qu'il soit Chrétien , ne peut refuser un petit coin de chambre à des malheureux tels que nous. *Tom* ne put pour cette fois résister aux pressantes instances de *Partridge* , & tous les deux dirigèrent leurs pas vers l'endroit d'où partoît la lumière.

Ils trouverent bientôt la porte d'une espèce d'hermitage , où *Jones* frappa , & appella plusieurs fois , sans que personne répondit. *Partridge* , dont la tête n'étoit farcie que de revenans , de lutins , & de forciers , trembla bientôt de tous ses membres , & commençoit à invoquer toute la Cour Celeste , lorsqu'au redoublement des cris de *Jones* , une vieille femme , montrant

sa tête par la lucarne d'un grenier , leur demanda d'une voix tremblante & cassée , qui ils étoient ? & ce qu'ils prétendoient d'elle ? Ce sont deux Voyageurs égarés , & demi-morts de froid, répondit *Tom* , qui ne vous demandent rien qu'un azile, & du feu. Qui que vous soyez, repliqua la vieille , vous n'avez point d'affaires ici , & surtout à cette heure : ne vous flattez donc pas que je descende.

Partridge , que le son d'une voix humaine avoit un peu rassuré , devint tout-à-coup éloquent : il exagéra patétiquement ses souffrances , & le danger où il étoit de perdre la vie, ainsi que son Compagnon, si la vieille avoit la cruauté de ne pas s'attendrir. Il ajouta même , que la personne , avec qui il s'étoit égaré , étoit un des plus grands Seigneurs de la Province ; & n'oublia enfin , que le seul argument capable de toucher l'inéxorable vieille. *Tom* parla beaucoup moins : mais l'offre d'un demi-écu , jointe à sa figure , que la femme avoit eu le

tems de parcourir au clair de la Lune, & qui ne ressembloit pas du tout à celle d'un voleur, dissipèrent toutes ses craintes, & la déterminèrent enfin à leur ouvrir la porte. Ils trouverent bon feu; & *Partridge*, au comble de sa joye, n'eut rien de plus pressé que d'y courir. Mais il étoit à peine réchauffé, que les mêmes idées qui dominoient toujours dans sa tête, vinrent la troubler de nouveau.

Il ne croyoit à aucun article du Décalogue avec une foi plus vive, qu'il ne croyoit aux enchantemens, & aux sortilèges; & le Lecteur ne peut imaginer une figure plus propre à inspirer de pareilles idées, que celle de la vieille femme qui se tenoit alors debout devant le timide *Partridge*. C'étoit le vrai pendant de la forcieriè si énergiquement peinte par *Otway*, dans sa Tragédie de l'*Orpheline*; une femme, en un mot, qui sans être interrogée, eût été pendue de plein vol, sous le regne du Roi *Jacques Premier*.

D'autres circonstances , également graves , s'élevoient en foule pour confirmer le pauvre *Partridge* dans son opinion. Le genre de vie de cette femme , qui , à ce qu'il croyoit , demeuroid seule en un lieu si désert ; une maison, dont les dehors paroissoient encore trop bons pour elle , & dont le dedans étoit d'une propreté & d'une magnificence surprenante ; tout cela lui sembloit si peu naturel , que le Diable devoit nécessairement y avoir quelque part.

Jones lui-même n'étoit pas peu surpris de ce qu'il voyoit : car, indépendamment de la richesse recherchée des meubles , chaque coin de l'appartement offroit aux yeux des raretés dignes d'occuper les regards des plus fins connoisseurs. Tandis que notre ami *Tom* étoit tranquillement occupé à regarder toutes ces curiosités , & que *Partridge* , en se grillant auprès du feu , trembloit de tous ses membres , sans oser jeter les yeux sur la vieille : j'espère , Messieurs , leur dit-elle ,

que vous voudrez bien vous hâter de repartir ; j'attends dans le moment mon Maître , & je ne voudrois pas, pour le double de ce que j'ai reçu de vous , qu'il vous rencontrât ici. Vous avez donc un Maître , lui dit *Jones* ? Pardon, ma bonne femme ; j'avois peine, en effet , à vous croire maîtresse d'une maison où je vois tant de belles choses. Ah, Monsieur ! s'écria-t'elle , si la vingtième partie de leur valeur étoit à moi, je me croirois trop riche.....Mais , encore un coup , ne restez pas plus long-tems ici ; il va certainement arriver dans la minute !... Qu'appréhendez-vous donc ? interrompit notre Héros , pourra-t'il condamner un acte d'humanité aussi louable que le vôtre ? hélas, dit-elle , c'est un homme bien étrange ! il ne ressemble en rien aux autres : il n'en veut fréquenter aucun , il les déteste tous ; il ne sort presque point , & ne va jamais que la nuit , de peur d'en rencontrer. Mais , on craint également de le voir, car son aspect seul suffit pour effrayer quiconque

ne l'a point vû. On l'appelle, dans le pays, *l'homme de la montagne*, parce qu'il s'y promene volontiers la nuit ; & le Diable même n'est pas plus redouté par le peuple.... ah, que je crains sa fureur, s'il faut qu'il vous rencontre ici !

Partons, Monsieur, dit *Partridge* à *Jones*, d'une voix entrecoupée, je n'eus jamais plus chaud de ma vie : me voilà prêt à vous suivre ; n'irritons pas le Maître de cette bonne femme ; elle pourroit s'en ressentir, &.....croyez-moi, Monsieur, partons.....la nuit est admirable !voyez-vous ces pistolets, le long de la cheminée ?.....ils sont chargés, sans doute.....& qui sçait !ne crains rien, lui dit *Jones*, en le regardant de travers : je te garantis de tout danger.....Oh, quant à ce, interrompit la vieille, il n'a jamais fait de mal à personne : s'il a des armes, c'est pour sa sûreté ; cette maison a déjà soutenu plus d'un siège ; & depuis quelques nuits, nous avons

crû entendre des voleurs. Quant à moi , je ne conçois pas comment il n'a pas encore été assassiné , dans quelqu'une de ses promenades nocturnes. Il ne le doit sans doute qu'à la crainte qu'il a répandue dans l'esprit du Peuple , & au peu d'apparence qu'il vaille la peine d'être volé.

J'aurois crû , lui dit *Tom* , à la vûe de toutes les raretés qui ornent cet appartement , que votre Maître étoit un Voyageur. Aussi l'a-t'il été , répondit la vieille Gouvernante , & même très-fameux : il est peu d'hommes plus sçavans que lui ; & je soupçonne , qu'il n'a pas été heureux en amour. Mais , quel que soit la cause du genre de vie qu'il a choisi , il est certain , que depuis trente ans passés que je le fers , il n'a peut-être pas dit quatre mots à personne.

Le plaisir de parler , avoit fait oublier à la bonne femme , que son Maître pouvoit arriver à chaque instant ; & celui de s'entretenir d'un

homme aussi extraordinaire, rendoit Jones aussi fertile en question, que Partridge en bonnes raisons, pour décamper au plutôt, lorsque la vieille pâlisant tout-à-coup, s'écria qu'elle entendoit le signal de son Maître! Au même instant, une autre voix se fit entendre au dehors, répétant à grands cris : *Allons, vieux coquin, où est ton argent? montre-nous ton trésor, traître. ou je te brûle la cervelle!.....*

Grand Dieu! s'écria la vieille, c'est sûrement quelque scélerat qui vient d'attaquer mon Maître....hélas, que faire! ô Dieu, que vais-je devenir?..... Que faire? s'écria Jones : ces pistolets sont-ils chargés? hélas, hélas, non Monsieur... au nom du Ciel, ne nous massacrez point? (la bonne femme n'avoit point alors meilleure opinion de ceux du dedans, que de ceux du dehors.) Tom ne daigna pas lui répondre; mais s'étant saisi d'un vieux sabre très-large, qui pendoit à la tapisserie, il vola au secours

du Solitaire , qu'il trouva terrassé par deux hommes , auxquels il demandoit la vie. *Tom* ne leur fit aucunes questions ; mais il travailla si vivement sur eux avec son redoutable cimeterre , que les voleurs étourdis d'une sortie qu'ils n'avoient point prévue , se hâterent de lâcher prise , & de se sauver , en roulant , en bas de la montagne.

Jones , après les avoir reconduits quelques pas , revint au vieux Solitaire , qu'il trouva de son long étendu , presque sans sentiment ; & qu'il fit revenir , en lui marquant toute la part qu'il prenoit à son malheur , au cas qu'il fût aussi blessé qu'on pouvoit le penser.

L'homme de la montagne ouvrit les yeux , fixa quelques instans *Jones* , & s'écria , en soupirant Non , Monsieur , non , mes blessures sont peu de chose ; je rends grace à votre pitié j'apperçois , Monsieur , lui dit *Tom* , que vous n'êtes pas sans quelque appréhension sur le compte de ceux mêmes



qui ont eu le bonheur de vous être de quelque secours ; je ne puis même absolument condamner vos soupçons. Rassurez-vous pourtant ; vous ne voyez ici que des amis , charmés d'avoir été assez heureux pour vous défendre. Nous nous étions égarés dans ces Bois : le froid de la nuit nous avoit forcés de chercher à nous réchauffer chez vous ; & nous allions partir , lorsque vos cris nous ont fait voler à votre défense. Voilà votre arme , Monsieur ; c'est pour vous servir que je m'en étois emparé , je n'en ai plus besoin , daignez , je vous prie , la reprendre.

Le bon vieillard , après avoir repris son fabre teint du sang de ses ennemis , jettant un regard de surprise & d'admiration sur notre Héros , poussa un long soupir , & s'écria , pardon ! pardon , jeune étranger ! je ne fus pas toujours si défiant , & je ne fus jamais ingrat. Rendez donc grace au Ciel , lui dit *Jones* : c'est sa Providence seule

qui vous a sauvé. Quant à moi ; vous ne me devez rien : l'humanité vouloit que je vous secourusse ; j'eusse fait pour tout autre , ce que j'ai fait pour vous.

Souffrez que je vous envisage un peu mieux , lui dit le vieux Solitaire ! Vous êtes donc une créature humaine ! Oui , je commence à sentir que cela peut être. Venez , entrez dans ma chaumière : c'est à vous que je dois la vie. La vieille femme étoit partagée entre la crainte que lui inspiroit son Maître , & celle qu'elle ressentoit pour lui : *Partridge* étoit , s'il est possible , encore plus effrayé. L'une cependant , lorsqu'elle vit le vieux Solitaire faire à *Jones* un accueil gracieux , commença à se rassurer : mais *Partridge* , au contraire , n'eut pas plutôt jeté les yeux sur l'étrange habillement de cet homme , que sa terreur ne connut plus de bornes.

A dire le vrai , la première vue de ce personnage auroit eu droit

de troubler une ame plus ferme. Figurez-vous une taille fort au-dessus de l'ordinaire, une barbe blanche, longue & épaisse, l'air aussi austère que décrépît ; le tout enveloppé d'une peau d'âne taillée grossièrement en forme fimarre, & la tête couverte d'un énorme bonnet d'ours : tel étoit notre Hermite.

Je crains fort, Messieurs, leur dit-il, dès qu'ils furent entrés chez lui, de n'avoir rien à vous présenter maintenant qui soit digne de vous ; mes provisions sont médiocres, & journalières. Je ne puis vous offrir qu'une goutte d'excellente eau-de-vie, que je conserve soigneusement depuis trente ans. *Tom* se dispensa poliment d'en boire ; & la douceur de son caractère ayant achevé d'établir la confiance dans l'esprit de son Hôte, le Solitaire lui demanda par quel hazard un homme du rang dont il paroissoit être, se trouvoit égaré à pareille heure, & à pied, dans des lieux si déserts ?

Les apparences sont souvent trompeuses , répondit *Jones* : je ne suis pas plus ce que vous me croyez , que je ne suis en état de vous dire où je vais maintenant.

Qui que vous soyez , & quelques soient vos desseins , lui dit le vieil Hermite , je ne suis pas moins hors d'état de jamais reconnoître à mon gré tout ce que je vous dois.

Encore un coup , répliqua *Tom* ; vous ne me devez rien. Que peut-on mériter en hazardant pour le service d'autrui , un bien que l'on n'estime pas ? rien n'est à mes yeux si méprisable que la vie.

Je suis fâché , jeune homme , répondit l'Inconnu , qu'à l'âge où vous êtes , vous ayez quelques raisons pour vous croire si malheureux.

Je le suis , je le suis en effet , Monsieur , s'écria *Jones* , & personne ne le fut jamais davantage !.... C'est sans doute un ami , répliqua l'autre , c'est peut-être une maî-

treffe , qui cause vos regrets ?

Ah ! quels mots osez-vous prononcer , lui dit en soupirant notre Héros ? un seul des deux suffit pour briser un cœur aussi sensible que le mien

J'ai tort , en ce cas , interrompit promptement le vieillard : pardon , si ma curiosité , sans doute indiscrète , m'a fait peut-être hasarder de vous déplaire. Hélas , je ne sçau-rois vous condamner , s'écria *Jo-nes* ! je vais peut-être risquer de vous déplaire aussi.

Tout ce que j'ai vû depuis mon arrivée en ces lieux , votre genre de vie , les raisons peu communes qui ont pû vous déterminer à l'embrasser , la crainte que d'étranges malheurs n'en aient été la cause , les bontés que vous daignez me témoigner , & les sentimens que je me sens pour vous , tout me force & m'enhardit à vous supplier de pardonner à ma propre curiosité.

Ici le vieil Hermite soupira encore , & se tut pendant quelques

momens ; de-là regardant *Jones* ; avec douceur : j'ai lû , dit-il , jadis , qu'une belle phifionomie étoit pour celui qui la porte une lettre de recommandation ; & en ca cas , personne ne fut jamais mieux recommandé que vous. Je me croirois pourtant le plus ingrat de tous les hommes , si ce fentiment feul commandoit maintenant à mon cœur ; & la plus grande de mes peines , eft de ne pouvoir vous prouver , que par des paroles , toute la vivacité de ma reconnoiffance. Si l'hiftoire d'un malheureux , vous paroît digne d'exciter votre curiosité , je fuis prêt à la fatisfaire ; & avec d'autant moins de répugnance , que je n'entrevois que trop une efpece de parité dans nos fortunes , qui ajoute la pitié la plus tendre aux fentimens d'eftime que j'ai fi juftement conçûs pour vous.

Après quelques complimens de part & d'autre , le Solitaire alloit commencer fon hiftoire , lorsqu'il fut interrompu par *Partridge* , qui

revenu de ses terreurs , crut , pour se rétablir entierement , devoir faire quelque mention de cette eau-de-vie de trente ans , si vantée l'insttant auparavant par son Hôte. Il s'en laissa patiemment verser rasade ; après quoi , l'Hermite commença ainsi l'Histoire de sa vie,

C H A P I T R E X.

Histoire DE L'HOMME DE LA MONTAGNE.

JE suis né en 1658. dans un Village , du Comté de *Somerset*. Mon pere étoit , ce qu'on appelle un bon Gentilhomme Fermier. Il avoit , en propriété , un petit bien d'environ 300 livres sterling de revenu , & en avoit pris un autre à ferme à peu près de même valeur. Sa prudence & son œconomie , l'eussent mis en état de vivre avec beaucoup d'aïfance , s'il n'avoit pas eu une méchante femme ;

qu'il se vit enfin forcé de confiner presque totalement dans sa maison, plutôt que de risquer à se voir ruiner en peu de tems par ses extravagances, s'il lui eût laissé le champ libre.

Il eut pourtant de cette moderne *Xantippe*, (c'étoit aussi le nom de la femme de *Socrate*, interrompit *Partridge*.....) il en eut, dis-je, deux fils, dont j'étois le plus jeune. Le plus cher desir de mon pere, étoit de nous donner une bonne éducation ; mais mon aîné, qui malheureusement pour lui, étoit le bijou de ma mere, se piqua toujours de ne vouloir rien apprendre : de façon qu'après avoir passé sans fruits cinq ou six années à l'Ecole, mon pere, averti par le maître de l'incapacité volontaire du disciple, se vit forcé de le retirer des mains d'un très-bon Précepteur, qu'il plaisoit à ma mere d'appeller le tyran de son fils.

Oh ! que j'ai connu de ces meres, s'écria *Partridge*, & qu'elles m'ont fait enrager ! de tels parens sont

plus dignes de châtimement , que leurs enfans mêmes. *Jones* reprocha un peu aigrement au Pédagogue son intempérance de langue ; & le Solitaire continua ainsi.

Mon frere-, donc , dès l'âge de quinze ans , renonça à toute espece de sciences : il se borna à son fusil & à son chien ; & parvint bientôt au sublime degré de tuer aussi adroitement un lièvre au gîte , qu'une corneille en l'air : grand sujet d'admiration pour les payfans de notre Village , & de satisfaction pour ma mere !

Le sort de mon frere me parut d'abord bien plus gracieux que le mien : il étoit libre , & j'étois sous la férule ; mais je changeai bientôt d'avis. A force de travailler , le travail me devint aisé , il me devint même agréable au point , que les jours de fête & de congé étoient pour moi des jours d'ennui. Ma mere , qui s'en apperçut , & qui avoit le désagrément d'entendrevanter mon application & mes progrès

par tous les Gentilshommes du canton , ne tarda pas à craindre que mon pere ne vînt à m'aimer trop. Elle prévint cet inconvénient , qui croisoit ses desseins par rapport à mon frere , en me rendant la maison paternelle si odieuse , que je demandai à aller à *Oxford* , où je continuai utilement mes études , jusqu'au moment , où l'accident le plus fatal , en mettant fin à mes travaux littéraires , devint la source de tous les malheurs de ma vie.

Nous avions, dans notre College, un jeune Gentilhomme , nommé *Sir George Gresham* , propriétaire d'un très - gros bien , qui par le testament de son pere , n'en pouvoit librement disposer qu'à l'âge de vingt-cinq ans. Mais qui , par la facilité de ses tuteurs , se trouvoit en état de faire une dépense assez considérable.

A travers toutes les mauvaises inclinations que ce jeune homme avoit reçues de la Nature , il en avoit une que je puis , sans rien outrer ,

trer, appeller diabolique. Son suprême plaisir étoit de ruiner tous les jeunes gens d'une fortune inférieure à la sienne, en les entraînant insensiblement dans des dépenses auxquelles leurs facultés ne pouvoient longtems subvenir. Plus sa victime étoit estimée dans l'Université, soit par les mœurs, par la science, ou par l'attachement à l'étude, plus le traître étoit enchanté de triompher de sa perte.

Mon mau vaisfort voulut, que je me trouvasse en liaison avec lui : ma petite réputation s'étoit trop étendue dans *Oxford*, pour qu'il ne me crût pas un objet digne de ses attentions ; aussi ne négligea-t-il aucune des avances capables de lui concilier mon amitié : & mon propre penchant concourut bientôt au succès de ses mauvais desfeins ; car, quoique j'aimasse passionnément l'Etude, je commençois à envisager déjà d'autres plaisirs, que je présumoais devoir être plus doux. J'étois vif, plein de feu, un peu fier, & mon cœur

palpitoit toujours à la vûe d'une femme.

Je ne fus pas sitôt des amis de *Sir George*, que je partageai ses plaisirs. Aussi vain sur cette nouvelle scène, que je l'étois sur l'autre, je me serois cru deshonoré d'y jouer les seconds rôles ; & j'excellai si fort dans les premiers, que jamais débauché d'*Oxford* ne se fit un nom si célèbre. *Sir George* même, aux yeux de l'Université, ne passa bientôt plus que pour mon disciple ; & ce ne fut qu'à force de protections & de promesses, que j'évitai la honte d'être enfin chassé du Collège.

Vous croirez aisément, Monsieur, que ce nouveau train de vie étoit absolument incompatible avec de nouveaux progrès dans les sciences ; & que plus je m'attachois au plaisir, moins je m'appliquois à l'étude : mais ce ne fut pas tout.

Mes dépenses étoient parvenues à excéder, non-seulement la rente qui m'étoit assignée, mais encore les supplémens que j'arrachois de

mon pauvre pere , sous mille prétextes supposés. Cependant mes demandes devinrent à la fois si réitérées & si exorbitantes , que ce pere commença à prêter l'oreille aux différens rapports qu'il recevoit de tous côtés de ma conduite , & que ma mere ne manquoit jamais d'empoisonner encore.

Au lieu d'argent , je ne reçus bien-tôt plus que des remontrances : je devois beaucoup ; mes affaires étoient dans la crise ; les refus de mon pere acheverent de hâter ma perte. Il fit bien cependant. Pour peu qu'il eût voulu croire un libertin , qui prétendoit aller de pair avec *Sir George Gresham* ; le bon-homme eût été bientôt sur la paille.

L'état horrible où je me trouvais alors , est au-dessus de toute expression. Je n'ouvris les yeux que pour me voir entouré d'abîmes , & pour chercher en vain quelque sentier qui pût faciliter ma délivrance.

Tel étoit le grand art de *Sir George*

D. ij

ge ! C'est ainsi , qu'après avoir étouffé , en naissant , vingt de mes pareils , le cruel insultoit encore à la chute des petits *phosphores* , (c'étoit son expression) qui avoient eu l'audace de vouloir briller à côté de lui.

Ma tête se trouvant bientôt aussi dérangée que ma fortune , je ne vis rien de criminel , que je ne fusse en état d'affronter , pour me relever de ma chute. Le projet d'attenter sur moi-même , devint même l'objet le plus sérieux de mes réflexions ; & je l'aurois sans doute adopté , si une autre idée plus heureuse , quoique peut-être moins criminelle , ne fût venue tout-à-coup m'en distraire..... Ici le Solitaire hésita quelques momens , & s'écria , oui je proteste à la face du Ciel , que malgré les pleurs que je répands depuis tant d'années , je ne crois pas encore avoir expié la honte de mon crime ! jugez-en , Monsieur , par ma rougeur & par mon trouble , en vous le racontant.....,

Jones attendri , pria le Solitaire de supprimer de son histoire tout ce qui pourroit renouveler trop vivement ses peines : *Partridge* , au contraire , le pressa de tout dire , en promettant d'être discret ; & le Pédagogue alloit essuyer une nouvelle mercuriale de la part de son Maître , lorsque le vieillard continua ainsi.

J'avois un camarade , qui , quoique jeune , étoit aussi sobre , & aussi rangé , que je l'étois devenu peu. Il avoit poussé ses épargnes au point d'avoir amassé quarante *Guinées* , qu'il conservoit dans son secrétaire. Je saisis l'instant de son sommeil , pour prendre la clef , & la remettre dans sa poche , après m'être emparé de son petit trésor.

Les voleurs timides se perdent presque toujours par trop de précautions : c'est ce qui m'arriva. Si j'eusse tout naturellement brisé la serrure du secrétaire , peut-être n'eussai-je pas été plus soupçonné qu'un autre. Mais comme il étoit

clair que le voleur s'étoit servi de la clef de mon ami, on ne pouvoit jetter les yeux que sur celui qui partageoit sa chambre. Mon camarade étoit craintif, moins fort, & moins âgé que moi; crainte de pis, il n'osa m'accuser en face: mais après avoir raconté le fait & toutes ses circonstances au Vice-Chancelier du College, il n'eut pas de peine à obtenir un décret contre celui de tous les Etudiens dont les mœurs étoient les plus décriées.

Heureusement pour moi, je ne couchai point cette nuit au College. J'avois eu un rendez-vous à *Witing*, avec une jeune personne que j'aimois; & nous revenions le lendemain matin à *Oxford*, lorsqu'instruit par un de mes amis de ce qui s'y étoit répandu sur mon compte, je pris le parti de suivre une autre route.

Je proposai à ma Compagne, d'aller à Londres: ce n'étoit pas trop son avis; mais après lui avoir montré mon argent, elle consentit à tout.

Vous jugez , que dans cette Ville , & en si bonne Compagnie , je vis bientôt la fin de mes finances ; & que ma situation devint bientôt beaucoup plus déplorable encore , que ci-devant. Je vivois du moins à *Oxford* : tout me manquoit à Londres ; & je n'envisageois point de ressources. Pour comble d'affliction , j'étois devenu passionnément amoureux de ma maîtresse , & ses besoins étoient égaux aux miens. Voir souffrir une Amante , être dans l'impuissance de la soulager , sentir en même-tems que c'est à son Amant seul qu'elle a droit d'imputer son malheur , est peut-être la situation la plus horrible qu'il soit possible d'imaginer ; & pour bien l'imaginer , il faut l'avoir sentie !

Ah , Monsieur , interrompit *Jones* , je le crois , je le sens , je vous plains de toute mon ame ! Pénétré de cette idée , *Tom* , après quelques tours de chambre , vint se rasseoir , demanda pardon à son Hôte , & s'écria , grace au Ciel ! j'ai

Çu me garantir de ce comble d'horreur !

Cette cruelle circonstance , continua le Solitaire, aggrava tellement les ennuis de ma situation présente, qu'elle me devint absolument insupportable. Je souffrois pourtant toutes les extrêmités de ma propre misère , avec bien moins de peine que je n'en ressentois , lorsque l'impossibilité même me mettoit hors d'état de satisfaire à la moindre fantaisie de mon Amante. Eh , quelle Amante encore ! Tous mes amis avoient été les siens ! . . . n'importe, mon aveuglement, ou plutôt ma fureur, allèrent jusqu'au point de vouloir en faire ma femme ; mais cette créature n'avoit garde de consentir à une action qui m'eût fait, disoit-elle , trop de tort dans le monde. Ce fut, sans doute, aussi par un principe de compassion des peines que je prenois journellement pour la faire subsister , qu'elle se détermina enfin à me soulager d'un fardeau si pénible , en se confiant à l'un de ses anciens amans d'*Oxford*, à la dili-

gence duquel on vint un beau matin m'enlever , pour me jeter dans un cachot.

Je commençai alors à réfléchir sur les égaremens de ma vie , sur les forfaits dont je m'étois rendu coupable , sur les infortunes que je m'étois attirées par ma faute , & sur les chagrins cuisans que j'avois causés au plus digne des peres. Lorsqu'à toutes ces réflexions accablantes , vint se joindre le souvenir de ma maîtresse & de sa perfidie, l'horreur que je me sentis pour moi-même , me faisoit au point de me faire envisager la vie , comme un supplice.

Le tems des *Affises* étant arrivé , je fus transféré à *Oxford* , où , pour recevoir ma condamnation , je n'avois besoin que d'un accusateur. Mais , contre toute attente , il ne s'en présenta point : en sorte que , les *sessions* finies , je me vis pleinement déchargé , faute de poursuites contre moi. Mon camarade , à ce que j'ai sçu depuis , avoit quitté *Oxford* ; & soit par indolence , ou par quelque autre motif que j'igno-

re, s'étoit peu embarrassé de suivre cette affaire.

Ici, dit l'Auteur Anglois, le Solitaire encore une fois interrompu par *Partridge*, jugea à propos de reprendre haleine. Invitons le Lecteur à en faire autant.

CHAPITRE XI.

Suite de l'Histoire de l'HOMME DE LA MONTAGNE.

J'Avois enfin recouvré ma liberté, reprit le bon Vieillard, mais j'avois perdu ma réputation, ainsi que mon repos : car la différence est grande entre un homme absous d'un crime en Justice, faute de preuves, & celui qui se sent aussi innocent dans son cœur que dans l'opinion du Public. Je me sçavois coupable : je croyois paroître tel à tous les yeux, & n'osois regarder personne en face. Je me hâtai de quitter *Oxford*, dès le lendemain matin.

En sortant de la Ville, l'idée de

retourner chez mon pere , & de me jeter à ses pieds , pour en obtenir mon pardon , me passa par l'esprit. Mais , n'ayant aucune raison pour douter qu'il ne fût pas instruit de mon aventure , & connoissant son extrême aversion pour les vices de ce genre , pouvois-je me flater de l'attendrir & d'en être accueilli : surtout, pouvant m'attendre à tous les bons offices que me préparoit une mere implacable , & dont les sentimens ne m'étoient déjà que trop connus ! D'ailleurs , eussai-je été aussi sûr du pardon, que je croyois l'être du ressentiment de mon pere ; comment oser soutenir ses regards ? Comment m'exposer à vivre avec tant de témoins de mon infamie ?

Je revolai donc à Londres , l'azile le plus sûr de la douleur ainsi que de la honte , pour quiconque n'occupa jamais un rang trop élevé. C'est-là, qu'un infortuné , à travers le tourbillon d'un monde occupé de tant d'intérêts divers , environné d'objets dont la succession rapide laisse à peine le tems de

fixer un regard , & d'arrêter une pensée ; c'est là , dis-je , où seul , s'il prétend l'être , un homme peut trouver les avantages de la solitude , sans en craindre l'ennui ; qu'il peut être en même-tems seul , & en compagnie ; qu'il peut suivre son goût , agir & vivre à sa manière , sans être remarqué , qu'autant que sa volonté , ses intérêts . ou sa fantaisie l'exigent.

Mais , comme nul bien dans la nature n'est exempt de maux , nécessairement attachés au bien même , disons aussi , que cette extrême dissipation des grandes Villes , en rendant ceux qui les habitent presque indifférens les uns aux autres , a de cruels inconvéniens pour certaines personnes : j'entens pour celles qui se trouvent dans le besoin. Si vous n'avez pas à rougir vis-à-vis ceux avec qui vous vivez , n'en étant point connu , quels secours en pouvez-vous légitimement attendre ? Un homme isolé , peut aussi aisément mourir de faim au milieu du marché de *Leaden-*

hall, que dans le fond des déserts de l'*Arabie*.

J'étois exactement dans le cas. Aussi destitué d'amis que d'argent, très-affamé, très-misérable à tous égards, je rodois un soir aux environs du *Temple*, lorsque je m'entendis appeler familièrement par mon nom de baptême : je me retournai, & reconnus celui qui m'appelloit, pour un de mes anciens amis du Collège, qui avoit quitté *Oxford* environ un an avant la disgrâce que j'y avois essuyée. Ce jeune homme, qui s'appelloit *Watson*, me combla de caresses, en me témoignant le plaisir qu'il avoit de me revoir ; & me proposa d'entrer dans le premier cabaret, pour renouveler l'ancienne connoissance. Je cherchai d'abord à m'excuser, sous prétexte de quelques affaires : mais la vivacité de ses instances, & surtout la faim qui me pressoit, vainquirent mon petit orgueil : je lui avouai franchement, que je n'avois pas un sol dans la poche, attendu quelques emplettes

que j'avois faites le jour même. M. *Watson*, après m'avoir reproché mon peu de confiance, me prit par le bras, & me fit entrer dans l'un des plus fameux cabarets de Londres : où, n'imaginant pas que je fusse encore à jeun, à cinq heures du soir, il se contenta de demander une bouteille de vin. Ce n'étoit pas mon compte : aussi les mêmes emplettes que je supposois avoir faites dans la journée, me servirent-elles encore de prétexte pour le prier de faire ajouter une grillade à notre bouteille, ayant, lui dis-je, à peine eu le tems, en courant les boutiques, de manger un morceau. Après avoir bû & mangé comme un Ogre, je commençai à trouver quelque plaisir dans la conversation de mon camarade, avec qui je me sentoais d'autant plus à mon aise, que je le croyois moins instruit de l'opprobre que j'avois essuyé à *Oxford*. Mais il ne me laissa pas longtems dans une erreur si douce : le drôle sçavoit tout, & me l'apprit au moment où

je m'y attendois le moins , en me complimentant, le verre à la main, sur mon vol de *deux cens Guinées*, & sur le bonheur que j'avois eu de me tirer de cette affaire.

Un coup de foudre ne m'eût pas plus anéanti ! Je ne songeai pas même à me défendre ; je niai seulement que la somme, qu'on m'avoit accusé d'avoir prise , fût à beaucoup près si considérable.

J'en suis fâché , répondit *Watson* ; & j'espère qu'une autre fois vous serez plus heureux. Vous pouvez pourtant , si vous voulez m'en croire , vous enrichir avec moins de danger. Tenez , dit-il , en tirant des dez de sa poche , en voilà le moyen ; voilà les restaurateurs des fortunes délabrées ! fiez-vous-en à mes lumières , & vous remplirez votre bourse, sans crainte de *voyager à Tyburn*. * Dans la situation cruelle où je me voyois réduit , j'étois homme à tout faire : je consentis à tout. Nos bouteilles étoient

* C'est la Grève de Londres.

vides ; M. *Watson* me pressa de l'accompagner dans un brelan voisin , pour essayer ma fortune. Il avoit sans doute oublié combien ma bourse étoit légère ; je le lui rappellai , en le priant au nom de l'amitié qu'il venoit de me jurer , de me prêter quelque argent , pour me mettre en état de jouer. Fi donc ! s'écria-t-il , de quel monde venez-vous ? . . . je vous montrerai bientôt quelqu'un qui fera vos fonds. J'apperçois que vous connoissez peu ce pays-ci.

On avoit apporté la carte de notre dépense , & mon homme se disposoit à sortir. Payez du moins ma part , lui dis-je : vous sçavez que je suis sans argent. Bon , me dit-il , qu'importe : demandez hardiment crédit ou plutôt non , demeurez . . . je vais descendre le premier. Voilà ma part sur la table : prenez-la , pour la donner , comme si c'étoit la vôtre , au cas que l'on vous arrête en passant. Je ne suis pas embarrassé de ma sortie ; & je vous attens au coin de la rue.

Cet expédient ne me plaisoit guères : je le lui témoignai, en le priant instamment de payer le tout, & de ne pas m'exposer à quelque avanie. Il me jura, qu'il ne lui restoit pas un demi *shelling* dans la poche ; & je me vis forcé d'en passer par tout ce qu'il voulut.

Il descendit alors, & je l'entendis crier, d'un ton ferme à un garçon du Cabaret qu'il rencontra sur l'escalier, que la dépense étoit sur la table. Heureusement que ce garçon montoit plus haut, d'où l'on sonnoit très-fort ; je saisis ce moment pour déloger à mon tour, avec mon argent dans la main ; je traversai la boutique du Cabaret, sans que personne me dit rien ; & je trouvai M. *Watson*, qui m'attendoit à l'endroit indiqué.

Nous arrivâmes au jeu, où je ne fus pas peu surpris de voir M. *Watson*, à l'exemple des autres joueurs, étaler sur la table une très-grosse somme en or. Chacun de ces Messieurs arrangeoit & con-

temploit son propre tas , comme un appas très-propre à attirer bientôt celui de son voisin , qu'il regardoit déjà comme destiné à grossir bientôt ses richesses.

Tous les caprices de fortune dont je fus témoin , seroient trop longs à raconter. Des monts d'or en un instant réduits à rien , & s'élevant l'instant après à quatre pas de là ; le riche tout-à-coup devenu pauvre , & le pauvre soudainement enrichi , m'offrirent un tableau beaucoup plus propre à inspirer le mépris des richesses , & l'incertitude de leur durée , que tous les argumens des Philosophes.

Quant à moi , après avoir multiplié plus d'une fois mon modique trésor , j'eus la douleur de me le voir inhumainement enlevé par un seul coup de dé. *M. Watson* lui-même , après avoir long-tems éprouvé la fortune diverse , déclara en se levant tout-à-coup , avec quelque émotion , qu'il avoit perdu cent *Guinées* , & qu'il ne *tenoit* plus. Il

voulut ensuite me ramener à notre cabaret ; je le refusai net , & même avec quelque dépit , après le tour qu'il m'avoit joué , ayant ses poches pleines d'argent , & qu'à plus forte raison il me joueroit encore maintenant , puisqu'il avoit , disoit-il , tout perdu. Bagatelle ! me répondit cet homme singulier : je viens d'emprunter deux *Guinées* à un ami ; en voilà une à ton service. Il me la mit en effet dans la main , & je n'eus garde de me faire presser davantage.

J'avois pourtant quelque répugnance à retourner dans la même maison , d'où nous étions sortis si mal. Que je n'étois guères au fait de tout ce monde-là ! Le garçon , dès qu'il nous vit paroître , vint à nous le chapeau à la main , & parut à peine oser nous demander si nous n'avions pas oublié de payer en sortant la petite dépense de l'après-midi ? J'affectai quelque surprise de notre distraction ; je tirai négligemment ma *Guinée* de ma

poche , & lui dis en riant de se payer.

M. *Watson* ordonna le souper le plus extravagant. Il s'étoit contenté , deux heures auparavant , du vin le plus commun : *le Bourgogne* le plus fin , n'étoit maintenant pas assez bon pour lui.

Notre compagnie se trouva bientôt augmentée de nombre des joueurs que nous venions de quitter , qui sous prétexte de mauvaise santé , mangeoient peu , & buvoient encore moins ; mais , qui versaient abondamment à de jeunes gens arrivés avec eux , & à qui l'on avoit intérêt d'échauffer la tête , pour les pouvoir piller plus aisément. C'est aussi ce qui fut exécuté sans miséricorde. J'eus même le bonheur de partager au butin , quoique je n'eusse pas encore l'honneur d'être initié dans les mystères de cette honnête Compagnie.

Je n'oublierai jamais un événement remarquable , arrivé dans ce fameux brelan. Lorsque l'on com-

mença, la table étoit couverte d'or : mais ce même or diminua tellement par degrés, que le matin, avant la fin du jeu, à peine y pouvoit-on compter quatre *Guinées*. Ce qu'il y eut de plus étrange, quoique personne n'eût quitté la partie, c'est que chacun, excepté moi, se plaignoit douloureusement de ses pertes !

CHAPITRE XII.

*Suite de l'Histoire de L'HOMME DE
LA MONTAGNE.*

MOn Associé me fit alors entrer dans un nouveau train de vie. Il me procura la connoissance de toute la Confrairie des Escrocs de la Ville ; & je m'attachai si bien à leur plaisir, que je fus bientôt instruit de la plûpart de leurs secrets. J'entens, de ces tours vulgaires parmi les Initiés, de ces finesses d'usage pour duper la mul-

itude inexpérimentée : car il en est d'un genre plus sublime , & réservés aux Profés de la Clique ; à ceux enfin , qui par la sagesse de leur conduite , ont mérité d'être à la tête de la profession. Ce degré d'honneur étoit au-delà de mes espérances : j'avois trop de penchant pour le vin ; & le feu naturel de mes passions m'interdisoit les grands succès dans un Art, qui exige autant de sang froid que l'étude de la Philosophie la plus austère.

M. *Watson* , avec qui je vivois alors dans la plus grande intimité , avoit malheureusement les mêmes foiblesses : en sorte , qu'au lieu de fonder sa fortune comme la plupart de ses camarades , il étoit alternativement riche & gueux ; & souvent dans le cas , en bûvant une bouteille , dont son ami plus sobre que lui ne tâtoit pas , de restituer en un quart-d'heure , tout le butin qu'il avoit fait pendant huit jours sur les dupes de sa connoissance.

Notre Société dura pourtant

deux ans , pendant lesquels j'éprouvai toutes les variations de la fortune , quelquefois nageant dans l'abondance , le lendemain réduit aux expédiens les plus extrêmes , le matin vêtu comme un Duc , le soir comme un Cocher.

Un jour , en revenant du jeu , où j'avois été mis à sec , le bruit d'une populace en rumeur & qui couroit en foule dans une petite rue voisine , me tira de ma rêverie. Je ne craignois pas les filous : curieux seulement de sçavoir dequoi il s'agissoit , je suivis le torrent. C'étoit un homme qui venoit , disoit-on , d'être attaqué , & blessé par des voleurs : il étoit tout en sang , & paroissoit se soutenir à peine. Quoique mon genre de vie actuel m'eût insensiblement affranchi de toute espece de honte , & de tous sentimens d'honneur , ceux de l'humanité n'étoient pas encore absolument éteints en moi : l'état de ce malheureux me toucha , je courus lui offrir mes services. Il me pria , en me remerciant , de le

conduire au Cabaret le plus voisin, d'où il pût au plutôt faire appeler un Chirurgien, se trouvant, me disoit-il, extrêmement affoibli par le sang qu'il avoit perdu. J'étois fort bien mis; tout ce qui environnoit ce bonhomme, ne lui avoit point paru, du moins quant à l'extérieur, digne de sa confiance; il étoit enchanté de ma politesse, & de ma générosité. Je le pris dans mes bras; la taverne où nous tenions nos assises ordinaires, se trouvoit la plus voisine, je l'y fis entrer. Le hazard y avoir amené un Chirurgien, que je priai de visiter ses playes; & j'eus le plaisir d'entendre, qu'elles n'étoient pas mortelles.

Le Chirurgien, après avoir fait son métier, avec autant de promptitude que d'adresse, demanda au blessé, en quel quartier de Londres il logeoit? Celui-ci répondit, que n'étant arriyé que le matin même, il avoit laissé son cheval à une Auberge, dans *Piccadilly*; qu'il n'avoit pas encore pris d'autre

d'autre logement , & qu'il avoit très-peu , pour ne pas dire point , de connoissances dans la Ville.

Ce galant-homme , dont j'ai oublié le nom , quoique je me rappelle très-bien que ce nom commençoit par une R , * étoit du premier ordre dans sa profession , & l'un des Chirurgiens du Roi : très-estimé d'ailleurs , ami des humains ses semblables , & toujours prêt à les secourir en toute occasion. Il offrit son carrosse au malade , pour le conduire à son Hôtellerie , & lui dit en même-tems , à l'oreille , *que s'il manquoit d'argent , il en avoit à son service.*

L'Inconnu n'étoit point alors assez à lui-même , pour le remercier dignement de ses offres : ce bon vieillard m'avoit envisagé , jugez de ma surprise , en le voyant tout-à-coup renversé sur sa chaise ,

*On sent ici la finesse avec laquelle l'Auteur Anglois loue un Chirurgien , qui lui a probablement rendu quelques services.

s'écrier d'une voix mourante , est-ce toi que je vois ?

Tous les assistans attribuèrent d'abord cet accident à l'extrême quantité de sang que l'étranger avoit perdu : hélas , je ne m'y trompai point ! Malgré mes longues dissipations , la nature me retraça dans le moment des traits que je chériffois encore.....Je me précipitai sur l'Inconnu : ses lèvres pâles , son visage déjà glacé par le froid de la mort , tout fut en un instant couvert & réchauffé par mes vives caresses.

Je tire le rideau sur une scène que je voudrois en vain décrire. Je n'avois pas encore , ainsi que l'Inconnu , totalement perdu mon Etre : mais la surprise & l'effroi que causerent à la fois dans mon cœur une rencontre aussi imprévue , agirent si puissamment sur mes sens , que j'ignore tout ce qui s'est passé jusqu'au moment , où me sentant pressé par les embrassemens les plus tendres , je me trouvai dans les bras de mon pere !

Plus cette reconnoissance inté-
ressoit l'Assemblée , plus l'affluence
des Spectateurs gênoit les Acteurs
principaux : nous ne songeâmes
qu'aux moyens de nous en débar-
rasser. Mon pere ne se fit plus pres-
ser d'accepter la voiture du Chi-
rurgien , je le suivis à son Auberge.

Dès que nous fûmes seuls , il me
reprocha , avec bonté , l'oubli total
que j'avois fait de lui pendant si
long-tems , mais sans toucher un
mot du crime qui en avoit été la
cause. Il m'apprit ensuite la mort
de ma mere , & me pressa de re-
tourner en Province avec lui. L'in-
certitude de votre sort , me dit-il ,
en soupirant , n'a fait que trop
long-tems le supplice de ma vie ;
j'ignore même si j'ai plus craint ,
que je n'ai souhaité votre mort !

Il me dit , qu'un Gentilhomme
de notre voisinage avoit depuis
peu ramené son fils de Londres :
c'étoit par lui qu'il avoit appris le
genre de vie que j'avois embrassé :
& que l'espoir seul de m'en retirer ,

avoit occasionné son voyage. Il bénissoit enfin le Ciel de l'accident fatal qui avoit menacé sa vie, puisqu'il avoit la consolation de la tenir de moi ; & le plaisir d'avoir trouvé dans son fils des sentimens d'humanité mille fois plus chers à son cœur, que tous les devoirs de piété filiale que j'eusse pû lui rendre, s'il m'eut été mieux connu.

Je n'étois pas assez pervers pour être insensible à tant de bonté : moins je m'en sentoís digne, plus mon cœur en étoit attendri. Je consentis à tout ce qu'il plût à mon pere d'exiger de mon obéissance ; & la joie de ma conversion, jointe aux soins assidus de l'habile homme qui avoit entrepris sa cure, le mit en peu de jours en état de soutenir la fatigue du voyage.

Je n'avois pas quitté mon pere pendant sa maladie : je sortis, la veille de notre départ, pour aller prendre congé de mes amis, & sur-tout de M. *Watson*, qui s'épuisa

en raisonnemens pour me détourner d'un acte de complaisance, qu'il traitoit de pure foiblesse. J'eus même à effuyer les infipides railleries de tous ceux qu'il jugea à propos d'ameuter pour me dissuader, disoit-il, de tomber dans un ridicule aussi pitoyable. Je tins bon; j'abrégeai les adieux, je revolai vers mon pere, & je goûtai enfin le plaisir de revoir ma Patrie.

A peine y avois-je passé quinze jours, que mon pere me sollicita de m'y fixer par un mariage avantageux, dont il étoit le maître. Mais un établissement de cette nature, ne quadroit pas avec mes inclinations. Je n'avois déjà que trop connu l'amour; & peut-être avez-vous déjà passé, ainsi que moi, par toutes les extravagances de cette passion aussi tendre que violente.... Ici, le vieux Solitaire s'arrêta un instant, en regardant fixement *Tom Jones*, dont la physionomie, en moins d'une minute, changea six fois du blanc au rouge. Sur quoi

l'Hermite , sans paroître y faire attention , continua ainsi son histoire.

Sûr d'une vie aisée , je me replongeai de nouveau dans l'étude , avec plus d'ardeur & d'application que jamais. Mes livres favoris , étoient ceux des anciens & des modernes qui traitent de la vraie Philosophie , science aujourd'hui décriée par bien des gens , comme la chimère la plus vaine & la plus ridicule. Je regardois cependant les Ouvrages d'*Aristote* & de *Platon* , & le reste des trésors que nous a laissés l'ancienne Grèce , comme ce que l'esprit humain a pû produire jusqu'à ce jour de plus parfait & de plus utile aux êtres pensans.

Ces Auteurs , quoiqu'ils ne m'enseignassent aucun des moyens par lesquels les hommes puissent se flatter de parvenir à la moindre opulence , ou d'acquérir la moindre autorité sur leurs semblables , m'apprenoient du moins à mépriser également l'une & l'autre de ces acquisitions.

Leurs principes , bien sentis & bien réfléchis , élèvent l'ame , l'affermissent , l'endurcissent même contre les coups de la fortune. Ils nous instruisent non-seulement dans la science de la sagesse , mais ils confirment l'homme dans l'habitude du bien ; ils lui répètent sans cesse , que la probité seule doit être son guide , s'il prétend jamais parvenir en ce monde à quelque état heureux : en préparant enfin son ame à tous les maux de cette vie , ils la disposent à n'en être jamais accablée.

A cette étude , j'en ajoutai une autre , vis-à-vis laquelle toute la Philosophie des Payens les plus éclairés , peut tout au plus être regardée comme un rêve. C'est cette Sagesse vraiment Divine qu'on cherche vainement ailleurs que dans les Livres Saints : c'est là seulement , où l'ame , en tous points satisfaite , trouve les assurances d'un bonheur bien plus digne de son attention , que celui dont le monde peut flatter ses desirs : Félicité suprême , dont sans le secours de la révélation , l'ame

humaine la plus sublime n'eût jamais même entrevû l'idée ! Oui, mes amis, je compris alors que l'étude des Philosophes anciens, avoit été pour moi un tems à peu près perdu : quelque utiles, quelques délicieuses que soient leurs leçons, quelque conformes qu'elles puissent être à la conduite régulière qu'exige ce monde seulement, si vous les comparez aux promesses que nous fait l'*Ecriture*, ce ne sont plus des Philosophes, ce ne sont plus que des enfans que vous croyez entendre. Rendons pourtant quelque justice à la Philosophie, elle nous rend plus sages ; mais la Religion nous rend meilleurs : elle élève & fortifie l'ame ; mais la Religion la dompte, & l'adoucit. L'une nous concilie l'estime des hommes, l'autre nous rend dignes de plaire au Créateur ; l'une enfin ne promet qu'une félicité passagère, l'autre l'assure pour jamais. . . . Je crains pourtant, interrompit le bon Hermite, d'abuser de votre patience, en m'étendant si fort sur une matière,.....

Point du tout , s'écria *Partridge* ,
Dieu nous garde d'être ennuyés de
si bonnes choses !

J'avois passé , continua le Vieil-
lard , environ quatre années d'une
façon si agréable pour moi , tota-
lement livré à la contemplation ,
& entièrement débarrassé des affai-
res de ce monde , lorsque je perdis
le meilleur & le plus aimé des pe-
res. Ma douleur fut inexprimable.
J'abandonnai mes livres , & me
livrai pendant un mois entier à mes
regrets & à mon désespoir. Le tems,
seul médecin des ames , m'apporta
pourtant enfin quelque consola-
tion.... Oh , sans doute ! interrom-
pit *Partridge* : *Tempus edax rerum* ...
Mes études que je repris , continua
l'Hermite , achevèrent de me gué-
rir : car la Philosophie , encore un
coup , & la Religion , peuvent être
appelées les exercices de l'ame , &
lui sont aussi salutaires dans ses
dérangemens , que les exercices
matériels le sont au corps dans ses
maladies.

Ma situation n'étoit pourtant plus la même , depuis la mort de mon pere : je m'en apperçus chaque jour. Mon frere aîné , qui étoit devenu le maître de la maison , étoit d'un caractère tout différent ; nous ne pûmes vivre long-tems ensemble. Mon extrême mélancolie , jointe à la vie sédentaire que j'avois menée, avoient altéré mon tempérament : les Médecins m'ordonnerent les Eaux de *Bath* ; & je saisis cette occasion , pour me séparer d'un frere , dont toutes les inclinations étoient diamétralement opposées aux miennes.

Le lendemain de mon arrivée , étant allé me promener le long de la riviere , je trouvai le Soleil si brûlant , quoique dans l'arriere saison , que je jugeai à propos de m'asseoir à l'abri de quelques saules qui bordoient le rivage. Je n'y fus pas un quart-d'heure , sans entendre quelqu'un , au-dessus de moi , qui soupiroit & se plaignoit amèrement. J'allois me lever , lorsqu'un bruit

semblable à celui d'un corps qui tombe dans l'eau, vint frapper mon oreille. Je criai, j'appellai du secours : un Pêcheur accourut, & m'aida à retirer de la riviere un homme, à qui il restoit à peine quelques signes de vie. On le porta dans une maison voisine, où je le laissai entre les mains d'un Apotiquaire, qui demouroit à quatre pas de là, avec ordre de lui donner tous les secours nécessaires, & de le mettre au lit.

Touché de compassion pour ce malheureux, je me hâtai de l'aller voir le lendemain de grand matin, dans l'intention de sçavoir la cause de son desespoir, & d'en prévenir d'autres suites.

Je n'eus pas mis le pied dans sa chambre, que nous nous reconnûmes : c'étoit mon ancien ami *Watson* ! Le détail de cette premiere entrevûe ne seroit pas amusant pour vous, & je crains la prolixité ; ainsi abrégeons Non, non, Monsieur, s'écria *Partridge*, je brûle de sçavoir ce qui l'amenoit à

Bath, expreffément pour s'y noyer.

Il faut vous fatisfaire, répondit le Vieillard....

Mais, fi l'Hermite n'est point las de parler, l'Auteur est las d'écrire : reposons-nous un instant, en attendant que le bon-homme reprenne son discours, comme vous allez voir.

CHAPITRE XIII.

Conclusion de l'Histoire de l'HOMME DE LA MONTAGNE.

M. *Watson* m'apprit, en peu de mots, & fans aucuns détours, qu'après avoir effuyé différens revers de fortune, il s'étoit trouvé si bas & si dépourvû de ressources, qu'il avoit eu recours à celle de terminer sa vie & ses malheurs.

Je le grondai très-sérieusement d'une résolution si criminelle ; je tâchai de combattre le plus for-

tement qu'il me fut possible le principe infernal du Paganisme qui autorise le *suicide* ; je rassemblai enfin tout ce que je crus capable d'intimider un Payen même , en lui ouvrant les yeux sur son erreur. Mais j'apperçus , que je parlois en vain : le dessein de mon homme étoit arrêté, & tout m'annonça qu'il n'attendoit qu'une autre occasion pour l'exécuter. J'insistai encore ; mais avec aussi peu de fruit. *Watson*, après m'avoir regardé quelques tems d'un œil tranquillement sinistre , ouvrit enfin la bouche , pour me dire , que j'étois bien changé depuis notre séparation ; que nul de nos Evêques ne prêchoit avec plus d'onction que moi ; mais , que si quelqu'un n'avoit pas cent *Guinées* à lui prêter , dans la journée , il sçavoit bien ce qu'il lui restoit à faire.

Je suis changé , en effet , lui répondis-je : j'ai eu le loisir de penser à mes égaremens , & le bonheur de m'en repentir ; il ne tiendra qu'à vous de m'imiter. Si j'étois

convaincu que la somme à laquelle vous attachez le prix de votre vie , pût rétablir vos affaires , & ne dût pas être hasardée sur une carte ou sur un coup de dé , je ferois peut-être homme à vous l'offrir. Parlez , sçachons du moins si je puis compter sur vous.

M. *Watson* , que la première partie de mon discours avoit paru assoupir , fut ranimé par la seconde. Il me ferra les mains avec ardeur , m'embrassa avec transport , & m'appella cent fois le seul ami qu'il eût au monde. Il voulut me persuader ensuite , qu'il avoit acquis trop d'expérience pour être encore attaché au jeu , après en avoir été si cruellement maltraité. Non , non , s'écria-t'il , que l'on me mette en état de reparoître décemment dans le monde , & d'y choisir une profession honnête ; si la fortune me séduit , & me trahit encore , je le lui pardonne.

Je confirmai M. *Watson* dans des dispositions si louables , & dont

la sincérité m'étoit pourtant encore suspecte. Il me les confirma , par mille sermens , & je lui lâchai un billet de cinquante livres *sterlin* , avec promesse de lui apporter le reste en argent le lendemain , dans la matinée.

Je lui tins parole beaucoup plutôt qu'il ne pensoit. Mais , quel fut mon étonnement , lorsque l'après-dîné même , arrivant sans être annoncé dans sa chambre , je trouvai mon homme assis sur son lit , & jouant aux cartes avec un des plus fins Suppôts de notre ancienne Société ! Ce procédé , comme vous jugez bien , ne m'indigna pas médiocrement ; & surtout , après avoir vû le malade livrer mon billet de 50 livres , moyennant 30 *guinées* , à son Antagoniste , qui se hâta de sortir , en affectant de ne pas plus me reconnoître que s'il ne m'eût jamais vû de ma vie.

Watson étoit confondu J'ai voulu faire une dernière épreuve , me dit-il ; & je suis enfin convaincu , que mon *guignon* ne peut se dé-

mentir : je renonce au jeu pour jamais. J'ai réfléchi sur vos bontés , & je vous réitère mes promesses : vous pouvez désormais , cher ami , compter sur leur exécution.

Jugez , combien j'avois lieu de le croire ! j'achevai pourtant de compléter la somme que j'avois promise , & dont M. *Watson* voulut absolument me donner son billet , que je regardai comme tout ce que j'aurois jamais en retour de mon argent.

Notre conversation fut interrompue par l'arrivée de l'Apotiquaire , qui sans s'informer de l'état du malade , n'eut rien de plus pressé que de nous annoncer une très-grande & très-intéressante nouvelle , dont lui seul , disoit-il , venoit d'être informé , & qui seroit bientôt publique. Le Duc de *Monmouth* étoit débarqué dans l'Ouest d'Angleterre , avec une armée Hollandoise ; une autre Flotte formidable , croisoit à la hauteur de *Norfolk* ; & cherchoit à y faire une descente , pour favoriser l'entrepris-

se du Duc, par une puissante diversion.

Cet Apotiquaire, étoit un des fins Politiques du canton : le plaisir d'être informé d'un aussi grand événement, deux heures avant tout autre, le transportoit de joie. Ses nouvelles étoient cependant rarement bonnes : son ridicule étoit si généralement connu, que chacun prenoit plaisir à se jouer de sa crédulité. C'est ce qui venoit d'arriver encore en cette occasion ; car nous ne tardâmes pas à apprendre, que le Duc de *Monmouth* avoit en effet pris terre dans notre Île, mais sans armée, & suivi de très-peu de troupes : quant à la prétendue diversion dans le Comté de *Norfolk*, c'étoit une chimère.

Cependant, notre Apotiquaire ne resta avec nous qu'autant de tems qu'il en fallut pour nous débiter ses nouvelles ; après quoi, sans proférer une syllabe qui eût trait à la situation de son malade, il disparut comme un éclair, pour al-

ler répandre sa relation dans la Ville.

Les événemens de cette nature , font ordinairement taire les intérêts particuliers : notre conversation devint totalement politique. J'étois attaché à la Religion & au gouvernement de mon pays ; le Roi sembloit menacer l'une & l'autre : je me persuadai que *Monmouth* , qui venoit , disoit-on , les défendre , seroit bientôt suivi de tous les zélés Anglicans : je me déterminai à le joindre. *Watson* , par différens motifs peu nécessaires à détailler , prit la même résolution ; nous nous pourvûmes de tout ce que la guerre exige , & nous allâmes offrir nos services au Duc , à *Bridgewater*.

Le malheureux succès de cette entreprise , vous est sans doute aussi connu qu'à moi.

J'échappai avec M. *Watson* , de la déroute de *Sedgemore* , où j'avois été légèrement blessé. Après avoir erré long-tems à travers champs , dans le Comté d'*Exeter* ,

nous trouvâmes enfin, dans un endroit peu habité, une vieille femme, qui nous retira dans sa cabane, & pansa ma blessure.

M. *Watson* me laissa là le lendemain, sous prétexte d'aller chercher quelques provisions à *Cullumpton*. J'attendois son retour avec toute l'impatience & l'inquiétude qu'inspire l'amitié, lorsque je me vis enveloppé & saisi par un détachement de Cavalerie, du parti du Roi *Jacques*.

En déplorant mon sort, je déplorais celui de mon ami, qui suivant mes craintes ne pouvoit manquer d'être bientôt arrêté par le même détachement. Les Cavaliers ennemis, au nombre de six, m'avoient déjà lié, & me trainoient hors de la cabane, pour me conduire dans les prisons de *Taunton*: Quelle surprise! quel coup de foudre pour moi, lorsqu'en mettant le pied hors de la porte, j'aperçus *Watson* au milieu des soldats qui gardoient les dehors de la maison. Le perfide m'avoit trahi; le

traître m'avoir vendu aux Royalistes , dans l'espoir d'obtenir sa grace à mes dépens ! . . . Pardonnez à l'horreur que cet affreux souvenir jette encore dans mon ame....

Ce monstre eut d'abord l'impudence de vouloir encore s'excuser. Mais , dès qu'il apperçut qu'il ne pouvoit rien attendre de moi que les mépris & les reproches les plus vifs , il changea tout à coup de langage. Il me dénonça à nos conducteurs ; comme le plus déterminé & le plus dangereux des rebelles ; il rejetta sur moi sa révolte même ; & m'accusa , non-seulement de l'avoir séduit , mais de l'avoir forcé par mes menaces , de prendre les armes contre son légitime Souverain.

Si l'indignation pénétra jamais dans un cœur jusqu'au degré le plus suprême , c'est à ce cœur à se former l'idée de tout ce que le mien sentit alors.

Cependant la fortune , par un de ces caprices qui n'étonnent presque jamais que le vulgaire , ou

ceux qui les éprouvent, eut quelque pitié de mon sort. En entrant dans un chemin creux, aux environs de *Willingthon*, mes Gardes eurent le vent qu'un parti de cinquante Révoltés étoit à leur suite, & alloit tomber sur eux. Il n'en falut pas davantage pour leur inspirer une allarme si chaude, qu'ils se disperferent en un moment, & me laisserent libre, ainsi que mon odieux Camarade; qui, à son tour, crut n'avoir rien de mieux à faire, que de se hâter de me fuir. Je n'en suis pas fâché maintenant : quoique privé de l'usage des mains, j'eusse tenté sans doute de me venger de son infâme lâcheté.

Maître alors de mes pas, je crus devoir quitter le grand chemin. Je traversai bien du pays, sans fuiyre aucune route, & sans sçavoir précisément où chercher un azile : toute figure humaine m'effrayoit ; je lisois dans tous les yeux un dessein formé de me trahir.

Après plusieurs jours de marche,

durant lesquels les champs seuls me fournirent le même lit & les mêmes secours que la Nature offre aux Sauvages nos semblables, le hazard me conduisit sur cette montagne, où la solitude & l'éloignement apparent de tout commerce avec les hommes, fixèrent enfin ma demeure.

Là première personne avec qui je fondai mon habitation, étoit mere de cette vieille femme, avec laquelle j'ai vécu, jusqu'au moment où la nouvelle de la grande révolution arrivée en Angleterre, a mis fin à mes craintes, & m'a permis de retourner, pour la dernière fois, dans ma Patrie. J'y ai réglé, à l'amiable, tous mes intérêts avec mon frere; je lui ai cédé tous mes biens, à charge d'une pension viagère, qu'il me paye exactement; & qui suffit, au genre de vie que je mène, pour subvenir à mes besoins. Tels sont les principaux événemens de mon histoire : le reste

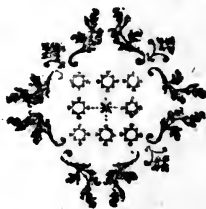
n'est, je crois, pas digne de vous intéresser.

Se peut-il, lui dit *Jones*, après l'avoir remercié de sa complaisance, que vous ayez pû persister si longtems sans ennui, dans un pareil genre de vie ?

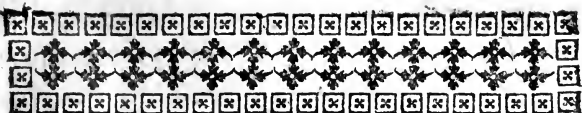
J'ai beaucoup voyagé, répondit le Solitaire, il est même peu de parties de l'Europe qui me soient inconnues. Mais c'est une histoire à part, & qui demanderoit trop de tems : le jour commence à luire, vous devez être fatigué ; votre compagnon dort profondément ; essayez d'en faire de même, & croyez-vous en sûreté. Quant à moi, comme je vous l'ai dit, quoique soumis aux besoins de la Nature, je ne les satisfais, que lorsque je m'en sens pressé. Le jour naissant me paroît beau ; je vais jouir, du haut de ces montagnes, d'un spectacle toujours très-agréable & toujours nouveau pour mes yeux.

Tom , qui n'avoit nulle envie de dormir , pria son Hôte de permettre qu'il l'accompagnât. Ils sortirent ensemble , & laissèrent *Partridge* dans les bras du sommeil.

Fin du huitième Livre.



L'ENFANT.



L'ENFANT TROUVE.

LIVRE NEUVIÈME.

Contenant douze heures.

CHAPITRE PREMIER.

Avanture surprenante.

TOM Jones, & le Solitaire, en s'entretenant des beautés de la Nature, étoient parvenus au haut de la Montagne, au bas de laquelle, du côté du *Nordwest*, on voyoit un grand Bois, lorsque des cris perçans, qui paroissoient en sortir, vinrent tout à coup leur frapper l'oreille. Tom écouta pendant quelques instans ; & prenant

Tome II.

F

— aussitôt son parti, sans songer à dire adieu à son Hôte, il descendit, ou plutôt se laissa glisser, au risque de se briser mille fois les os, jusqu'au bas de la Montagne, & s'enfonça dans le plus épais du Bois.

Les cris qui redoubloient, lui servoient de guide : il vit bientôt un spectacle aussi cruel qu'intéressant. C'étoit une femme, diminuë, se défendant encore à peine contre les efforts d'un homme, qui à l'aide d'une jarretière passée au col de cette malheureuse, l'entraînoit vers un arbre où il paroissoit avoir dessein de l'attacher. *Tom*, sans perdre de tems en informations inutiles, appercevant un gros bâton de chêne que cet homme avoit laissé par terre à quelques pas de lui, s'en servit si utilement avant que ce scélérat eût le tems de se mettre en défense, que la femme même, croyant son ennemi hors d'état de jamais l'offenser, crut devoir demander sa grace au redoutable *Jones*.

Cette belle affligée, étoit aux

pieds de *Tom*, & lui marquoit par
 ses gestes, uniquement, toute la
 sincérité de sa reconnoissance. Il
 étoit tendre, il en fut ému; & s'em-
 pressant de la relever, il l'assura,
 en bégayant, de toute la joie qu'il
 ressentoit d'avoir été utile à une
 femme si charmante.

La vérité du fait est, que l'in-
 connue n'étoit pas ce qu'on ap-
 pelle, une beauté; elle n'étoit pas
 non plus de la première jeunesse:
 mais elle étoit aimable, & fraîche;
 & le désordre de son habillement,
 qui laissoit voir une gorge très-
 blanche, avoit tellement exagéré
 le mérite du reste aux yeux du sus-
 ceptible *Tom*, qu'il ne sçavoit plus
 qu'admirer, & se taire.

La Dame se trouvoit à peu près
 dans la même situation: *Jones* étoit
 beau, & fait à peindre, nous l'a-
 vons déjà dit; tout cela joint à un
 service essentiel, & à propos ren-
 du, avoit fait naître une foule de
 sentimens si divers dans le cœur de
 l'Inconnue, que sa bouche man-

quoit de termes pour les exprimer à son gré.

Leur silence mutuel ne fut interrompu que par les mouvemens du blessé, qui tentoit de se relever : ce que *Jones* n'eut pas plutôt aperçu, qu'il lui lia les mains derrière le dos, avec la jarretière même dont ce perfide avoit prétendu faire un usage bien plus funeste. Ce malheureux étoit d'abord tombé la face contre terre, & *Tom* ne l'avoit pas encore envisagé : il ne fut pas peu surpris, ni peut-être moins satisfait, de reconnoître en lui ce même Enseigne, ce même *Northerton*, qui, quelques jours auparavant, l'avoit si brutalement blessé à la tête !

Tom eut bientôt pris son parti. Il demanda à la Dame, si elle étoit éloignée de chez elle, ou si elle n'avoit aucunes connoissances dans le voisinage, chez lesquelles il pût la conduire, en attendant qu'il pût s'assurer de cet homme, en le remettant dans la prison la plus pro-



chaine. L'Inconnuë lui apprit, qu'elle étoit absolument étrangère dans ce pays ; & *Jones* commençoit à se trouver dans un grand embarras, lorsqu'il se ressouvint du bon Hermite, qui l'attendoit peut-être encore au haut de la montagne. Ce ne fut qu'un saut pour notre Héros ; qui retrouva le Solitaire assis au même endroit, avec un fusil à la main, & attendant tranquillement la fin de l'aventure.

Le Vieillard lui conseilla de mener la Dame à *Upton*, ville voisine, & où elle ne pouvoit manquer de trouver tous les secours qu'exigeoit sa situation présente.

Tom satisfait sur l'article qui l'intéressoit le plus, remercia l'Hermite, prit congé de lui, le pria d'envoyer *Partridge* à l'endroit convenu, & revint au bois, à toutes jambes. Lorsque *Jones* étoit parti, pour aller consulter l'*Homme de la Montagne*, il avoit bien pensé que le cher Mr. *Northrerton* ; avec les mains liées derrière le dos, n'étoit-

pas en état de rien entreprendre contre la femme qu'il laissoit avec lui. Il sçavoit, d'ailleurs, que l'endroit où il alloit n'étoit pas hors de portée de la voix de cette Dame, au cas qu'il prît encore envie à *Northerton* de vouloir tenter de nouveaux outrages ; & il avoit menacé l'Enseigne d'être lui-même son bourreau, s'il donnoit lieu de former encore la moindre plainte contre lui.

Tout cet arrangement étoit sensé, il n'y manquoit qu'un point : *Northerton* avoit les bras très-bien liés, mais ses jambes étoient libres ; & l'Enseigne, pendant l'absence de *Jones*, avoit crû devoir s'en servir pour se sauver, en s'enfonçant dans le plus épais du Bois.

L'imprudent *Tom*, à son retour, piqué de cette fuite, vouloit absolument le suivre : mais la Dame, effrayée de la nouvelle absence projetée par son libérateur, qui pouvoit s'égarer dans la forêt, & la laisser seule dans un état très-

peu décent , le pria de si bonne grace d'abandonner cette poursuite , que le complaisant *Jones* ne put la refuser.

Elle attendoit encore une autre grace : nous avons dit qu'elle étoit demi-nuë , & sa pudeur souffroit de se voir ainsi exposée aux regards d'un jeune homme. C'est ce qu'elle lui fit entendre , avec tous les ménagemens possibles. Ils étoient alors en route , pour aller à *Upton*. *Tom* sçavoit trop bien vivre , pour ne se pas prêter aux scrupules d'une belle Dame : il voulut la couvrir de son habit ; mais on le refusa ; pourquoi ? je n'en sçais rien. Ce que je sçais positivement , c'est que *Jones* , sans doute pour la rassurer contre l'inquiétude que pouvoit lui causer l'avidité de ses regards , lui proposa de marcher devant elle jusqu'à la Ville ; & qu'ils y arriverent ainsi.

Quelques malins disent pourtant , que dans le cours de cette marche , assez semblable à celle de deux tendres Epoux de la Fable ,

notre moderne *Orphée* fut plus d'une fois tenté, & succomba même à la tentation de regarder souvent derrière lui. Cependant, plus heureux que son triste prédécesseur, il parvint à amener sa compagne sans accident, jusques dans les murs de la fameuse ville d'*Upton*.

C H A P I T R E I I.

Arrivée de JONES, & de la Dame inconnue, dans l'Hôtellerie d'UPTON. Nouvelles aventures.

JONES, qui comme on vous l'a dit, marchoit en avant, choisit, en entrant dans la Ville, l'Hôtellerie qui lui parut la plus apparente, & y entra tout de suite. Il demanda une chambre haute : & la servante alloit l'y conduire, lorsque la Dame échevelée & demi-nuë, qui le suivoit alors en doublant le pas, fut arrêtée par l'Hôte. Cet homme,

très-choqué de ce qu'une *créature* ; (c'étoit son expression la plus modérée) osât en pareil équipage entrer chez lui ; prétendoit la mettre à la porte avec scandale ; lorsque *Tom* , revenant à ce bruit sur ses pas , lui parla d'un ton si imposant , que l'Aubergiste alloit se taire , si sa femme n'étoit pas accouruë à son secours. Grand vacarme , grand carillon , dans la cour de l'Hôtellerie ! l'Hôtesse jure , en mettant les mains sur l'Inconnuë , que jamais femme de son espece n'entra , ni le logea , chez elle. Cette femme épouvantée veut répondre ; *Jones* indigné veut se faire entendre ; l'Hôte , qui se sent secondé par sa femme , hurle à l'unisson avec elle ; la servante , méchanté bête de sa nature , vient aussi mêler sa voix à la leur ; *Partridge* , qui arrive tout éssoufflé , & qui ne sçait à quoi tend ce concert , y fourre aussi sa musique : tous parlent , tous crient , tous tempêtent , tous jurent à la fois , tous

enfin alloient se battre , lorsque l'arrivée d'un carosse à quatre chevaux , qui se fit entendre à la porte , attirant tout-à-coup de ce côté toutes les attentions de l'Hôte & de sa femme , laissa enfin l'entrée de l'escalier libre à nos Voyageurs. La chambre , dont ils s'emparerent , étoit sans contredit la plus belle de la maison ; & *Tom* félicitoit déjà sa belle Inconnuë de son arrivée , sans autre accident , dans *Upton* , lorsque l'Hôtesse entrant , avec un air plus radouci , les pria de vouloir bien céder cet appartement à une jeune Dame de la plus grande condition , qui venoit d'arriver dans le carosse à quatre chevaux , avec une femme de chambre.

Jones , & son Inconnuë , crurent devoir y consentir , à condition d'avoir une autre chambre dans la maison : l'Hôtesse la promit ; & l'on descendit dans la cuisine , en attendant que ce nouvel appartement fût préparé.

Ils y entroient à peine , lorsqu'un

détachement de Soldats , conduisant un Déserteur , arriva dans l'Hôtellerie. Le Sergent s'informa d'abord à l'Hôte du nom & de la demeure du premier Magistrat du lieu ; & fut fort surpris d'apprendre, que c'étoit l'Hôte lui-même. Il lui demanda à la fois des billets de logement , & une bouteille de bière ; & se campa , en attendant , auprès du feu. Tandis que ceci se passoit , *Jones* étoit occupé à consoler sa Dame , qui assise vis-à-vis une table de la cuisine , & la tête appuyée sur son bras , pleuroit ses infortunes.....mais , de crainte que le Lecteur (attendu certaine circonstance , qu'il n'a sûrement pas oubliée, ne soit ici dans l'embarras) je crois qu'il est bon de l'avertir , que notre Inconnue , avant que de quitter la chambre haute , s'étoit emparée d'une taye d'oreiller , qu'elle avoit employée de façon à pouvoir paroître aux yeux de tant de monde , dans un état un peu moins indécent.

Le Sergent , qui du coin du feu , la regardoit attentivement depuis quelques minutes , fût alors de ne se point méprendre , quitte sa place avec vivacité , s'approche chapeau bas , & lui demande , si ce n'est point l'épouse du Capitaine *Waters* qu'il a l'honneur de saluer ? La pauvre femme , qui jusques-là n'avoit osé lever les yeux , reconnut d'abord le Sergent , l'appella par son nom , & lui avoua qu'il ne se trompoit point. Ce qui m'étonne , dit-elle , en soupirant , c'est d'être reconnue dans l'état déplorable où l'accident le moins prévu vient tout-à-coup de me réduire ! Vous voyez mon libérateur (ajouta-t-elle en montrant *M. Jones*) c'est à lui que je dois la vie , c'est à lui que je dois peut-être plus encore.

Quoique ce Gentilhomme ait fait pour vous , s'écria le Sergent , en retroussant sa moustache , il peut compter sur la reconnoissance du Capitaine , & j'en suis le garant. En attendant , Madame , si je pouvois :

vous être utile , ordonnez , disposez de moi sans façons : je connois la générosité du Capitaine ; ce sera m'obliger.

Tous les regards furent alors fixés sur cette Dame. L'Hôtesse, qui avoit tout entendu , vola vers elle, l'accabla d'excuses , rejeta la reception qu'on lui avoit faite sur la crainte de déshonorer une Hôtel-lerie bien famée ; & finit , par la supplier de disposer de sa plus belle robe , en attendant que l'équipage de la Dame , volé sans doute , pût être retrouvé.

Madame *Waters* avoit peine à lui pardonner. L'intercession de *Jones* l'y détermina. La robe fut acceptée , on fit faire grand feu dans une autre chambre assez propre , où l'Hôtesse accompagna la Dame , qu'elle vouloit, dit-elle, avoir l'honneur d'aider à sa toilette. Le calme ainsi rétabli partout , *Jones* en attendant que la Dame fût habillée , & que le dîner qu'il commanda fût prêt , rassembla toute la compagnie.

auprès du feu , & fit faire un jatte de *Punch* , qui fût buë à la ronde (suivant l'usage) pour sceller la paix générale.

CHAPITRE III.

On s'y pouvoit attendre.

LA Table mise , & le dîner servi dans la chambre de Madame *Waters* , *Tom* ne se fit pas appeller deux fois. Il étoit à jeun , depuis près de vingt-quatre heures ; on peut juger s'il s'en indemnifa. Il n'en fut pas tout-à-fait de même de la Dame : elle avoit déjà trop regardé *Jones* , elle le regardoit encore , & ne voyoit que lui ; un sens n'est presque jamais pleinement satisfait , qu'aux dépens des autres.

Notre Héros , sans être *petit maître* , interceptoit pourtant quelques-unes de ces œillades , qu'on feignoit de ne lui lâcher qu'à la dé-

robée; il en faisoit tacitement son profit, & mangeoit d'autant; très-résolu de sçavoir à quoi s'en tenir, dès que la table seroit levée. Ce moment arriva.

Les sentimens d'une reconnoissance très-légitime, de la part de la Dame, ouvrirent la scène. *Tom* y répondit avec chaleur: le dialogue fut vif & pressant, l'amour & l'occasion le dictoient; point de raisonnemens tirés, point de digressions inutiles, rien qui s'écartât du but; bien attaqué d'un côté, assez bien défendu de l'autre, jusqu'au moment où certain point cédé mit les deux interlocuteurs d'accord, du moins pour ce moment.

Tom profita de la trêve, qui suivit ce premier débat, pour laisser entrevoir quelque curiosité sur l'aventure extraordinaire qui lui avoit procuré le bonheur de rencontrer Madame *Waters*. Mais il sentit bientôt, par l'adresse avec laquelle elle écartoit ses demandes, qu'elle avoit des raisons pour n'entrer dans au-

un détail sur ce sujet. C'en fut assez pour l'empêcher d'insister davantage : mais il ne présuma pas moins, qu'une femme qui se tait en pareil cas, craint de trop, ou de trop peu rougir.

Tandis que la Dame, en détournant cette conversation, la ramène insensiblement sur une autre matière, écoutons un instant celle que l'on tient sur leur compte, dans la cuisine.

Partridge, le Sergent, & le cocher qui avoit amené la jeune Demoiselle, avec sa femme de chambre, bûvoient auprès du feu ; l'Hôte & l'Hôtesse, autant que leurs occupations le permettoient, venoient de tems à autre leur tenir compagnie.

Partridge venoit de raconter ce qu'il avoit appris de l'*Homme de la Montagne*, touchant la situation dans laquelle Madame *Waters* avoit été trouvée dans le Bois, par son Maître : le Sergent, à son tour, débita tout ce qu'il sçavoit des an-

recédens de cette histoire. La Dame, disoit-il, étoit regardée comme l'épouse du Capitaine *Waters*; on l'avoit vûe partout en quartier avec lui, elle portoit même son nom; mais il ignoroit, ainsi que bien d'autres, si elle étoit véritablement sa femme. Mais, qu'importe après tout ! elle étoit d'un excellent caractère, elle protégeoit le Soldat, & tous les Officiers l'aimoient. Elle avoit, il est vrai, quelque prédilection pour l'Enseigne *Northerton* : mais qu'importe encore; le Capitaine l'ignoroit, ou ne vouloit pas le sçavoir; il n'en aimoit pas moins sa femme; qu'avoit-on à y dire ? J'ai à y dire, répondit l'Hôtesse, qui arrivoit alors, qu'il y a des gens qui feroient mieux de parler moins. Elle est sa femme légitime, j'en mettrois la main au feu : voyez-la seulement habillée, comme elle est maintenant, & dites-moi si vous vîtes jamais femme de condition mieux mise ? beau connoisseur, en vérité !

une grédine donne-t'elle une *Guinée* pour le louage d'une robbe ? assez , encore un coup , vous feriez bien mieux de vous taire.

Le Sergent , piqué de la *sortie* que lui faisoit l'Hôteſſe , lui préparoit une réponse militaire. Mais l'Hôte , dont le son de la *Guinée* avoit frappé l'oreille , lui coupa la parole pour quéreller ſa femme , ſur l'imprudence qu'elle avoit eüe de recevoir d'adord ſi durement une ſi bonne pratique. Tandis qu'ils conteſtoient maritallement ſur ce ſujet , le Sergent après avoir verſé rafade à la ronde , interrogea *Partridge* ſur ce qu'étoit ſon maître , & ſur l'objet de ſon voyage. *Partridge* offenſé d'être pris pour un Domeltique , répondit qu'il n'avoit point de maître ; que *M. Jones* étoit ſon ami ; que ce même *M. Jones* , étoit fils unique de *M. Alworthy* ; qu'il voyageoit pour ſon plaſir ; & qu'il avoit laiſſé ſon Equipage à *Gloceſtre* , pour aller voir plus familièrement *l'Homme de la Montagne*.

Au nom de M. *Alworthy*, l'Hôte & l'Hôtesse, ouvrant les oreilles aussi grandes que les yeux.... Quoi ! s'écrierent-ils, ce Gentilhomme est fils de M. *Alworthy* ? de ce M. *Alworthy* si riche, & qui fait tant de bien à tout le monde dans sa Province ?

Vous l'avez dit, repliqua gravement *Partridge*.

Je m'étois doutée, interrompit l'Hôtesse, que ce jeune homme étoit de condition : tout est noble en lui, sa physionomie enchante, son premier abord m'a charmée.....

L'Hôtesse en eut dit plus, sans doute, si on n'étoit pas venu lui apprendre, que la jeune Demoiselle demandoit son carosse, & vouloit partir dans l'instant. Mais elle s'en flattoit en vain : son Cocher, ainsi que le Sergent, étoit yvre ; *Partridge* n'étoit guères plus raffiné ; quant à l'Hôte, (dont le seul talent étoit celui de boire,) le vin, la bière, & l'eau-de-vie même, ne faisoit pas plus d'effet sur lui que

sur les tonneaux de sa cave.

Tel étoit l'état de la cuisine, lorsque la sonnette de l'appartement de Madame *Waters* appella, & fit monter l'Hôteffe. C'étoit du thé qu'on demandoit. L'Hôteffe, en le servant, n'avoit garde de manquer à amuser nos deux Amans du détail de l'embarras où se trouvoit la jeune Demoiselle étrangère, par l'intempérance de ses gens. Hélas ! ajouta-t'elle, avec un air de compassion, il est peut-être bien fâcheux pour elle de ne pouvoir poursuivre actuellement son voyage. C'est, en vérité, la créature la plus douce, & la plus aimable ; & je crois l'avoir déjà vûe ailleurs : Je la soupçonne même, d'avoir quelque passion dans l'ame, & de suivre quelque infidèle mais non, elle a trop de charmes pour avoir à se plaindre d'un Amant : Il l'attend sans doute, en quelque endroit convenu entr'eux ; & son inquiétude égale certainement celle de sa maîtresse.

Tom , à ces mots , laissa échapper un soupir , auquel *Madame Waters* parut ne point faire attention tant que l'Hôtesse demeura dans la chambre , mais qu'elle releva dès que cette femme fut partie , en laissant entrevoir à *Jones* , qu'elle le soupçonnoit de n'avoir pas le cœur aussi libre qu'elle eut voulu le croire. L'air interdit de *Tom* , en essayant de lui répondre , dut la convaincre que ses soupçons n'étoient pas vains. Mais , cette Amante étoit trop peu délicate pour s'en allarmer. *Jones* lui plaisoit par la figure , elle étoit sûre de ce point : elle connoissoit peu son cœur ; qu'y faire ? jouissons toujours de ce que nous connoissons . . . Que de femmes pensent comme elle , & agissent en conséquence !



CHAPITRE IV.

Eclaircissemens.

Nous avons eu soin d'indiquer, dans le Chapitre précédent, avec quelle politesse notre Galant s'étoit prêté à la répugnance de Madame *Waters*, concernant le détail des Avantures de sa vie. Mais, comme le Lecteur, qui n'a pas les mêmes motifs d'indulgence, pourroit peut-être souhaiter d'en être instruit, il faut, en peu de mots, le satisfaire.

La Dame *Waters* n'étoit donc, en effet, comme le Sergent l'avoit soupçonné, que la Maitresse de son prétendu mari. Nous sommes même bien fâchés d'ajouter à ceci, qu'elle avoit eu quelque amitié pour l'Enseigne *Northerton*. La division du Régiment, où servoit M. *Waters*, ayant deux jours de marche au-

dessus de la Compagnie dans laquelle M. *Northerton* étoit Enseigne, étoit arrivée à *Worcestre* le lendemain du jour même du démêlé sanglant ci-devant rapporté, entre *Northerton* & *Tom Jones*.

Le Lecteur sçaura donc, qu'il avoit été convenu, entre Madame *Waters* & le Capitaine de ce nom, qu'elle accompagneroit sa marche jusqu'à *Worcestre* seulement; pour de là retourner à *Bath*, où son prétendu mari iroit la rejoindre, après la fin de la Campagne.

M. *Northerton* avoit été instruit de cet arrangement par la Dame, qui avoit même promis de rester à *Worcestre*, jusqu'à ce que la Compagnie de l'Enseigne y arrivât. A quel dessein? Le Lecteur peut le deviner. Notre devoir est de narrer fidèlement les faits; & rien ne nous oblige à faire violence à la candeur de notre caractère, par d'injurieux commentaires sur la plus aimable partie du genre humain.

Northerton ne s'étoit pas plutôt

échappé de l'Hôtellerie, où il avoit si cruellement traité *Jones*, qu'il avoit couru à *Worcestre* à la rencontre de Madame *Waters*, dont l'époux en titre n'étoit parti que depuis très-peu d'heures. L'Enseigne, n'avoit pas cru devoir cacher à cette Dame son démêlé avec *Tom Jones*: il avoit seulement cru devoir supprimer toutes les circonstances qui eussent pû le rendre trop coupable, mais sans dissimuler le danger qui pouvoit menacer sa tête, au cas que cette affaire fût mal prise par ses Juges, s'il avoit le malheur d'être attrapé.

Les femmes sont généralement plus compâtissantes, & plus désintéressées que les hommes. Madame *Waters*, instruite du péril qui menaçoit son ami, n'eut plus d'autres considérations devant les yeux que celle de sa sûreté. Il fut arrêté entr'eux, que M. *Northerton*, après avoir passé à travers champs le Comté d'*Hereford*, se rendroit dans un des Ports de la Principauté de *Galles*, d'où il pourroit, en s'embarquant

Barquant, défier le ressentiment de ses ennemis.

Il est vrai que la Dame, toujours par un même principe de compassion & d'amitié pour lui, s'étoit absolument déterminée à lui tenir fidèle compagnie..... Oh, dira-t'on, ceci est de trop ! Patience Lecteur : pouvoit-elle moins faire ? Ce malheureux, comme nous l'avons dit, n'avoit rien ; il avoit laissé son argent à l'Hôtesse qui avoit facilité sa fuite : comment eût-il vécu ? Elle, au contraire, étoit dans l'opulence, & le prouvoit à M. *Northerton*, en lui mettant sous les yeux trois billets de banque de 90 livres sterlin chacun, sans compter l'argent comptant, & un diamant d'un prix assez honnête.

On sent que l'Officier, dans la situation de ses affaires, n'étoit pas homme à s'opposer aux desseins d'une amie aussi tendre que généreuse : cela seroit trop étonnant. Ce qui l'est moins peut-être, attendu les foiblesses auxquelles certains

caractères ont une pente si connue, c'est que le projet de voler cette Dame fut entré dans la tête de M. Northerton.....

Sans doute , il est des gens qu'il ne faut pas tenter :

Maudite occasion ! C'est toi qui fait le crime.

Madame *Waters* auroit dû le sçavoir , & ne l'ignoroit pas sans doute : son imprudence fut punie.

Quoiqu'il en soit , il paroît maintenant assez inutile d'entrer dans un ample détail sur la façon dont *Northerton* parvint , dans la route , à conduire cette femme dans le fond d'un bois. Le moindre prétexte , de se croire poursuivi , étoit plus que suffisant pour en imposer à une amie aussi chaude que Madame *Waters* ; & nous croirions faire injure à la sagacité de nos Lecteurs , en surchargeant de circonstances vraisemblables , un fait déjà si vraisemblable par lui-même.

Fin du neuvième Livre.

L'ENFANT TROUVE.

LIVRE DIXIÈME.

Qui contient encore environ douze heures.

CHAPITRE PREMIER.

*Arrivée d'un Gentilhomme Irlandois.
Grandes Aventures dans l'Hôtellerie.*

IL étoit minuit sonné , tout dormoit, ou étoit censé dormir dans l'Hôtellerie , excepté la servante *Susanne* , lorsqu'un Cavalier arrivant à toute bride frappa brusquement à la porte , & demanda en entrant , s'il n'étoit point descendu quelques femmes dans la maison ?

A l'air éffaré de cet homme , la servante effrayée ne sçavoit que

lui répondre. Parlez , parlez , lui dit-il ; c'est ma femme que je cherche : je l'ai déjà manquée deux fois aujourd'hui. Si c'est ici qu'elle est , je veux la voir ; si elle en est partie , dites-mois le chemin qu'elle a pris , & foyez sûre de votre fortune. Il ouvroit , en prononçant ces mots , une main pleine de *Guinées* , spectacle séduisant , & très-propre à engager toute autre même qu'une pauvre Servante à de plus grandes choses.

Susanne , qui sur ce qu'elle avoit oui-dire , par le Sergent , de Madame *Waters* , ne doutoit pas qu'il ne fût ici question d'elle ; & qui croyoit ne pouvoir jamais trouver l'occasion de faire plus légitimement sa fortune , offrit sans balancer de la conduire dans l'appartement de cette Dame.

L'impétueux Irlandois ne se le fait pas répéter deux fois. Il monte , sans chandelle , avec *Susanne* ; il trouve la porte fermée en dedans : il frappe , on ne lui répond point assez tôt ; il reffrappe de façon que

la ferrure faute ; & voilà mon homme tombé tout de son long dans la chambre.

A peine étoit-il relevé , qu'un autre homme sortant du lit s'offrit à ses regards. . . . nous l'avouons , avec honte , & même avec douleur c'étoit notre Héros lui-même ! qui , d'une voix menaçante , lui demanda à quel titre on osoit ainsi venir troubler son repos.

L'Irlandois , qui croyoit s'être trompé de chambre , se préparoit à de grandes excuses , lorsque les rayons de la Lune lui montrèrent une robe , des cotillons , des bas , & des souliers de femme répandus confusément dans la chambre. Quel spectacle pour un jaloux ! la rage ne lui permet pas de parler ; il vole droit au lit. *Tom* , indigné de son audace , veut en vain l'arrêter ; les Parties s'irritent , bientôt les coups s'en mêlent ; & Madame *Waters* (car il faut confesser que c'étoit elle-même) crie à tue tête , au meurtre , & au voleur !

Un autre Gentilhomme , Irlandais

dois aussi, mais arrivé trop tard le soir même dans l'Hôtellerie pour qu'on ait songé à en faire mention, étoit couché dans la chambre voisine. C'étoit un cadet de famille, qui n'ayant pas grande fortune à attendre chez lui, s'étoit mis en chemin pour en chercher une meilleure aux eaux de *Bath*.

Ce jeune homme, éveillé par le bruit, se leve, prend sa chandelle qui brûloit dans la cheminée, d'une main, & son épée de l'autre, & arrive dans la chambre de Madame *Waters*.

Si l'apparition de cet autre homme en chemise, ajouta à l'indignation que ressentoit déjà la Dame, elle diminua pourtant ses craintes; car, dès que le nouveau venu eut envisagé l'autre. . . . Eh, mon cher *Fitz-Patrick*, s'écria-t-il, que diable fais-tu donc ici? Eh, mon cher *Mahlachland*! répondit l'autre, que diable y cherches-tu toi-même? Tiens, vois, regarde, voilà le ravisseur, voilà celui qui m'enlève ma femme!

Je les surpris enfin ensemble...
 Quelle femme ! interrompit M.
Machlachland. Ne connois-je pas
 Madame *Fitz-Patrick* ? Où diantre
 la vois-tu donc ici ?

Fitz-Partrick, ouvrant de grands
 yeux, & reconnoissant enfin son
 erreur, demanda mille pardons à
 Madame *Waters*; puis, se retournant
 vers *Tom Jones* : quant à vous, lui
 dit-il, en le regardant fièrement,
 je n'ai rien à vous dire : Vous
 m'avez maltraité, je pense ; nous
 nous verrons demain.

Tom, ne répondit à cette bra-
 vade, qu'en lui riant au nés ; &
 M. *Machlachland*, prenant son Com-
 patriote par le bras, après lui avoir
 fortement reproché son impruden-
 ce, se mit en devoir de l'entraîner
 dans sa chambre.

Pendant tous ces propos, la Da-
 me qui avoit eu le tems de respi-
 rer & de rasseoir ses idées, avoit
 remarqué une porte de communi-
 cation entre sa propre chambre,
 & celle qui avoit été destinée à
 M. *Jones* : il ne lui en fallut pas

à l'avantage , pour trouver jour à sauver sa réputation.

Elle se mit à crier , de nouveau , au meurtre : à la violence ! & l'Hôtesse étant enfin accourue au bruit , la Dame *Waters* l'accabla des reproches les plus amers , sur le peu de sûreté d'une maison , où une femme de condition se trouvoit exposée à se voir ravir dans son lit & la vie & l'honneur.

L'Hôtesse cria bientôt aussi haut qu'elle , en soutenant que sa maison , ainsi que sa réputation , avoient toujours été sans tache ; & demanda , en jurant , aux hommes la cause de toute cette avanie.

Fitz-Patrick , répéta qu'il avoit fait une méprise , & qu'il en demandoit pardon ; après quoi , son ami l'emmena dans son appartement.

Jones , qui avoit trop d'esprit pour n'avoir pas saisi l'idée de Madame *Waters* , (à propos de la porte qui communiquoit dans sa chambre) soutint fermement , qu'ayant entendu enfoncer celle de cette

Dame , il étoit accouru pour la défendre.

L'Hôteſſe affirma , à ſon tour , qu'il n'avoit jamais été commis dans ſa maiſon ni vol , ni violence ; & leur fit une longue énumération des perſonnes de qualité qui , de tems immémorial , avoient logé chez elle. On l'écouta patiemment : la Dame feignît enfin de ſ'appaifer ; *Tom* , après l'avoir aſſurée qu'il n'avoit pas moins fallu qu'un danger auſſi grand pour le déterminer à paroître ainſi devant elle , ſe retira dans ſa petite chambre ; & l'Hôteſſe , en ſouhaitant plus de repos pendant le reſte de la nuit à Madame *Waters* , ſe retira dans ſa cuiſine.



C H A P I T R E I I.

*Conversation de l'Hôtesse avec sa
Servante. Arrivée d'une autre jeu-
ne Demoiselle dans l'Hôtellerie.*

LA tête encore toute échauffée de cette aventure, l'Hôtesse se ressouvint que *Susanne* seule avoit pû ouvrir la porte de la maison au nouveau venu. Elle courut interroger cette fille.

Susanne lui raconta toute l'histoire, à quelques circonstances près, telle que celle de l'argent qu'elle avoit reçu, dont elle imaginoit que sa maîtresse n'avoit pas besoin d'être instruite.

Mais, l'Hôtesse ayant témoigné à *Susanne* combien elle compatissoit aux alarmes que la pauvre Dame avoit ressenties, par rapport à sa vertu menacée, la Servante ne put s'empêcher de consoler sa Maîtresse, en lui affirmant qu'elle

avoit très-distinctement vû M. *Jones* sauter à bas du lit de Madame *Waters*.

Cette déclaration renouvella toute la fureur de l'Hôteffe, non pas contre les prétendus coupables ; mais contre la pauvre *Susanne*. La belle histoire ! s'écria-t-elle ; elle est en vérité bien vraisemblable ! une femme , en pareil cas , se feroit avisée de crier , & de s'accuser elle-même ! Eh , quelle preuve prétends-tu donc qu'elle pût donner de son innocence , que celle d'avoir appelé du secours ? vingt témoins ne sont-ils pas en état de le déposer ? Dispensez-vous une autre fois , ma mie , de vouloir jeter un tel scandale sur mes Hôtes : songez du moins , que ma maison pourroit s'en ressentir ; & que vous vous en repentiriez vous-même.

Ainsi , lui dit *Susanne* , je n'en croirai donc plus mes yeux ?

Non , sans doute , répartit l'Hôteffe , il faut s'en défier ; & je démentirois les miens , en pareil cas :

il faut bien d'autres preuves pour accuser des gens de condition. Ai-je livré, depuis six mois, un souper semblable à celui qu'on me demanda hier au soir? vis-tu jamais passagers plus polis, & de meilleure humeur? trouverent-ils un seul mot à redire au poiré de *Worcestre* que je leur ai donné pour le plus fin *Champagne*? n'en ont-ils pas bû deux bouteilles? Il est vrai, qu'il vaut le meilleur *Champagne* du Royaume, sans quoi je me serois bien gardée de le leur présenter. Non, non, encore un coup, je ne croirai jamais, qu'avec autant de politesse, on puisse s'oublier jusqu'à ce point.

Susanne ainsi condamnée au silence, on parla d'autre chose. L'Hôteesse apprit, que l'Irlandois nouveau venu, étoit arrivé en poste, & que ses domestiques & les chevaux étoient encore à la porte. Elle se hâta de les faire entrer, & d'envoyer demander à leur maître, s'il ne souhaitoit point souper.

La Servante lui rapporta, que les deux Irlandois étoient déjà couchés, & endormis dans le même lit : ce qui choqua l'Hôtesse jusqu'au point d'en conclure, que deux hommes de cette espece pouvoient sans doute avoir formé de longue main le complot de voler Madame *Waters*.

Elle avoit pourtant grand tort ; car M. *Fitz-Patrick* étoit réellement né Gentilhomme, quoique très-gueux. Il est vrai, que s'il n'avoit pas le cœur beaucoup meilleur que la tête, il étoit pourtant incapable, ainsi que son ami, d'aucune lâcheté de ce genre. Sa générosité même, avoit été si indiscrete, qu'après avoir eu de gros biens de sa femme, il lui restoit à peine de quoi vivre, s'il ne la forçoit pas à vendre certaines rentes assignées sur sa tête. C'étoit les efforts mêmes qu'il avoit faits pour l'y contraindre, qui joints à son extrême jalousie, avoient enfin déterminé Madame *Fitz-Patrick* à se sauver de la maison.

La fatigue du Gentilhomme, les coups, dont il avoit le corps moulu, & le désespoir de ne pouvoir cette nuit même atteindre son épouse, étoient donc les seules raisons qui avoient engagé M. *Fitz-Patrick* à accepter sans façon la moitié du lit de son compatriote.

Le Laquais & le Postillon ne pensoient pas tout-à-fait de même : ils demandèrent à manger ; & l'Hôtesse, après s'être à peu près assurée, par plus d'un interrogatoire, que M. *Fitz-Patrick* n'étoit pas en effet un larron, venoit de leur servir quelques morceaux de viande froide, lorsque *Patridge* arriva dans la cuisine.

Il avoit d'abord été réveillé par la scène bruyante que nous venons de raconter ; mais tandis qu'il s'efforçoit de se r'endormir, les cris d'une chouëtte, perchée sur sa fenêtré, l'avoient tellement effrayé, qu'après avoir sauté à bas du lit, & s'être habillé à la hâte, il s'étoit venu mettre sous la protection

des gens qu'il entendoit parler dans la cuisine.

L'Hôtesse, quoique déjà déterminée à laisser les deux nouveaux Hôtes aux soins de *Susanne*, dès qu'elle vit *Partridge*, ne songea plus à se coucher: l'ami du jeune M. *Alworthy* n'étoit pas pour elle un homme à négliger, sur-tout après lui avoir entendu demander une pinte de vin brûlé.

Le Laquais Irlandois se retiroit, & le Postillon alloit le suivre: *Partridge* l'arrêta, en l'invitant à boire sa part du restaurant qu'il avoit commandé. Le bon Pédagogue n'osoit pas retourner seul au lit: il ignoroit si l'Hôtesse seroit d'humeur à lui tenir long-tems compagnie; il vouloit s'assurer du moins de ce garçon.

Dans cet instant, un autre Postillon frappa à la porte de l'Hôtellerie; sur quoi, *Susanne* dépêchée, entra bientôt, suivie de deux jeunes Démoniselles en habits de voyage, l'une desquelles étoit si richement vêtue, que *Partridge*

& son Postillon se leverent tous étonnés de leur place , tandis que l'Hôteffe courant au - devant de ces Dames , les accabloit de compliments.

La jeune Dame , au bel habit , s'approchant avec un sourire agréable , demanda seulement qu'il lui fût permis de se chauffer un instant au feu de la cuisine , attendu le froid excessif de la nuit , pourvu cependant que personne ne se déplaçât pour elle.

Ceci regardoit *Partridge* , qui s'étoit retiré à l'autre bout de la chambre , frappé d'étonnement & d'admiration. Il est vrai que rien n'étoit plus beau que cette jeune personne.

Après avoir envain prié *Partridge* de reprendre sa place , la Dame ôta ses gants , & laissa voir des mains , * dont la blancheur &

* L'Original dit . . *deux mains qui renfermoient en elles toutes les propriétés , excepté celle de se fondre au feu.* Faudroit-il

la beauté éblouirent la compagnie. La Compagne , c'est à-dire la Femme de chambre , tira aussi les siens , sans doute pour montrer à la compagnie le plus parfait contraste.

Je voudrois bien , Madame , dit la dernière , que vous ne vous exposassiez pas à aller plus loin cette nuit. Je crains extrêmement que vous ne vous trouviez hors d'état de soutenir tant de fatigues.

Cela n'est pas douteux , s'écria l'Hôtesse , & ce n'est assurément pas l'intention de Madame. Ah , bon Dieu ! vouloir aller plus loin cette nuit ! Madame me permettra de la supplier de n'en rien faire : ce seroit vouloir absolument périr. Soupez plutôt ici , Madame , & ordonnez tout ce qui pourra vous plaire.

Je crois , répondit la jeune personne , qu'il seroit plutôt heure de déjeuner , mais je ne sçaurois rien man-

parler ainsi , pour éviter le reproche de trop franciser les Traductions Angloises.

ger maintenant : & si je reste ici , ce sera seulement pour m'y reposer quelques heures. Si pourtant on pouvoit me faire un petit *chaudeau* * bien foible , j'essayerois de le prendre.

Oh ! cela sera bientôt fait , Madame , répliqua l'Hôtesse , nous avons ici d'excellent vin blanc.

Vous n'avez donc pas de vin d'Espagne ? lui dit la jeune Etrangère.

Pardonnez moi , Madame , & je défie qu'on en trouve ailleurs de plus fin ; mais , souffrez que je vous supplie de manger un morceau !

Je ne le puis , en vérité , lui dit la Dame , je n'ai besoin que de repos ; faites - moi préparer un bon lit , c'est tout ce que je vous demande.

L'Hôtesse , alors , dont les chambres les plus propres étoient occu-

* *Sack-vvhey* Cette Boisson se fait en Angleterre , avec du vin d'Espagne , ou de Canaries , du petit-lait , du sucre , &c.

pées , voulut faire lever les deux Irlandois : l'Inconnue s'y opposa , & se contenta d'une autre , où l'on fit allumer du feu. L'Hôtesse , toujours officieuse , ne vouloit pourtant pas absolument que l'Etrangère montât , jusqu'à ce que sa chambre fût bien échauffée.

Je veux y monter à l'instant , répliqua-t-elle ; il n'y a peut-être que trop long-tems que j'empêche Monsieur (en montrant *Partridge*) de s'approcher de la cheminée ; & dans une nuit aussi froide , c'est une espèce d'inhumanité que je me reproche.

Elle partit alors , tenant sa Femme de chambre sous le bras , & conduite par l'Hôtesse , portant deux flambeaux devant elle.

Au retour de cette femme , toute la cuisine retentissoit des louanges de la jeune Demoiselle. Il est certainement , dans la beauté , certain pouvoir auquel très peu de cœurs résistent : car l'Hôtesse elle-même , quoique piquée du refus qu'on avoit fait de manger chez elle , avoua

franchement qu'elle n'avoit jamais rien vû de plus aimable.

CHAPITRE III.

Grande Découverte.

DE'S que la Femme de chambre eut mis sa Demoiselle au lit, elle redescendit dans la cuisine, & demanda à souper. Celle-ci étoit aussi difficile à contenter, que sa Maîtresse l'étoit peu : elle critiqua tout, trouva tout détestable, & s'empara seule du feu, sans égards pour M. *Partridge* même, à qui l'on eut grand-peine à ménager une petite place. Elle mangea pourtant, & but à proportion, c'est-à-dire beaucoup ; puis, s'humanisant par degrés vers la fin du repas, elle interrogea l'Hôtesse sur le monde qu'elle avoit actuellement dans sa maison.

Cette femme, très-mal édifiée des airs d'hauteur de la Soubrette,

faîsit l'occasion de lui prouver que cette même Hôtellerie , pour laquelle on avoit d'abord marqué tant de mépris , étoit pourtant actuellement remplie de gens de condition.

Elle en grossit le détail avec emphase , & ne manqua pas de citer , parmi ses Hôtes , M. *Alworthy* , fils & héritier du fameux *Squire Alworthy* , du Comté de *Sommerfet*.

Vous m'apprenez , dit la Femme de chambre étonnée , une étrange nouvelle ! je connois M. *Alworthy* , du Comté de *Sommerfet* ; mais , je ne lui connus jamais de fils.

Vous me pardonnerez , Madame , dit *Partridge* , un peu déconcerté tout le monde le connoît pour son fils , quoiqu'on n'ait pas épousé la mere mais il n'en est pas moins certainement son fils , & ne sera pas moins certainement son héritier , qu'il est certain que son nom est *Tom Jones*.

A ces mots , la Femme de cham-

bre, laissant tomber le morceau qu'elle portoit à la bouche, quoi ! s'écria-t-elle, est-il possible que M. Jones soit actuellement ici ? *Quare non ?* répondit *Partridge*, la chose est non-seulement possible, mais elle est vraie.

La Suivante ne dit plus rien. Elle se hâta d'achever son souper, & courut à la chambre de sa Maîtresse.

Madame ! Madame, s'écria-t-elle en entrant, devinez, devinez s'il est possible, qui est couché sous le même toit que vous ?

Sophie, car c'étoit elle-même, tréssaillant tout-à-coup, & sautant à bas de son lit, Dieu ! dit-elle, d'une voix entre-coupée, seroit-ce mon pere ?

Non, non, rassurez-vous, Madame, lui dit *Honora* en souriant, c'est bien un autre homme qu'un pere : c'est M. Jones ! c'est lui-même qui est dans la maison..... M. Jones ? interrompit *Sophie*, en rougissant ; cela n'est pas possible, je serois trop heureuse.

Le fait ayant été attesté par la Femme de chambre..... Cours, vole, va le chercher, chere *Honora*, s'écria *Sophie* : je veux le voir le moment.

Honora n'avoit pas si tôt quitté la cuisine pour aller retrouver sa Maîtresse, que celle du logis avoit donné carrière à sa langue sur son chapitre : la pauvre femme, qui s'étoit trop long-tems retenue, avoit le cœur si gros, qu'elle ne crut pas devoir perdre l'occasion de le soulager. *Partridge*, qui se trouvoit dans les mêmes dispositions, fit *chorus* avec elle ; & (ce qui surprendra peut-être le Lecteur) poussa son ressentiment contre la Femme de chambre jusques sur la Maîtresse. L'une, disoit-il, étoit plus aimable, mieux vêtue & plus polie que l'autre : mais ni l'une ni l'autre, à les bien priser, ne valloient pas grand argent. C'étoit, tout au plus, deux Avanturieres de *Bath*, forcées peut-être d'aller chercher fortune ailleurs : n'étant pas naturel, suivant lui, que des

femmes de qualités courussent ainsi la nuit sans domestiques..... Dieu me pardonne ! interrompit l'Hôtesse , je crois que vous avez raison : jamais femme de condition n'arriva dans une Hôtellerie , sans commander à souper , fût-elle sûre de ne pas manger un morceau.

Ils en étoient-là , lorsque *Honora* vint s'acquitter des ordres de *Sophie* , en priant l'Hôtesse d'envoyer éveiller M. *Jones* , & de lui dire , qu'une Dame qui venoit d'arriver , avoit à lui parler. Adressez vous à Monsieur , répondit l'Hôtesse , en montrant *Partridge* ; il est l'ami de M. *Jones* : ce que vous exigez de moi , n'est pas de mon métier ; & je vous donne le bon soir.

Honora , voyant l'Hôtesse décampée , s'adressa à *Partridge* , & n'en fut pas mieux accueillie. Mon ami , dit-il , s'est couché fort tard , & trouveroit fort mauvais qu'on le réveillât. Il en fera ravi , répondit *Honora* , c'est moi qui vous le jure ! , En tout autre tems
peut-

peut - être réparti l'autre ; mais maintenant , *non omnia possumus omnes* : il est occupé , vous dis-je.... & très-occupé. Eh , avec qui donc , s'il vous plaît ? interrompit la Femme de chambre. Eh , mais.... avec une autre femme , apparemment , lui dit *Partridge*. Que veut dire ce drôle - là , avec son autre femme , s'écria *Honora* toute émue ? Point de drôle , s'il vous plaît , ma bonne , s'écria *Partridge* irrité , je fçais ce que je dis , apprenez à faire de même ; & allez rendre compte du succès de votre message.

Honora furieuse & indignée des propos de *Partridge* , bien moins honnêtes que nous ne les rapportons , remonta toute enflâmée chez sa maîtresse , à qui loin de rien déguiser de ce qu'elle venoit d'apprendre , elle exagéra la matiere , pour la détacher d'un Amant si peu digne d'elle. L'ancienne histoire de *Moly* fut même rappellée , & ornée de toutes les circonstances qu'*Honora* crut les plus capables de piquer sa maîtresse contre un

infidèle qui l'avoit toujours trompée.

Miss Western étoit trop abbatue , pour songer à opposer une digue au torrent d'éloquence de sa Femme de chambre : elle l'interrompit pourtant..... Je ne croirai jamais cette horreur , lui dit-elle : c'est quelque calomniateur qui noircit mon Amant..... Et tu prétens , qu'il se dit mon ami ! Ah , vit-on jamais l'amitié trahir des secrets de ce genre ?....

Tandis que *Sophie* , déchirée par ses incertitudes , ne sçavoit plus que croire , ni que résoudre , *Susanne* étoit arrivée dans sa chambre , avec le *chaudeau*. *Honora* en avertit sa maîtresse , en lui conseillant tout bas de sonder cette fille , qui probablement pouvoit l'instruire de la vérité. *Sophie* approuva cette idée ; elle interrogea doucement *Susanne* , qui , au moyen de quelques *Guinées* , & d'une promesse solennelle qui lui fut faite de ne rien dire à sa maîtresse , révéla tout ce qu'on voulut : c'est-à-dire, beau-

coup plus que la triste *Sophie* ne comptoit en apprendre.

Je ne peindrai ni le trouble, ni la douleur, ni l'indignation de *Sophie*, pendant le cruel récit de la Servante. Elle n'ouvrit la bouche, quand cette fille n'eut plus rien à dire, que pour la prier d'ordonner au Postillon de préparer au plutôt les chevaux.

Restée seule avec sa fidelle *Honora*; je ne fus jamais si tranquille, s'écria-t-elle, après avoir rêvé quelques instans. Je suis maintenant convaincue combien l'objet de ma tendresse est véritablement méprisable. Oui, ma chere *Honora*, oui, je te jure que je suis tranquille; & que mon cœur est libre !.... Ceci se disoit pourtant en versant un torrent de larmes.

Après quelques minutes employées de la part de cette Amante affligée à assurer *Honora*, que son cœur étoit libre, *Susanne* vint avertir que les chevaux étoient prêts; & *Sophie*, en s'essuyant les yeux, se dispoisoit à partir, lorsqu'

qu'il lui survint une idée que sa passion rendoit en cet instant bien naturelle. Elle voulut que *Tom* pût ne pas ignorer qu'elle avoit passé une partie de la nuit dans cette Hôtellerie ; & qu'il en fût instruit de façon à détester sa propre ingratitude , au cas qu'il restât dans son cœur quelque ombre d'attachement pour une tendre Amante qu'il avoit volontairement perdue.

Le Lecteur se ressouvient sans doute du manchon , qui a déjà joué un si grand rôle dans cette histoire. Ce célèbre manchon n'avoit jamais quitté le bras de *Sophie* depuis le départ de *Jones*. Elle chargea *Susanne* , après y avoir attaché son nom avec une épingle , de le porter sur le lit de *Tom* , & de le mettre si bien en vûe , que ce fût le premier objet qui frappât les regards de son perfide , lorsqu'il rentreroit dans son appartement.

Ce projet exécuté , *Sophie* , en protestant toujours à sa chere *Honora* , que son cœur n'avoit jamais été plus libre , paya l'Hô-

tesse , monta lestement à cheval ,
& partit.

CHAPITRE IV.

Autres Aventures de l'Hôtellerie.

IL étoit dit - on six heures du matin , & le monde commençoit à descendre dans la cuisine , lorsque *Jones* , qui étoit retourné dans son lit , fit appeller *Partridge*. Ce dernier , se plaignit amèrement de la mauvaise nuit qu'il avoit passée , & tenta encore une fois d'engager son Maître à ne pas pousser plus loin son voyage : mais , la façon dont cette proposition fut reçue , fit bientôt changer de propos au Pédagogue. Je crois , dit-il , Monsieur , que cette maison n'est pas une des plus honnêtes de ce monde ; & ce n'est même pas sans peine que je suis parvenu à détourner deux femmes de troubler votre repos. . . . mais , que vois-

je ! je crois , Dieu me pardonne , qu'elles ont trouvé le secret de pénétrer dans votre chambre ? J'apperçois à terre un manchon , qu'elles y ont laissé sans doute.

Partridge , ayant ramassé le manchon , alloit le mettre dans sa poche. Mais *Tom* auparavant , voulut le voir.

Ce meuble étoit si remarquable , qu'indépendamment de l'étiquette qui y étoit attachée , il l'eut dans l'instant reconnu. Mais , que ne devint-il pas , en lisant sur le petit papier , *Sophie Western !* O Ciel ! s'écria-t-il , par quel prodige ce manchon se trouve-t-il ici ?

Je l'ignore , répondit *Partridge* . Ce que je sçais , c'est qu'il étoit au bras de l'une des deux femmes qui vouloient interrompre votre sommeil , si j'avois voulu les entendre. Où sont-elles ? lui cria *Jones* , en sautant à bas de son lit , & s'habillant déjà. A quelques milles * d'ici ,

* On compte par milles en Angleterre , & non par lieues.

si elles ont toujours marché , répondit *Partridge*.

Tom n'eut pas besoin d'autre éclaircissement pour être convaincu que la porteuse du manchon ne pouvoit être que *Sophie*.

Quel moment pour ce malheureux ! ses idées , ses regards , ses discours , & ses actions , seront supplées par l'imagination du Lecteur.

Après avoir maudi mille fois *Partridge*, sans s'être trop épargné lui-même , il lui ordonna de courir lui chercher des chevaux , à quelque prix que ce pût être. L'instant après , s'étant habillé à la hâte , il descendit , pour exécuter lui-même l'ordre qu'il venoit de donner.

Mais , avant que d'en venir à son arrivée dans la cuisine , il faut nécessairement rendre compte de ce qui s'y étoit passé depuis que *Partridge* en étoit sorti pour monter chez son Maître.

Le Sergent venoit de partir avec son détachement , lorsque les deux Gentilshommes Irlandois se leve-

rent, & descendirent, en se plaignant du tintamarre de la nuit, qui les avoit empêché de dormir.

Il faut encore sçavoir, que le carosse à quatre chevaux, arrivé de la veille, avec une jeune Dame & sa Femme de chambre, n'étoit qu'un carosse de louage, dont le Cocher apprenant que *M. Macklachland* alloit à *Bath*, étoit venu lui offrir une des deux places qui restoient vuides dans sa voiture. *M. Maklachland*, non seulement accepta la proposition, mais engagea son ami *Fitz-Patrick* à remplir la quatrième place vacante: ce qu'il accepta d'autant plus volontiers, qu'il se croyoit sûr de rencontrer sa femme à *Bath*.

Maklachland, le plus délié des deux Irlandois, ayant appris du Cocher, que la Dame qu'il avoit amenée venoit de *Chester*, & soupçonnant que ce pouvoit être la femme de son ami, lui fit part de sa pensée. Il n'en fallut pas davantage, pour échauffer de nouveau la

tête de M. *Fitz-Patrick*, qui sans chercher d'autres lumieres, regrippe l'escalier, va frapper à toutes les portes, les fait ouvrir ou les enfonce, insulte l'un, demande excuse à l'autre, cherche, remue, renverse, visite tous les coins de la maison, & finalement ne trouve rien.

Il redescendoit tristement dans la cuisine, lorsqu'un homme bien plus bruyant encore y faisoit son entrée, avec une suite nombreuse.



C H A P I T R E V.

Conclusion des aventures de l'Hôtellerie d'UPTON.

VOus ne languirez pas longtemps, ami Lecteur : c'étoit M. *Western* en personne , courant après sa fille ; & qui non seulement l'eût rencontrée, s'il fût arrivé deux heures plutôt ; mais encore sa nièce avec elle : car il faut aussi vous apprendre, que cette nièce n'étoit autre que l'épouse de M. *Fitz-Patrick* ; qui , ayant été élevée par la sage Madame *Western*, s'étoit sauvée de chez elle, il y avoit environ cinq ans, pour épouser cet Irlandois contre le gré de sa famille.

Cette Dame, étoit sortie de l'Hôtellerie à peu près au même instant que *Sophie*. La voix redoutable de son mari, qu'elle avoit reconnue dans le corridor , au moment de

son incursion chez Madame *Waters*, l'avoit tellement épouvantée, qu'après avoir fait appeller l'Hôtesse, à qui cette Dame avoit grassement payé son gîte, elle en avoit obtenu des chevaux pour se sauver au plutôt par une porte de derriere.

M. *Western*, & M. *Fitz-Patrick* son neveu, ne se connoissoient pas. L'oncle irrité de l'enlèvement dont il s'étoit rendu coupable, n'avoit jamais voulu le voir.

La cuisine étoit maintenant un vrai théâtre de confusion. *Western*, juroit en demandant sa fille, *Fitz-Patrick* rugissoit en réclamant sa femme, tous les assistans prenoient plus ou moins part à leurs griefs, lorsque *Jones* parut, avec le manchon de *Sophie* à la main.

A cet aspect, *Western* poussant le cri vulgaire des chasseurs à la vûe du gros gibier, s'élança sur *Tom*: le voilà! le voilà, dit-il, nous tenons le maudit Renard! à moi! à moi! la femelle n'est sûrement pas loin!.....

Le vacarme qui suivit ce coup

de surprise pendant quelques minutes , est un composé de différentes choses , dites & criées en même tems , qui seroient aussi difficiles à rendre , & aussi peu agréables pour le Lecteur , que certains Chœurs d'Opéra pour certaines oreilles.

Jones s'étant enfin débarrassé des mains de *M. Western* , & quelques-uns des assistans s'étant mis entre eux deux , protesta hautement de son innocence , & affirma qu'il n'avoit pas vû *Miss Sophie*. Vous avez tort de le nier , lui dit en se levant le Ministre *Supple* , sur-tout dans l'instant même où la preuve convainquante du contraire se trouve dans vos mains. Je suis moi-même en état d'affirmer , que le manchon dont vous faites parade , est celui de *Sophie* : je l'ai vû si souvent , que je ne puis le méconnoître.

Le manchon de ma fille ! s'écria *Western* en fureur. Quoi ce gredin auroit pris le manchon de ma fille !... Messieurs , soyez témoins du vol , le criminel est pris les mains garnies : où est le *Juge de paix* ? co

quin, qu'as-tu fait de ma fille ?

Eh, de grace, Monsieur, lui dit *Jones*, daignez calmer vos sens. Ce manchon, j'en conviens, appartient ci-devant à *Miss Western*; mais je jure, sur mon honneur, que je ne l'ai point vûe !

A ces mots, le pere outré de rage, se trouva hors d'état d'articuler sa réplique.

Quelqu'un des domestiques, pendant ce carillon, avoit on ne sçait trop comment instruit *Fitz-Patrick* de ce qu'étoit M. *Western*. Le bon Irlandois, croyant avoir trouvé l'occasion de rendre un service agréable à l'oncle de sa femme, s'approcha de *Tom*, & lui dit : vous devriez rougir, en soutenant devant moi, que vous n'avez pas vû cette jeune Demoiselle, tandis que je vous ai surpris tous deux au même lit.

Venez, Monsieur, dit-il à *Western*, je vais vous conduire à leur chambre.

Cette offre ne pouvoit manquer d'être acceptée. Tout, jusqu'au

Ministre même , suivit l'Irlandois ; qui fit dans la chambre de Madame *Waters* une seconde entrée aussi scandaleuse que l'avoit été la première.

Cette Dame étoit endormie ; l'air féroce & hagard de M. *Western*, premier objet qu'elle apperçut dans sa ruelle , pensa la faire évanouir de peur. Il ne l'effraya pourtant pas long-tems : le premier coup d'œil avoit suffi au pere de *Sophie* , pour lui prouver que l'Irlandois s'étoit trompé. Il se retira sans rien dire , & la compagnie de même. Toute la maison ayant été visitée du haut en bas avec le même succès , M. *Western* très-désolé , revint dans la cuisine , où il trouva *Jones* gardé par ses gens.

Quoique le jour commençât à peine à paroître , un bruit aussi terrible avoit tout mis sur pieds dans la maison. Le *Juge de paix* du Comté de *Worcestre* , étoit par hazard logé dans l'Auberge. M. *Western* lui porta sa plainte ; le manchon fut produit , comme piece de conviction ; &

Tom alloit être arrêté juridiquement, lorsque la servante *Susanne*, après avoir demandé audience, déclara que *Sophie* elle-même l'avoit chargée de porter ce manchon dans la chambre de l'accusé.

Si c'est amour de la justice, si c'est un autre sentiment moins désintéressé qui porta *Susanne* à faire cette démarche; nous n'oserions le décider; mais son témoignage parut d'un si grand poids aux yeux du Juge, qui leva l'audience, en déclarant *M. Jones* déchargé de l'accusation intentée par *M. Western*; qui, parlant à son tour, & donnant le Juge & tous les assistans au Diable, remonta à cheval, sans répondre aux complimens de son neveu *Fitz-Patrick*, qui réclamoit en vain la parenté, & sans reconnoissance pour l'important service que l'Irlandois avoit voulu lui rendre. Boutade cependant très-heureuse, puisqu'elle empêcha *M. Western* de se souvenir du manchon qu'il laissoit au bras du pauvre *Tom*, qui probablement ne l'eut rendu qu'avec la vie.

Ce dernier ne tarda pas non plus à se mettre en route avec le bon *Partridge*, très-résolu de suivre & de chercher par-tout *Sophie*. Il ne put même se résoudre à prendre congé de Madame *Waters*. Il détestoit jusqu'à son souvenir; il n'attribuoit qu'à cette femme seule le malheur qu'il avoit eu de ne pas rencontrer une Amante, à qui son cœur promettoit & juroit de nouveau la fidélité la plus inviolable.

Quant à Madame *Waters*, elle profita de la commodité du carosse, pour se rendre à *Bath*, avec les deux Gentilshommes Irlandois. Des médisans prétendent même, qu'elle eut la charité, chemin faisant, de consoler le pauvre *Fitz-Patrick* de la perte de son épouse. Mais, c'est un fait qu'il nous importe peu d'approfondir.

Telle est la fin des étonnantes aventures que rencontra M. *Jones* dans la fameuse Hôtellerie d'*Up-ton*, où l'on parle encore aujourd'hui de notre charmante *Sophie*, sous le nom du bel Ange de *Somerset*.

CHAPITRE VI.

Où l'Histoire rétrograde.

Avant que de pousser plus loin notre récit, il paroît assez convenable de justifier la surprise qu'a dû causer l'apparition de *Sophie* & de son pere dans l'Hôtellerie d'*Upton*.

Le Lecteur est prié de se rappeler, que dans le quatrième Chapitre du septième Livre de cette Histoire, nous avons laissé *Miss Western* après un long débat entre l'amour & le devoir, décidant, suivant l'usage, en faveur du premier. Ce débat, comme nous l'avons dit, s'étoit élevé à la suite d'une visite que son pere lui avoit faite, & dans laquelle il avoit prétendu la forcer à consentir au mariage qu'il avoit arrêté entre *M. Blifil* & elle.

Repartons maintenant de - là, pour suivre notre narration.

L'espece de promesse que *Sophie* avoit faite à son pere , de ne plus résister à sa volonte , avoit tellement enchanté le bon homme , que toute la maison s'en étoit ressentie au souper. La bierre avoit été si libéralement versée dans la cuisine, qu'avant onze heures sonnées, tout étoit yvre dans le Château , excepté Madame *Western* & sa nièce.

Le lendemain , de grand matin , un Messager fut dépêché à M. *Bliss*, pour l'avertir des heureuses dispositions de sa future , afin qu'il vînt les confirmer par sa présence. On peut juger , s'il y manqua.

A son arrivée , le déjeuner fut servi dans la belle Salle du Château , & l'on envoya un Laquais pour en avertir *Sophie*.

Divin *Shakespeare* , que n'ai-je ici ta plume ! sublime *Hogarth* , que n'ai-je ton pinceau ! J'espérerois peut-être de peindre avec quelque succès l'air pâle & triste , les regards égarés , & les frémissemens réitérés du malheureux Domestique , qui

vint annoncer en tremblant.
que l'on ne trouvoit point Sophie.

On ne la trouve point ? s'écria *Western*, en se levant de son fauteuil. Mor ! tête ! ventre ! sang & furies ! Que dis-tu , traître ?
 On ne la trouve point ! Où donc est-elle ?

Là , là ! mon frere , lui dit la froide & politique sœur , vous vous passionnez toujours , & sans sçavoir pourquoi. Ma nièce , j'en suis sûre , se promène actuellement dans le jardin ; & vous voilà aux champs ! Vous vous piquez enfin de déraisonner si souvent , qu'on ne pourra bientôt plus vivre avec vous.

Oh ! . . . en ce cas , répondit-il , en rentrant aussi promptement en lui-même qu'il en étoit sorti , si ce n'est que cela , à la bonne heure ! mais , sur mon ame , la réponse de ce drôle-là m'avoit d'abord renversé la cervelle. Que l'on sonne la cloche , que l'on cherche dans le jardin , qu'on lui dise que nous sommes ici.

Ces ordres donnés , *M. Western*

se replongea tranquillement dans son fauteuil.

Deux choses ne furent jamais plus exactement le revers l'une de l'autre, que ce frere & cette sœur. L'un ne prévoyoit jamais, n'entrevoit même jamais rien dans l'avenir, mais faisoit avec beaucoup de sagacité les choses présentes; la sœur discernoit, réalisoit tout dans le plus grand éloignement, mais ne voyoit plus rien dès que l'objet étoit devant ses yeux. Le Lecteur connoît, probablement, des gens faits comme cela: mais, les talens de ceux-ci étoient vraiment extraordinaires. Car, si la sœur voyoit souvent ce qui ne pouvoit jamais arriver, le frere voyoit presque toujours au-delà de la réalité.

Il n'étoit pourtant point dans le cas, cette fois-ci. Madame *Sophie*, suivant le rapport des domestiques, ne se trouvoit pas plus dans le jardin que dans sa chambre.

Pour le coup, rien ne fut plus capable de retenir le pere: toute la maison accourut à sa voix; hom-

mes , femmes , enfans , tout fut ras-
 semblé dans le jardin , tout eut or-
 dre de chercher & de crier *Sophie* ;
 & lui-même s'en acquitta jusqu'à
 perte d'haleine. La confusion ré-
 gnoit partout , dura long-tems , &
 ne produisit rien ; c'est l'ordinaire.
 Fatigué , triste & enroüé , le bon
Western retourna enfin dans sa salle,
 se rejetta en jurant dans son fau-
 teuil , & sa sœur entreprit de le
 consoler ainsi.

Je suis véritablement touchée ;
 mon frere , du malheur imprévu
 qui vous arrive , & de ce que la
 conduite de ma nièce jette une flé-
 trissure de ce genre sur le nom
 de *Western*. Vous scavez pourtant
 à qui vous en prendre ; & si vous
 êtes juste , je vous laisse y penser.
 Tout dépend de l'éducation , mon
 frere ; & celle qu'a reçue de vous
 ma nièce , fut toujours contraire
 à mes vûes. Combien de fois , ne
 vous ai-je pas reproché votre con-
 descendance ridicule pour les vo-
 lontés d'un enfant ? Combien de
 fois ne m'avez-vous pas rebutée ?

mais, que dis-je, n'ai-je pas plus fait encore ? n'ai-je pas entrepris, en prenant cet enfant chez moi, de déraciner tous les mauvais principes dont vous l'aviez infecté ? de rectifier ses erreurs ? de réparer tout ce que les vices de votre politique avoient gâté ? Vous m'enviâtes mon ouvrage ! vous reprîtes votre fille. Vous détruisîtes en huit jours, tous les travaux de deux années. N'imputez donc rien qu'à vous-même. Si vous m'eussiez plus estimée, jamais ceci ne seroit arrivé, jamais ma nièce n'eût souillé la gloire de son sang. Ainsi, consolez-vous, mon frere, en avouant que vous l'avez voulu ; en convenant qu'une telle indulgence.....

Eh morbleu, ma sœur, interrompit *Western*, vous feriez jurer un Martyr..... que Diable m'allez-vous chercher ? qu'appellez-vous mon indulgence ?..... pas plus loin qu'hier au soir, ne l'ai-je pas encore menacée, si elle osoit me résister, de l'enfermer pour huit jours, au pain & à l'eau, dans sa chambre ?...

Dieu me pardonne , vous feriez femme à impatienter *Job* ! & déjà ... Entendit-on jamais pareil propos ? répliqua la sœur. Ah , mon frere ! si je n'avois pas le sang froid dont le Ciel très-heureusement m'a douée, vous me feriez perdre de vûe toute décence. Pourquoi récriminer mal-à-propos ? ne vous ai-je pas prié , ne vous ai-je pas pressé de vous reposer sur moi du soin de la conduire ? il vous a plû de tout gâter , en un moment. Jamais pere sensé menaça-t-il ainsi sa fille ? ne vous ai-je pas repeté mille fois , que les Angloises ne veulent pas être menées comme les esclaves de *Circassie* ? * Que ce monde-ci protège les femmes ? que la douceur & les bons procédés ont seuls le droit de nous gagner ? Que la violence & la rusticité ne peuvent rien sur nous ? La Loi *Salique*, grace au Ciel, n'est pas connue ici !..... Parlons vrai , mon frere ; vous avez une

* Peut-être vouloit-elle dire *Circassie*.

dureté de caractère , une rudesse dans les façons , que toute autre femme que moi ne pourroit supporter. Il n'est pas étonnant , que ma nièce n'ait pû s'y faire , & n'ait été mortellement faisie de votre dernier compliment. L'aveu que vous en faites , suffit même , puisqu'il faut vous le dire , pour la justifier devant le monde : traitait-on jamais une femme avec si peu d'égards ? Je le répète encore , consolez-vous , mon frere , en n'accusant que vous de vos chagrins. Combien de fois si vous m'en eussiez voulu croire..... Ici M. *Western* , cédant à son impatience , se levant brusquement , lâcha deux ou trois grosses imprécations , & se sauva de la chambre.

Son départ ne mit pourtant pas fin au sermon qu'avoit si bien entâmé la *Western* : plus piquée , au contraire , de l'indocilité de son cher frere , elle prit *Bliss* à témoin de tous les torts qu'elle pouvoit lui reprocher ; & il se garda bien de n'être pas de son avis. Il tenta pour-
tant

tant d'excuser en quelque façon *Western*, en rejetant sa faute sur les foibleffes trop ordinaires de l'amour paternel. Foibleffes inexcusables, s'écria Madame *Western*, puisqu'elles sont la perte des enfans ! sentence à laquelle le poli *Blifil* crut devoir accéder.

Madame *Western*, touchée de sa docilité, lui témoigna combien elle étoit sensible aux chagrins que lui caufoit une famille qu'il avoit bien voulu honorer de son alliance. Elle condamna sévèrement la conduite de sa nièce, en rejetant pourtant toujours tout sur celle de son frere, dans tous les sens impardonnables, & sur-tout pour ne s'être pas mieux assuré des vrais sentimens de sa fille.

Après de longs propos sur ce sujet, dont le détail n'amuseroit pas le Lecteur, M. *Blifil* prit congé d'elle, & retourna chez lui, très-peu content de sa journée. Cependant les principes de Philosophie qu'il avoit reçus de *Square*, & ceux de Religion que lui avoit inspirés

Tuakum, joints à certains autres secours qu'il tenoit immédiatement de la Nature, le mirent en état de soutenir son malheur avec plus de constance, que n'en ont les Amans vulgaires.

CHAPITRE VII.

Fuite de Sophie.

IL est tems maintenant de revenir à *Miss Western*, que le Lecteur, pour peu qu'il l'aime autant que nous l'aimons, sera charmé de voir sauver des griffes de son pere & de son très-peu tendre Amant.

Il étoit minuit sonné; l'ivresse & le sommeil régnoient sur toute la maison; la tante seule, un papier public à la main, balançoit encore le destin de l'Europe, lorsque notre héroïne, après avoir descendu doucement l'escalier, & ouvert une des portes du Château, se

trouva libre , & vola vers l'endroit où Madame *Honora* devoit l'attendre.

Que l'amour donne de courage ! *Sophie*, la jeune & timide *Sophie*, ne connut d'autre crainte que celle de se voir poursuivie , & arrêtée par son pere. Son cœur sentit pourtant quelque terreur d'une autre espece, lorsqu'arrivant à l'endroit désigné, au lieu d'y trouver *Honora*, elle apperçut de loin un Cavalier venant à elle à toute bride : mais sa frayeur fut courte, & ne dura qu'autant de tems qu'il en fallut à cet homme pour l'informer que c'étoit de la part d'*Honora* elle-même qu'il venoit la chercher.

Sophie, qui n'avoit pas lieu de soupçonner cet homme, monta résolument en croupe derriere lui, & arriva bientôt à une petite Ville, distante d'environ cinq milles du Château, où elle eut la satisfaction de trouver sa chere *Honora*, couchée sur un gros balot de ses propres hardes, qu'elle n'avoit pû se résoudre à perdre un instant de vûe.

On mit alors en délibération ; quel chemin il convenoit de prendre , pour se soustraire aux poursuites de M. *Western* , qui selon toute apparence , seroit à cheval dans peu d'heures.

Honora insistoit pour la route de Londres , qu'elle avoit une extrême envie de voir , par plus d'une raison dont le Lecteur est déjà instruit.

Sophie , qui croyoit risquer un peu plus qu'elle , pensoit différemment , & vouloit éviter tout grand chemin : elle parla haut , & l'emporta. Il fut arrêté , qu'on voyageroit à travers champs , l'espace d'environ vingt milles , pour retomber ensuite avec plus de sûreté dans la grand-route de la Capitale.

Les cheyaux furent cependant loués pour Londres ; mais à peine eurent-ils fait deux cens pas hors du Cabaret , que le Guide eut ordre de prendre le chemin de *Bristol*.

A ces mots , soit hazard , soit malice de la part du Postillon , la Cavalerie s'arrêta tout à coup , *Sophie* , au risque de se tromper ,

dans sa conjecture , crut devoir promettre une récompense à son conducteur , s'il vouloit essayer de rendre la vigueur à ses chevaux ; mais il étoit aussi sourd qu'eux : le mot indéfini de *récompense* opère rarement sur ses pareils ; *Sophie* le sentit , & lui promit une *Guinée*. Il entendit alors , & voici quelle fut sa réponse.

Mon Maître m'a expressément défendu de changer de chemin , sur peine d'être chassé : j'ai pensé l'être hier , pour avoir couru à travers le pays , avec un Gentilhomme venant de chez M. *Alworthy* , & dont je n'ai pas été trop bien récompensé. Jugez , Madame , si un pauvre homme peut de nouveau hazarder de perdre sa place , pour gagner une simple *Guinée* !

Eh bien , mon ami , je t'en promets deux , répondit vivement *Sophie* ; mais quel est ce Gentilhomme , qui venoit de chez M. *Alworthy* ? Je crois que c'est son fils , Madame , lui dit le Postillon , du moins l'appelle-t-on ainsi.... Où alloit-il ? interrompit-elle. Aux environs de

Bristol, à vingt milles d'ici..... Suis cette route, répliqua *Miss Western*, il y a trois *Guinées* pour toi.

Le fouët & l'éperon sembloient n'attendre que ces mots, pour transformer les plus mauvais chevaux du monde en vigoureux courriers, au grand regret de Madame *Honora*, qui croyoit ne pouvoir trop tôt aller briller à Londres; & à la grande satisfaction de l'aimable *Sophie*, qui croyoit ne pouvoir trop tôt revoir l'objet de toute sa tendresse.

Nos Voyageuses arriverent, au soleil levant, dans le Village où *Jones* avoit rencontré le *Quaker*; & *Honora* fut chargée, contre son gré, de s'informer adroitement de la route que notre Héros avoit prise. Nous disons, contre son gré, parce qu'elle avoit pris *Jones* en grippe. à cause de certaines politesses pécuniaires qu'il avoit un peu négligées auprès d'elle, ce qu'elle auroit dû plutôt attribuer à ses distractions qu'à son avarice. Il est pourtant vrai, que le Guide auroit pû donner à *Sophie* des éclaircissemens

beaucoup plus sûrs : mais , nous ignorons par quelle raison elle évita toujours de le consulter sur ce sujet.

Lorsqu'*Honora* eut pris ses informations de l'Hôtesse , *Sophie* envoya chercher des chevaux de louage , qui la conduisirent dans l'Hôtellerie où le pauvre *Tom* avoit été blessé par l'Enseigne *Northerton*.

Ici , la Femme de chambre , toujours chargée de la même enquête , n'eut pas plutôt interrogé l'Hôtesse , que celle-ci divina ce que cherchoit *Sophie*. Bon Dieu ! s'écria-t-elle , (en s'adressant à *Sophie* elle-même , qui pour lors entroit dans la cuisine) eh , qui l'auroit jamais pensé ! voilà , sur mon honneur , le plus beau couple que mes deux yeux virent jamais ! Ma foi , Madame , je ne m'étonne plus si le jeune Gentilhomme est si amoureux ! Il m'avoit bien dit , que vous étiez la plus belle Demoiselle du monde ; mais , je vois qu'il ne m'a point menti. Dieu conserve le pauvre cher homme ! il me faisoit

pitié ; oui , sans mentir , il me faisoit pitié , lorsque dans ses rêveries , je lui voyois embrasser son oreiller , qu'il appelloit tendrement sa *Sophie* !..... J'ai fait tous mes efforts pour le détourner d'aller à la guerre ; je lui ai dit assez , qu'il n'y avoit que trop d'hommes qui n'étoient bons qu'à se faire tuer , & qui n'avoient pas , ainsi que lui , le bonheur d'être aimés d'une si belle Dame.... je crois , dit *Sophie* , en se retournant vers *Honora* , que la bonne femme extravague ?..... Non , non , Madame , s'écria l'Hôtesse , je sçais ce que je dis : je suis au fait de tout le mystère , il ne m'a rien caché. Quel est donc le gredin , s'écria à son tour *Honora* , assez audacieux pour vous parler ainsi de ma Maîtresse ? qu'appellez-vous gredin ? répondit l'autre ; parlez mieux , je vous prie , de celui-même dont vous me demandiez des nouvelles ; d'un jeune Gentilhomme charmant , qui aime Madame *Sophie Western* de tout son cœur , & qui mérite aussi d'en être aimé.

Il aime ma Maitresse, dites-vous!...? sçavez-vous bien, ma bonne?..... Eh, ma chere *Honora*, lui dit *Sophie*, ne vous emportez point contr'elle: son intention n'est pas de me fâcher. Dieu m'en garde! reprit l'Hôteſſe, enhardie par la douceur des accens de *Sophie*, Dieu m'en garde, Madame!

Cette femme alors enſila un long & ennuyeux récit, de tout ce qui étoit arrivé à *Tom* dans l'Hôtellerie, & de tout ce qu'elle diſoit avoir appris de lui. Plus d'un paſſage de cette narration, eut droit de choquer *Miſſ Western*, & plus encore ſa Gouvernante, qui ne manqua pas cette occaſion de nuire au pauvre *Jones*, en le dénigrant dans l'eſprit de *Sophie*, dès qu'elles furent ſeules. Le joli galant! répétoit-elle à chaque inſtant, avec un rire amer, qui proſtitue le nom de ſa Maîtreſſe dans tous les Cabarets de Village?

Sophie ne voyoit pas cette imprudence de ſon Amant d'un œil auſſi ſévère, & ſe trouvoit peut-être plus flattée de ces transports

exagérés par l'Hôtesse , qu'elle n'étoit choquée du reste : ces petites incartades lui paroissoient du moins partir des sentimens d'un cœur franc & sincere.

Cet incident , quoi qu'il en soit , rappellé dans la suite , & revêtu par *Honora* de couleurs odieuses , ne servit pas peu à aigrir le ressentiment de *Sophie* contre *Jones* , lorsque l'aventure de l'Hôtellerie d'*Upton* donna si beau jeu contre lui à la Gouvernante.

Quelques Lecteurs austères n'ont sans doute pas attendu jusqu'ici à condamner la conduite de *Miss Western* , & à ne voir en elle qu'une de ces infantes de vertu hazardée , dont les amoureuses extravagances sont toujours plus dignes de mépris que de compassion légitime.

Ils seroient pourtant bien injustes. *Sophie* venoit d'être si cruellement agitée par l'espoir & la crainte , par son devoir , par sa tendresse pour son pere , par sa haine pour *Blifil* , par sa pitié , (pourquoi n'avouerions-nous pas la vérité ,) par

son amour pour *Jones* ; elle avoit été , dis-je , si effrayée par les menaces de M. *Western* , par celles de sa tante , & si touchée des derniers malheurs & des procédés de son Amant , que sa tête & son cœur également troublés , également affectés , lui permettoient peu de sçavoir apprécier les conséquences de ses démarches.

Elle prêta pourtant enfin l'oreille aux remontrances de sa Suivante. Le Guide eut ordre d'aller à *Glocestre* , pour , de-là , prendre la route de Londres.

Mais , une rencontre qu'elles firent , les força de changer encore une fois de résolution. Ce Procureur , dont nous avons parlé en dernier lieu , dans le Chapitre sept du huitième Livre , & qui avoit dîné à *Glocestre* avec *Jones* , reconnut en passant Madame *Honora* , à qui il fit quelques politesses , auxquelles *Sophie* , pour le moment , fit peu d'attention.

Mais , à leur arrivée à *Glocestre* , *Sophie* informée plus particulière-

ment par sa Femme de chambre du caractère de cet homme, & de la promptitude avec laquelle il voyageoit, vit tout à craindre qu'il ne s'avisât d'aller trouver son pere; & d'être ratrapée par lui sur la route de Londres. Pour parer à cet inconvénient, elle avoit loué des chevaux pour une route qu'elle n'avoit pas dessein de suivre; & après s'être rafraîchie & reposée quelques heures à *Gloceſtre*, elle en étoit partie malgré l'obscurité de la nuit, & étoit arrivée en moins de quatre heures à l'Hôtellerie d'*Upton*, où nous l'avons vue il n'y a pas long-tems.

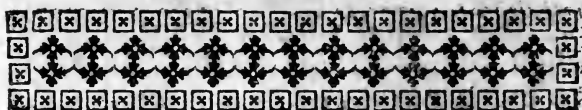
Après avoir ainſi tracé le voyage de notre Héroïne, depuis son départ juſqu'à son arrivée à *Upton*, nous amenerons en peu de mots M. son pere au même endroit.

Le premier Guide de *Sophie*, n'ayant pas manqué à, son retour, (par pur eſprit de charité ſans doute) d'aller avertir M. *Western*, de la route que ſa fille avoit priſe, il n'avoit pas été difficile au bon homme de la ſuivre juſqu'à *Gloce-*

stre ; où M. *Western* , ayant appris
que M. *Jones* étoit allé à *Upton* ,
n'avoit pas douté que sa fille n'eût
choisi le même chemin.

Fin du dixième Livre.





L'ENFANT TROUVE.

LIVRE ONZIÈME.

Contenant environ trois jours.

CHAPITRE PREMIER.

Avantures de SOPHIE, après son départ de l'Hôtellerie d'UPTON.

A Vant que notre Histoire eût été obligée de rétrograder, nous avons instruit le Lecteur des raisons qui avoient engagé *Sophie* & sa Femme de chambre à partir si matin de cette fameuse Hôtellerie. Nous allons maintenant suivre les pas de cette jeune Amante, tandis que son peu digne Amant déplore son mauvais destin, ou plutôt sa mauvaise conduite.

Sophie, qui avoit donné ordre

à son Guide de ne songer qu'à s'éloigner , sans tenir de routes certaines , avoit passé la *Saverne* , & n'étoit pas à un mille d'*Upton* , lorsque la pauvre Demoiselle crut entendre plusieurs chevaux qui la suivoient en diligence. L'effroi qu'elle en conçut , lui fit crier au Postillon d'aller à toute bride. Mais plus ils alloient vite , plus on les suivoit vivement ; & les chevaux qui poursuivoient , plus vigoureux que ceux qui fuyoient , atteignirent bientôt nos Voyageuses.

Miss Western , aussi accablé d'épouvante que de lassitude , alloit succomber à ce dernier malheur , lorsqu'une voix de femme des plus douces lui fit un compliment , auquel *Sophie* trop effrayée n'eut pas d'abord la force de répondre , mais qui bientôt calma ses craintes.

Cette nouvelle troupe , qu'elle avoit si fort redoutée , consistoit en deux femmes avec leur Postillon ; & les deux Compagnies rassemblées , avoient marché près de

trois milles sans se dire un seul mot , lorsque *Sophie* , ayant abandonné pour un instant la bride de son cheval , se trouva tout de son long par terre.

On descendit pour la secourir : mais *Sophie* heureusement n'étoit point blessée ; & chacun remontoit à cheval, lorsque les premiers rayons de l'Aurore ayant permis de s'entre-regarder , deux voix firent entendre en même tems , ah ma chere *Sophie* ! ah ma chere *Henriette* !

Cette rencontré singulière étonna beaucoup plus nos deux Dames, qu'elle n'a droit d'étonner le Lecteur , qui s'est certainement déjà douté que la Dame Etrangère ne pouvoit être autre que l'Epouse de l'Irlandois *Fitz-Patrick* , cousine de *Sophie* , & qui comme l'on sçait fort bien , étoit partie du cabaret d'*Upton* quelques minutes après notre Héroïne.

La surprise & la joie des cousines , qui autrefois avoient vécu chez leur tante *Western* dans la plus grande intimité , ne leur permit pas

d'abord de s'interroger mutuellement sur les causes de leur rencontre.

Madame *Fitz-Patrick* se trouva la première en état d'interroger *Sophie*. Mais, quoique la réponse parût devoir être aussi simple qu'aisée, *Miss Western* qui la trouvoit pourtant embarrassante, pria sa cousine *Henriette* de vouloir bien suspendre sa curiosité jusqu'à la première Hôtellerie, où l'on espéroit arriver bientôt.

Elles descendirent enfin, mais si fatiguées, & sur-tout la pauvre *Sophie*, qu'il fallut nécessairement l'enlever de dessus son cheval, & la porter dans une chambre, où Madame *Fitz-Patrick* informée que sa cousine ne s'étoit pas couchée depuis deux nuits, la fit mettre au lit sur le champ.

Sophie y consentit d'autant plus aisément, que sa cousine, après l'avoir assurée à tout hazard qu'elle ne voyoit rien à craindre dans cet azile trop éloigné des routes ordinaires, offrit très-gracieusement de

lui tenir compagnie , & de coucher à côté d'elle.

Les Dames ne furent pas plutôt au lit , que les Soubrettes convinrent aisément entr'elles de suivre leur exemple. Madame *Honora* , aussi polie que sa Maîtresse , s'humanisa avec sa consœur *Abigail* ; & après beaucoup de complimens de part & d'autre , voulut bien aussi partager sa couche.

L'Hôte , ainsi que Messieurs ses pareils , avoit toujours eu pour coutume de s'informer soigneusement du nom , de la qualité , du pays , des affaires mêmes des personnes qui venoient loger chez lui. C'étoit d'abord par le Cocher , les Laquais , ou le Postillon , qu'il commençoit ses premières enquêtes ; il tiroit ensuite ce qu'il pouvoit des Maîtres mêmes. Ici , sa curiosité n'eut pas beau jeu : les Guides ne sçavoient rien , & les deux Soubrettes dormoient. Grand motif d'inquiétude pour lui !

Cet homme , quoique Aubergiste , passoit dans le Village pour

un homme de poids : le Ministre même , étoit à peine aussi considéré que lui. Son air rêveur & important , sa façon mystérieuse de ne s'exprimer presque jamais que par monosyllabes , & à voix basse , n'avoient sans doute pas peu contribué à étendre sa réputation , & à le faire regarder comme l'Oracle de la Paroisse.

Ce politique Personnage , après avoir rêvé profondément quelques instans , sur l'arrivée de ces deux Dames ; sur ce qu'elles s'étoient mises au lit en plein jour , ainsi que leurs Suivantes ; & notamment , sur l'ignorance peut-être affectée des Guides , tira tout à coup sa femme à part , & lui dit à l'oreille , sçais-tu , *Marguerite* , quelles sont les Dames logées chez nous ?..... Ce sont les femmes ou les filles de quelques grands Seigneurs de la suite du Prince *Edouart* , qui sans doute ont pris un détour pour éviter l'armée du Duc de *Cumberland*.

Mon ami ! s'écria la femme , je jurerois que tu l'as dit ; car l'une

d'elles est vêtue comme une Princesse !.... Cependant , lorsque je réfléchis..... lorsque tu réfléchis , s'écria l'Hôte , d'un air & d'un ton méprisant..... Eh bien , à quoi réfléchis-tu ? Mais , dit la femme , c'est que cette Dame est trop douce & trop polie pour être une grande Dame : car , tandis que *Betty* baignoit son lit , elle ne l'a appelée que *ma chere* , ou *mon enfant* ; & lorsque cette fille a prétendu la déchausser , elle n'a jamais voulu le permettre.

Brrr ! répondit le mari , tout cela ne dit rien. Parce que tu as vu nombre de femmes d'un haut rang , sottes , impertinentes , dures & impolies pour leurs inférieures , les crois-tu toutes faites dans le même moule ? Va , va , je me connois en gens ; & où je me mouille , d'autres se noyent. N'a-t-elle pas demandé un verre d'eau , en entrant ici ? une Bourgeoise eût demandé du ratafia ; ai-je menti ?..... Une femme de cette sorte voyageroit-elle sans Laquais , si quelque occasion extraordinaire..... Va , c'est une

des rebelles , j'en suis certain , te dis-je.

En vérité , dit la femme , elle est bien aimable ; & je ne pourrois m'empêcher de la plaindre , si tu te voyois forcé , comme je le crains , de la livrer à la cour ! Ne seroit-il pas bien fâcheux qu'une aussi-bonne , une aussi douce , une aussi charmante personne , vînt à finir si mal ! . . . Sotise , interrompit le mari. Mais , quant à ce que je dois faire , dans un cas aussi grave , c'est ce qui m'embarrasse horriblement. Peut-être qu'avant son départ, nous aurons des nouvelles de la bataille : si le *Prétendant* avoit le dessus , cette femme , que j'eusse pû trahir , pourroit faire notre fortune.... Tu as ma foi raison , répliqua l'Hôtesse ; & je suis sûre qu'elle le feroit , car je ne vis jamais un meilleur petit cœur de femme ; & je serois au désespoir.... Pooh ! s'écria l'Hôte les femmes sont toujours pitoyables. Ne voudrois-tu pas que je risquasse à me faire pendre , pour la sauver ? Hem ! qu'en dis-tu ? Non,

en vérité, répondit la femme.
Et supposé que nous la dénon-
cions, qu'aura-t-on à nous repro-
cher ? C'est ce que tout autre eût
fait à notre place.

Tandis que notre Hôte, qui com-
me on voit, n'avoit pas tout-à-
fait usurpé la réputation de grand
Politique, débatoit cette impor-
tante affaire, quelqu'un vint l'aver-
tir que les rebelles, au moyen de
certain stratagème, avoient surpris
un jour de marche sur M. de *Cum-
berland*, & voloient droit à Londres.
L'instant après, vint un déterminé
Jacobite, qui prenant l'Hôte par la
main, & la lui ferrant à le faire
crier : Tout est à nous, dit-il, mon
ami ! dix mille François ont pris
terre dans la Province de *Suffolk*..
Tout est à nous te dis-je ? Dix
mille ? oui dix mille François !
adieu, je pars, & vais les joindre.

Cette nouvelle fixa les irrésolu-
tions de l'Hôte, qui se proposa
fort de faire sa cour aux Dames,
à leur lever. Il ne doutoit plus
maintenant que la plus belle ne

fût Madame *Jenny Cameron* * elle-même.

CHAPITRE II.

*L'un des plus courts du Livre , où
l'on trouvera pourtant un Soleil ,
une Lune & un Ange.*

LE Soleil venoit de se coucher , lorsque les Dames se leverent, Jamais *Sophie* n'avoit été plus fraîche ni plus belle ; & Madame *Fitz-Patrick*, mais moins près de *Sophie*, eût aussi charmé tous les yeux : Ne condamnons donc pas avec trop de sévérité l'hyperbole de la Servante de l'Hôtellerie , qui revenant dans sa cuisine , après avoir allumé du feu dans l'appartement des deux Dames , affirma à toute la maison que si jamais le Ciel avoit envoyé quelque Ange sur la terre , il étoit main-

* Prétendue Maîtresse du Prince *Edouart*.

tenant dans la chambre haute.

Sophie avoit fait part à sa cousine de son dessein d'aller à Londres, & *Madame Fitz-Patrick* avoit consenti de l'y accompagner : la rencontre qu'elle avoit pensé faire de son mari à *Upton*, l'avoit dégoutée d'aller à *Bath*, où chez sa tante *Western*. Elles n'avoient donc pas fini de prendre leur thé, lorsque *Sophie*, sans s'embarasser du froid, ni de la nuit, proposa à sa cousine de profiter du clair de lune, pour se remettre en route.

Mais la cousine, plus timide qu'elle, & encore émue de la terreur que lui avoit inspirée la voix de son époux, la supplia d'attendre jusqu'au lendemain matin ; & *Sophie* toujours également complaisante, quoiqu'en état de combattre les craintes de son ancienne amie, consentit enfin à ce qu'elle voulut.

Miss Western ne se feroit peut-être pas rendue si aisément, si elle avoit eu connoissance de l'arrivée de son pere à *Upton*. Que n'eût-elle pas crû avoir à craindre de sa
part

part ! quant à la poursuite de *Jones*, j'imagine qu'elle ne lui inspiroit pas grand effroi ; j'augure même, puisqu'il faut tout dire, qu'elle n'eût peut-être pas été trop fâchée de le voir arriver. J'aurois cependant pû cacher cette conjecture au Public : car un honnête Auteur doit toujours supprimer les foiblesses de ses Héros, & surtout ces secrets mouvemens de l'ame auxquels la raison est presque toujours étrangère ; mais, je suis vrai, c'est mon défaut : je ne puis me refondre.

Lorsqu'il fut arrêté que l'on passeroit la nuit dans l'Auberge, l'Hôtesse vint recevoir les ordres des deux Dames pour le souper ; & retourna si enchantée des charmes, de la douceur de la voix, & de l'affabilité de *Miss Western*, que la bonne femme intimement persuadée que c'étoit *Miss Jenny-Cameron*, qu'elle avoit l'honneur de loger chez elle, devint tout-à-coup fiefée *Jacobite*, & fit les vœux les plus sincères pour la prospérité du Prince *Edouart*.

Les deux cousines , restées seules , commencerent alors à se faire part de leur curiosité réciproque sur ce que leur rencontre avoit d'extraordinaire ; & Madame *Fitz-Patrick* , après avoir tiré parole de *Sophie* de raconter son histoire à son tour , lui fit part de la sienne , à peu près en ces termes.

CHAPITRE III.

Histoire de Madame FITZ-PATRICK.

LE souvenir de leur félicité passée , est toujours un surcroît de peine pour les malheureux. Je me rappellerai toujours , avec regret , ces jours fortunés & tranquilles que nous avons passés ensemble sous la tutelle de Madame *Western*. Hélas , pourquoi *Miss Graveair* & *Miss Vertigène* ne sont-elles plus ce qu'elles furent autrefois ! Vous vous rappelez sans doute , ces noms de notre enfance ? Que c'étoit bien à juste titre que j'avois reçu de vous

le dernier ! l'expérience m'a trop appris combien j'en étois digne. *Sophie* fut toujours ma supérieure en tout ; & puisse un sort plus heureux que le mien , la rendre toujours telle !..... mon mariage m'a perdue , vous le sçavez : mais les circonstances vous en ont sans doute été si déguisées , puisque vous étiez partie de *Bath* quelques jours auparavant pour retourner chez votre pere ; tous ces faits , dis-je , ont peut-être été si chargés , ou altérés par Madame *Western* , qu'il est bon que je remonte à leur origine.

M. *Fitz-Patrick* étoit un des jeunes Cavaliers qui brilloient alors aux eaux de *Bath*. Il étoit grand , bien fait , galant , & toujours mieux mis que les autres. En un mot , il étoit tout ce qu'il n'est pas aujourd'hui.

Vous sçavez , que les personnes du plus haut rang , qui étoient alors aux eaux , ne vivoient qu'entr'elles.

M. *Fitz-Patrick* , à force de souplésses & de complaisances , avoit

trouvé le secret de se faire admettre dans toutes leurs parties de plaisir, & d'y être regardé avec une sorte de considération.

Ma tante, qui dès l'enfance avoit connu la Cour, n'y étoit pas moins bien reçue. Elle y avoit fait connoissance avec *M. Fitz-Patrick* ; & l'honneur qu'il avoit d'être faufilé avec tout ce qu'il y avoit de grand dans le Royaume, étoit trop éminent à ses yeux, pour qu'elle songeât seulement à lui chercher d'autre mérite. On lui en crut pourtant bientôt un autre ; & celui-là les fit présumer tous : il parut amoureux d'elle. Ses assiduités devinrent, en effet si remarquables, que tout le monde ainsi qu'elle le crut, & en parla d'une façon qui n'honoroit pas trop la Dame.

Quant à moi, je ne supposai à *M. Fitz-Patrick* qu'un but assez vulgaire, c'est-à-dire, celui de s'emparer de la fortune d'une femme, par la voye du mariage. Je ne pouvois imaginer que les appas de ma tante fissent naître aucune intention cri-

minelle ; mais , quant aux charmes matrimoniaux , je l'en trouvois abondamment pourvue.

Les petits soins , & les égards respectueux dont il m'accabloit en toute occasion , servirent encore à fortifier cette idée. Je les attribuois uniquement à l'envie qu'il avoit de diminuer , s'il étoit possible , l'éloignement que je devois naturellement avoir pour un mariage dont mes intérêts ne pouvoient que beaucoup souffrir. Il sembloit , en un mot , n'oser porter ses vœux jusqu'à la tante , que de l'aveu tacite de la nièce ; & les politesses que ce but supposé m'attiroient , flattoient d'autant plus mon amour propre , qu'il n'étoit pas accusé d'en trop avoir pour celles mêmes qui par leur rang sembloient en exiger le plus.

J'ignorois que M. *Fitz-Patrick* étudiât tous mes mouvemens. Il ne lui en échappoit aucun ; & dès qu'il s'apperçut que j'étois sensible aux attentions qu'il vouloit bien avoir pour moi , je vis aussi du change-

ment dans ses manières , quand nous nous trouvions seuls ensemble. Que vous dirai-je , ma chère *Sophie* ? je connus qu'il m'aimoit!... & sa passion étoit si tendre..... que l'aveu en fut bien reçu , interrompit *Sophie*. Eh pourquoi donc en rougir ? ajouta - t - elle , en soupirant : nous serons toujours duppes de la tendresse que les hommes , bien mieux que nous , sçavent jouer !

Il est vrai , répondit la cousine : les hommes , qui en toute autre affaire n'ont pas le sens commun , sont autant de *Machiavels* en fait d'amour ; & plût au Ciel que j'en fusse moins convaincue !... quoiqu'il en soit , ce secret fut bientôt le sujet de toutes les conversations de *Bath* ; quelques Dames charitables allèrent même jusqu'à affirmer , que M. *Fitz - Patrick* étoit également bien avec la tante & la nièce.

Ce qui vous surprendra , comme bien d'autres , c'est qu'elle ne soupçonna jamais rien de ce qui étoit visible à tous les yeux de quiconque les jettoit sur nous.

On croiroit presque, que l'amour aveugle les femmes d'un certain âge : elles gobent avec tant d'avidité l'encens amoureux qu'on leur adresse, que semblables à un glouton affamé qui se rencontre à une bonne table, elles sont toujours trop occupées de l'objet présent, pour appercevoir ce qui se passe à côté d'elles. C'est une remarque que j'ai faite en dix autres occasions, dans le cours de ma vie. Cette vérité se vérifia parfaitement dans celle-ci ; car, quoique ma tante nous surprît souvent ensemble, en revenant de la fontaine, la moindre douceur, la moindre plainte que mon Amant faisoit de son absence, suffisoit à l'instant pour dissiper tous les soupçons qu'elle eût pû concevoir. Le succès d'un de nos artifices fut admirable. M. *Fitz-Patrick* étoit convenu avec moi, quoique j'eusse à peu-près dix-huit ans, de me traiter toujours comme un enfant, en sa présence ; & ma tante s'imagina si bien qu'il falloit que

cela fût ; puisque son Amant le pensoit ainsi , que très-peu s'en fallut qu'elle ne me remit à la lixière.

Que vous dirai-je , encore un coup , ma chere *Sophie* ? il faut vous l'avouer , j'aimai *M. Fitz-Patrick* ! je fus flattée de ma conquête , je fus charmée de l'emporter sur ma tante ; je triomphois de me voir préférée à tant d'autres femmes que je croyois extrêmement jalouses de mon sort !

Tout *Bath* alors se dechaina contre moi. Quelques jeunes femmes refuserent même de fréquenter davantage avec moi, feignirent de me mépriser , peut être moins à cause des soupçons qu'elles pouvoient avoir conçus de ma conduite , que pour m'écarter des Compagnies où leur objet chéri peut-être eut pû n'avoir des yeux que pour quelqu'un. Je suis pourtant ici forcée , par un sentiment de reconnaissance , de vous rapporter un discours que me tint *M. Nash* , & dont j'aurois bien plus sagement

fait de suivre les conseils !
 Écoutez , mon enfant , me dit-il
 un jour , en me tirant à l'écart ,
 je suis pénétré de voir la fami-
 liarité qui subsiste entre vous &
 un drôle qui ne peut que vous
 perdre. Quant à votre vieille folle
 de tante , je serois charmé , si ce
 n'étoit par rapport aux suites qui
 qui en rejailliroient sur vous , &
 sur mon aimable *Sophie Western* ,
 (je répète ses propres mots) je
 serois charmé , dis-je , qu'elle fût
 en tous points la duppe de cet
 Aventurier. Je n'ai point de pitié
 pour les femmes de son âge. Quand
 une vieille s'est fourré dans la tête
 d'aller au Diable , il n'est pas plus
 possible de l'en détourner , que
 d'empêcher l'autre de la prendre.
 L'innocence , la jeunesse , la beau-
 té , sont dignes d'un meilleur sort ;
 & je voudrois les sauver de sa griffe.
 Croyez-moi donc , chere *Henriet-
 te* , ne souffrez pas que cet escroc
 ait rien à l'avenir de particulier
 avec vous.... il me donna encore
 d'autres conseils , auxquels je ne

prétai que l'attention du moment : l'amour, dans mon cœur, démentait ses avis ; & rien n'eût pû me faire croire, que des femmes de condition voulussent commercer avec un homme tel que celui que *M. Nash* me dépeignoit.

Mais, je crains bien, belle *Sophie*, de vous ennuyer par le détail de tant de circonstances peu intéressantes. Ainsi, pour abrégé, imaginez-moi mariée ; imaginez-moi, avec mon époux, aux pieds de ma tante ; imaginez ensuite ce qu'on vit jamais de plus forcené à *Bedlam*, * c'est ma tante que vous verrez ; & votre imagination ne vous peindra rien au-dessus de la réalité.

Cette Amante irritée, pour éviter de revoir *M. Fitz-Patrick*, pour me fuir moi-même, & peut-être tous ceux qui avoient quelque connoissance de ses amours, décampa dès le lendemain matin. Je sçai, qu'elle a nié fermement toutes les particularités qui la concernoient

* C'est l'Hôpital des Fous à Londres.

dans cette aventure ; & fans doute son reſſentiment dure encore : car, malgré toutes mes ſoumiſſions , & malgré toutes les Lettres que je lui ai écrites en différens tems , je n'ai pû parvenir encore à m'attirer une réponſe de ſa part. Hélas ! c'eſt pourtant elle , qui , quoique ſans deſſein , fut la cauſe de mon malheur. Sans ſon ridicule eſpoir , d'être aimée de M. *Fitz - Patrick* , il n'eût ſans doute jamais trouvé les occaſions de ſurprendre mon cœur.

Je me flatte , du moins , que ma conquête n'eût pas été ſi facile pour un pareil Amant ; & ſi mon âge m'eût permis de juger par mes propres lumieres , j'euffe peut-être été trompée moins groſſièrement dans mon choix. Mais , j'en croyois aveuglément l'opinion d'autrui ; & je fus aſſez ſotte , pour regarder comme univerſellement reconnu , le mérite d'un homme que je voyois hautement prôné par toutes les femmes !.... Pourquoi donc , chere *Sophie* , s'il eſt vrai que nous ayons une faculté de juger équivalente à

celle qu'ont les hommes, pourquoi, dis-je, choisissons-nous souvent si mal ? je suis réellement piquée, lorsque je réfléchis sur le nombre des femmes sensées que je vois trompées par des fots ! Ici, Madame *Fitz-Patrick* reprithaleine; mais voyant que *Sophie* ne lui répondoit rien, elle poursuivit son histoire, comme vous le verrez au Chapitre suivant.

CHAPITRE IV.

*Suite de l'Histoire de Madame
FITZ-PATRICK.*

NOUS ne restâmes à *Bath* qu'environ quinze jours après notre mariage. Nous n'avions plus d'espoir de réconciliation avec ma tante ; & mon époux avoit encore deux ans à attendre, avant que de pouvoir disposer en aucune façon de mes biens.

Cette considération l'engagea à

me presser de passer avec lui en *Irlande* : proposition contraire à une convention expresse que j'avois faite long-tems avant que de me donner à lui. Je rappelai , j'invoquai vainement ses promesses ; & très-résolue de ne point partir , je me bornai à lui demander un délai d'un mois. Mais, il avoit fixé le jour du départ, & je ne pus rien obtenir.

La veille de ce jour , qui me coûtoit tant de larmes , mon mari sortant de très-mauvaise humeur pour donner quelques ordres , laissa tomber une Lettre dont je m'emparai sur le champ ; & que j'ai trop souvent relue , pour n'être pas en état de vous la rapporter fidèlement. Ecoutez , ma chere *Sophie*.

A M. BRIAN FITZ-PATRICK.

MONSIEUR,

J'ai reçu votre Lettre , & je suis très-surpris de votre façon d'agir avec

un homme qui n'a jamais reçu d'argent de vous , que pour l'habit de tiretaine que je vous ai vendu à votre arrivée ici ; & à qui vous devez maintenant , par compte arrêté , 150 livres sterlin. Rappelez-vous , Monsieur , depuis combien de tems vous me bercez d'un mariage avantageux , avec une telle ou une telle ! mais je ne puis vivre plus long-tems d'espérance & de promesses ; & mon Marchand de Drap , ne se paye pas de cette denrée. Vous me dites être assuré d'avoir ou la tante ou la nièce ; & que vous eussiez pû épouser la tante , dont le doüaire est immense : mais que vous préférez la nièce , à cause de l'argent comptant. Eh , de grace , Monsieur , agissez une fois dans la vie par le conseil d'un sot ! Epousez-moi vite , & sans balancer , celle des deux qui voudra le plutôt de vous. Pardonnez cet avis à l'intérêt que je prends à ce qui vous touche. Soyez en même tems avisé , que je tirerai sur vous , par la première poste , le montant de ce que vous me devez , payable dans quinze jours à M. Jean

Drugget & Compagnie , ou ordre ; &
qu'il convient d'y faire honneur. Je
suis , Monsieur ,

Votre humble serviteur ;
SAMUEL COSGRAVE.

Telle étoit exactement cette Lettre. Peignez-vous , chere Sophie , les sentimens qu'elle dut exciter dans mon ame ! *Vous préférez la nièce , à cause de l'argent comptant....* Ah ! si chacun de ces mots , qui pour un cœur tel que le mien étoient tout autant de poignards , avoient pû se réaliser , avec quel plaisir ne les eussai-je pas plongé dans celui du perfide ! Je ne vous raconterai pas tous les transports extravagans que m'inspirerent à la fois ma douleur & mon désespoir. J'avois eu le tems , avant son retour , de me soulager par mes larmes. Il revint ; & feignant de ne pas s'appercevoir de mon état , mon traître alla à l'autre bout de la chambre rêver dans un fauteuil. Enfin , lassé de mon silence : Eh bien , Madame ,

me dit-il, avec un sourire ironique, peut-on sçavoir si vos coffres sont faits ? Vous n'ignorez sans doute pas, que le Carosse doit être prêt demain au point du jour ?

Ma patience étoit à bout. Oui, Monsieur, je le sçais... mais mes coffres ne sont pas faits ; & cette Lettre y doit trouver sa place.

Et je la jettai sur la table, en l'accablant des plus sanglans reproches.

Quoiqu'il fut le plus emporté des hommes, soit que la honte, soit que le sentiment intérieur de son crime l'eût accablé, M *Fitz-Patrick*, à mon grand étonnement, ne témoigna point de colére. Il essaya, au contraire, tous les moyens qu'il crut les plus propres à me calmer. Il me jura, que ce qui me piquoit le plus dans cette Lettre, ne venoit pas de lui ; & qu'il n'avoit jamais pensé à rien écrire de semblable. Il m'avoüa, qu'il avoit fait mention de son mariage à Mr *Cosgrave*, & de la préférence qu'il me donnoit sur ma tante ; mais il nia, avec mille ser-

mens, d'en avoir mandé des raisons dont la bassesse l'insultoit lui-même. Il convint seulement d'avoir marqué en termes généraux quelque espérance d'un prochain mariage, forcé par le besoin où il se trouvoit de crédit ou d'argent, attendu sa longue absence de chez lui, dont ses affaires domestiques avoient beaucoup souffert. C'étoit, ajouta-t-il, ce qu'il n'avoit jamais osé me dire; & la seule raison qui l'eût réduit à me presser si fortement de passer en *Irlande* avec lui : proposition qu'il ne m'eût jamais faite, si des extrêmités aussi cruelles eussent permis qu'il pût s'en dispenser. Les protestations & les caresses les plus tendres acheverent une justification, qui me parut plus vraisemblable que je ne l'avois pensé d'abord.

Une circonstance, qu'il n'avoit pas eu soin de relever, parloit même encore suivant moi beaucoup en sa faveur. Il étoit fait mention, dans la Lettre du Tailleur, du doüaire de ma tante; & M. *Fitz-Patrick*

n'ignoroit certainement pas que Madame *Western* n'avoit jamais eu d'époux..... Je pensai, par conséquent, que ce Créancier pouvoit avoir écrit de sa tête, ou sur des oui-dires; & que tout ce qui me choquoit dans sa Lettre, étoit plus digne de mépris que de colère..... Le beau raisonnement, chere *Sophie* ! J'étois bien meilleur Avocat, que Juge. Mais, sans chercher à justifier le pardon que j'accordai à mon perfide, il me témoignoit alors tant d'amour, qu'eût-il été cent fois plus criminel, je ne l'aurois vû qu'innocent.

Dès cet instant, je cessai de m'opposer à mon départ; & en moins de huit jours, nous arrivâmes à la campagne de M. *Fitz-Patrick*.

Si j'étois aussi gaye qu'autrefois, je vous peindrois cette antique Gentilhommière, trop grande eu égard aux appartemens, trop petite eu égard aux meubles, c'est-à-dire, à ce que j'y trouvai d'habitable.

Une vieille, plus vieille encore

que la maison , & ressemblante traits pour traits à la Doyenne des Sorcieres de *Macbeth* , * nous reçut à la porte ; & dans un langage , ou plutôt avec des hurlemens que je croyois à peine humains , célébra l'arrivée de son Maître.

La Scène entiere , enfin , fut si maussade , & si dégoûtante à mes yeux , que je pensai m'évanouir. Mon mari , qui s'en apperçut , loin de chercher à me consoler , ne fit qu'ajouter à ma peine , par de fades plaisanteries qui m'annonçoient tout ce qui me restoit à craindre.

Par ce commencement , vous pouvez présumer les suites. Mon époux quitta le masque , ne se contraignit plus , & me rendit bientôt la plus malheureuse des femmes.

Vous concevez , chere *Sophie* , qu'une épouse , qui aux yeux du monde a fait un mauvais mariage , doit nécessairement avoir éperdûment aimé l'objet qu'elle a choisi. Vous concevez aussi , que cette

* Tragédie de Shakespeare.

inclination peut par degrés s'éteindre , sur-tout quand le mépris s'en mêle : c'est une épreuve que j'ai faite. Dès que j'eus découvert tout le mauvais du caractère de mon époux , je cessai de l'aimer ; je detestai jusqu'à sa vue.

Sitôt que ma vingtième année accomplie lui permit la libre disposition de mes biens , notre maison nagea dans l'abondance , & ne désemplit pas de voisins aussi grossiers , aussi crapuleux que mon époux , qui l'aiderent assidûment à dissiper le patrimoine de sa femme. J'avois du moins alors une consolation : je ne le voyois presque pas.

Heureuse encore , si j'eusse pû de même m'affranchir d'une autre compagnie qui ne m'étoit pas moins désagréable : j'entends, hélas ! celle de mes accablantes idées, qui me déchiroient nuit & jour. Il ne me manquoit qu'un malheur , c'étoit celui de me voir mere par l'homme que je méprisois , que je haïssois , que j'abhorrois le plus : je ne pus l'éviter. Je

passai par toutes les horreurs d'un état plus pénible cent fois à supporter dans ces fatales circonstances, que lorsque nous avons à le souffrir pour quelqu'un qui nous est bien cher ! je supportai , dis - je , tous les maux de l'enfantement dans un désert , ou plutôt dans une taverne , (car telle étoit alors notre maison) sans amis , sans parens , sans secours , sans aucuns de ces tendres adoucissomens , qui non-seulement soulagent , mais compensent peut-être quelquefois les souffrances de notre sexe dans des momens si douloureux !

CHAPITRE IV.

*Méprise de l'Hôte. Terreurs
de SOPHIE.*

M Adame *Fitz - Patrick* alloit continuer , lorsque l'arrivée du souper vint en cet instant l'interrompre.

L'Hôte, debout, les yeux baissés; une serviette sous le bras, servoit d'un air aussi respectueux que si nos Dames fussent arrivées dans un carrosse à six chevaux.

Madame *Fitz - Patrick* paroissoit bien moins affligée que *Sophie*, qui pouvoit à peine avaler un morceau.

Notre Hôte, qui brûloit depuis long-tems d'avoir une occasion de parler, ne laissa pas échapper celle-ci. Je suis fâché, dit-il, Madame, en portant la parole à *Sophie*, que votre *Grandeur* ait si peu d'appetit : depuis le tems qu'elle n'a rien mangé, elle devroit cependant avoir faim. J'espère que Madame n'est maintenant plus dans le cas d'avoir autant d'inquiétudes ; car, on prétend ici que tout ira bien mieux qu'on n'avoit osé le penser. Un Gentilhomme, qui sort d'ici dans le moment, nous a dit d'excellentes nouvelles : certaines gens, qui ont fait prendre le change à d'autres, seront peut-être à Londres avant qu'on les rattrape ; & s'il en est

ainsi , ces gens-là pourront en trouver d'autres qui leur feront un bon accueil.

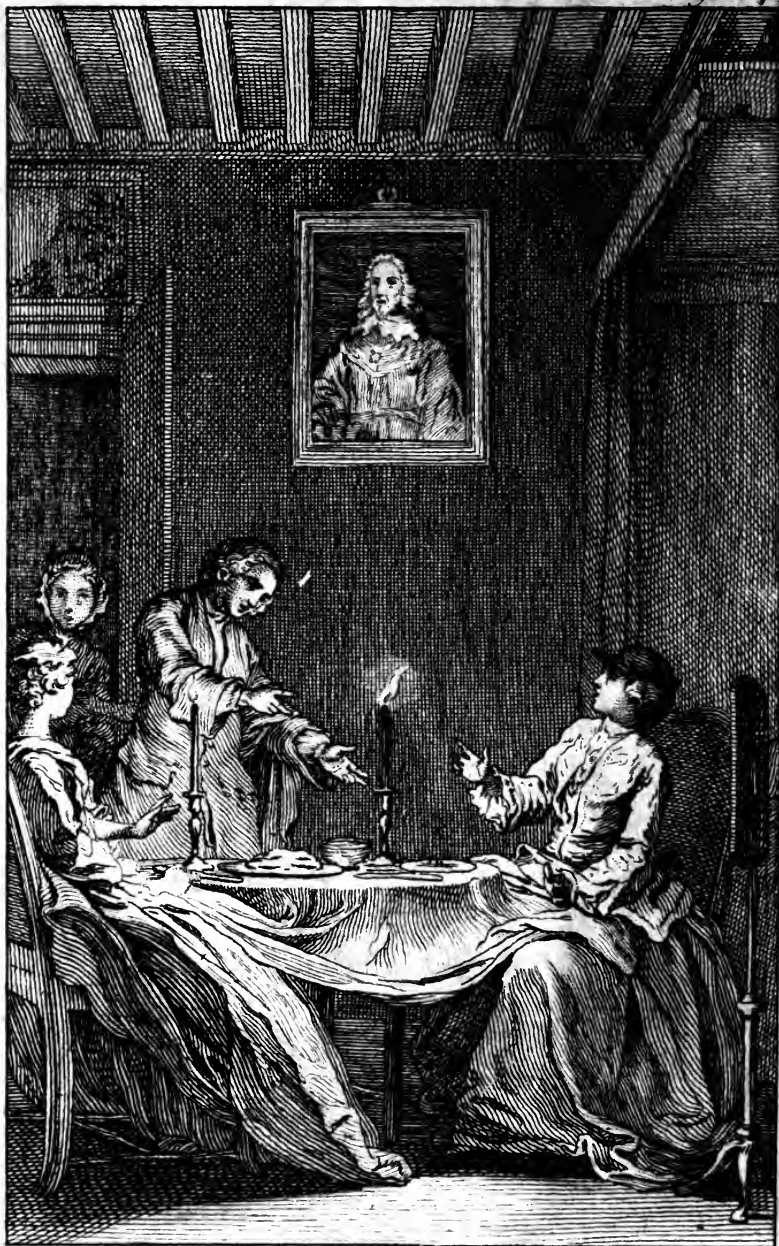
Quiconque craint , est bien à plaindre ! Tout ce qu'il voit , soupçonne , entend , tout a rapport à l'objet de ses craintes. *Sophie* ne manqua pas de conclurre de ce discours , qu'elle étoit poursuivie par son pere , & connue dans l'Hôtellerie. Son saisissement fut extrême ; dès qu'elle put parler , ce fut pour prier l'Hôte de renvoyer les Domestiques ; & s'adressant ensuite à lui : je vois, Monsieur, dit-elle , que vous nous connoissez.... mais , souffrez que je vous supplie..... oui , j'en suis convaincue..., si vous connoissez la pitié.... non, vous ne nous trahirez pas !...

Moi , vous trahir , Madame ! s'écria l'Hôte. Moi , vous trahir ! Non , (ici notre homme entassa mille sermens les uns sur les autres) Non , dis-je , dussai-je affronter la mort même , non je ne vous trahirai pas. -Je ne fus jamais traître , Madame ; & ce n'est point pour une

aussi aimable personne que votre Grandeur , que je me résoudrois à l'être. Ne serois-je pas bien condamnable , puisqu'il sera sitôt au pouvoir de votre Grandeur de récompenser mon zèle & ma fidélité ? Ma femme vous certifiera , Madame , que j'ai connu votre Grandeur dès l'instant de son arrivée dans ma maison. Encore un coup , rassurez-vous , Madame ; je périrois plutôt dix mille fois , que de trahir votre secret.

Et moi , je vous promets , lui dit affectueusement *Sophie* , que si jamais il est en mon pouvoir de reconnoître vos bienfaits, vous n'aurez point à regretter d'avoir été trop généreux. Ah , Madame ! répondit l'Hôte , au pouvoir de votre Grandeur ?.... puisse le Ciel permettre seulement , que ce soit votre volonté. Hélas , je ne crains rien que votre oubli ! Votre Grandeur sera-t-elle assez bonne , pour se ressouvenir d'un pauvre malheureux Aubergiste ? elle se ressouviendra , du moins , de la récompense que j'ai refusée...





refusée..... refusée, oui, cela revient exactement au même, puisque je l'aurois infailliblement obtenue; & votre Grandeur eût pu tomber en d'autres mains, qui..... mais, quant à moi, je ne voudrois pas, pour le monde entier, avoir conçu cette pensée, même avant que d'avoir appris les bonnes nouvelles que je sçais.....

Eh, quelles sont, je vous prie, ces nouvelles? interrompit *Miss Western*, avec vivacité.

Bon! s'écria l'Hôte: se peut-il que votre Grandeur les ignore?... cela se pourroit cependant, car ce n'est que dans cet instant qu'on est venu me les apprendre. Mais, ne les eussais-je point sçues, votre Grandeur n'étoit pas moins en sûreté chez moi. Oui, je le jure encore..... il joignit ici grand nombre de sermens & de protestations aux autres; mais dont *Sophie* interrompit le cours, pour lui demander, encore un coup, ce que c'étoit que ses nouvelles? & l'Hôte ouvroit la bouche pour l'en inf-

truire , lorsque Madame *Honora* , pâle , & toute hors d'haleine , se précipita dans la chambre , en criant à tuë-tête , nous sommes perdues Mesdames ! nous sommes perdues ! ils sont arrivés , ils sont tous arrivés , ce malheur n'est que trop certain !.....

Ces mots glacèrent le sang de *Sophie*. Mais, Madame *Fitz-Patrick*, moins susceptible qu'elle , ayant demandé à *Honora* de qui elle entendoit parler ?.... de qui ? s'écria *Honora* , eh , des François apparemment ! plusieurs cent mille d'entr'eux sont débarqués ; ils violent , & massacrent tout !..... Un grand objet de crainte rend le cœur presque insensible à tout autre objet étranger. *Sophie* , qui s'attendoit à voir son pere & *Blifil* entrer au moment même dans sa chambre , ne fut que médiocrement émuë du prétendu débarquement des François dans son pays. Elle gronda même , mais doucement , sa Femme de chambre , de l'alarme qu'elle lui avoit donnée. Vous m'aviez

fait craindre tout autre chose , lui dit-elle ; & je m'en trouve quitte à bon marché.

Qui , oui , reprit l'Hôte en riant , sa Grandeur sçait à quoi s'en tenir ; elle est bien sûre que les François sont aujourd'hui nos vrais amis , & ne viennent ici que pour nous le prouver. Sa Grandeur , je le parierois cent contre un , s'imaginait que le *Cumberland* entroit dans le Village : que falloit-il de plus pour l'épouvanter à la mort ? écoutez donc , Madame , les bonnes nouvelles que j'allois vous apprendre..... Sa Majesté , le brave Prince *Edouart* , a fait prendre le change au Duc ; il marche à grandes journées vers Londres ; & dix mille François , qui viennent de débarquer , vont se joindre à lui sur la route.

Cette nouvelle ne plut guères davantage à *Sophie* , que celui qui la racontoit. Cependant l'idée qui subsistoit toujours en elle , d'être connuë de lui (eh , quel soupçon pouvoit-elle avoir de la vérité des choses ?) ne lui permit pas de laisser

transpirer le moindre mécontentement.

L'Hôte , après avoir desservi , fut enfin forcé de se retirer , mais non pas sans avoir encore répété plus d'une fois ses espérances , d'être un jour bien récompensé.

Sophie ne laissoit pas d'être fâchée de se croire connue dans l'Hôtellerie : elle s'appliquoit à elle-même tout ce que l'Hôte croyoit avoir adressé à *Jenny Cameron*. Elle fit donc remonter sa Femme de chambre , à qui elle ordonna de pénétrer adroitement par quel moyen l'Hôte étoit parvenu à la connoître , & de qui il avoit refusé la récompense qu'on lui offroit pour la trahir. Elle lui ordonna aussi , de faire tenir les chevaux prêts pour quatre heures du matin , heure à laquelle Madame *Fitz-Patrick* consentoit aussi de partir. Toutes choses ainsi réglées , elle pria sa cousine de vouloir bien achever son histoire.



C H A P I T R E V.

*Conclusion de l'Histoire de Madame
FITZ-PATRICK.*

TAndis que Madame *Honora*, suivant les ordres de sa Maîtresse, invitoit l'Hôte & sa femme à vuidier entr'eux une jatte de *Punch*, Madame *Fitz-Patrick* reprit ainsi son récit.

La plûpart des Officiers, qui étoient en quartier dans la Ville voisine, étoient liés avec mon mari. Peu de tems après mes couches, j'eus occasion de faire connoissance avec la femme d'un Lieutenant; & nous nous aimâmes au point de devenir inséparables. Son mari, qui n'aimoit pas les plaisirs du mien, étoit presque toujours des nôtres. C'en fut assez pour fâcher M. *Fitz-Patrick*, & pour le rendre tout au moins jaloux des petites consolations que je trouvois dans cette in-

nocente Société. Elle dura cependant près d'un an ; & Dieu ſçait combien , durant ce tems , j'eus de reproches à effuyer ! j'entends , lorsqu'il étoit à la maison , car il faisoit de fréquentes absences souvent d'un mois entier à *Dublin* , ou à *Londres*.

Enfin , le Régiment , qui vint à changer de quartier , m'enleva mon amie ; je n'eus plus d'autre compagnie que mes tristes réflexions , & de ressourcer que mes Livres. J'eus tout le tems de m'ennuyer , & de m'orner l'esprit.

Pendant cet intervalle , j'écrivis différentes Lettres à ma tante sur le ton le plus suppliant ; mais toujours sans succès : je n'en reçus point de réponse. Mon époux repartit enfin pour Londres , où il resta cette fois-ci plus de trois mois.

Un caractère aussi gai que le mien , n'étoit pas fait pour supporter long-tems l'ennui de cette solitude : je retombai dans la mélancolie ; la mort de mon enfant completa bientôt mon malheur. Ce n'est pas que je l'aimasse de cette tendresse ex-

travagante dont peut-être eussai-je été capable , ainsi que nombre d'autres , s'il fut né sous de meilleurs auspices : mais j'étois mere , je m'étois fait une loi d'en remplir les devoirs , & cette occupation m'empêchoit souvent de succomber au poids de mes ennuis.

J'avois passé plus de deux mois , renfermée dans mon domestique , lorsqu'une jeune Dame , parente de mon mari , vint du fond de l'*Irlande* tout exprès pour me voir.

Un jour , que j'étois plus abatuë qu'à l'ordinaire , cette Dame après avoir plaint mon sort , & m'avoir assuré que la famille de M. *Fitz-Patrick* , informée de sa conduite à mon égard , en étoit très-scandalisée , & partageoit mes peines : cette Dame , dis-je , après bien des préliminaires , & sur-tout après m'avoir demandé le secret , m'apprit.... que mon mari entretenoit une maîtresse.

Vous jugez , sans doute , que je fus peu sensible à ce récit !.... vous vous trompez. Le mépris n'avoit

pas adouci l'aigreur de mon ressentiment contre mon époux, au point d'empêcher la haine de se réveiller en cette occasion. Qui fait donc naître en nous cette contrariété de sentimens ? sommes-nous en effet assez abominablement exclusives, pour ne pouvoir souffrir que d'autres jouissent, même de ce que nous méprisons ? Ou, ceterme d'abominable doit-il tomber uniquement sur notre vanité, que nous croyons alors blessée ? qu'en pensez-vous, chere *Sophie* ? Je ne me suis jamais, dit-elle, occupée de réflexions si profondes. Je pense cependant, que cette Dame fit très-mal, & vous rendit un très-mauvais office.

Cependant, répliqua Madame *Fitz-Patrick*, cette conduite me paroît naturelle, dans une véritable amie ; & quand vous aurez lû autant que moi, peut-être le sentirez-vous.

J'en serois fâchée, répartit *Sophie*, car je n'ai besoin de Livres ni d'expérience, pour être convaincuë de l'indignité de ce procédé ; & je

trouve autant d'imprudence à quiconque instruit deux époux des fautes de l'un l'autre , qu'à celui qui les avertit de leurs propres défauts.

Quoiqu'il en soit , reprit Madame *Fitz-Patrick* , mon mari revint ; & si je rends un bon compte de mes idées , il me déplut un peu plus que jamais. Je le méprisai pourtant moins ; car il est sûr que rien n'affaiblit le mépris que nous avons conçu pour quelqu'un , comme la moindre injure que souffre notre orgueil ou notre vanité.

Sa conduite , au retour , eut pourtant lieu de me surprendre : je le revis , avec étonnement , aussi tendre , aussi amoureux , aussi complaisant que les premiers jours de notre mariage. Mais , si la haine peut succéder au mépris , il n'en est pas de même de l'amour : Ce dernier sentiment est trop actif pour subsister long-tems sans retour de la part de son objet ; & il n'est pas plus possible d'aimer long-tems sans être aimé , que d'avoir des yeux

fans en faire usage. Ainsi , lorsqu'un époux cesse d'être l'objet de cette passion , il est plus que probable que quelqu'autre.... je dis , ma chère , lorsqu'un mari nous est devenu ab olument indifférent..... qu'il s'est même rendu méprisable..... & surtout , pour peu qu'on ait un cœur... dont la sensibilité.... Miséricorde ! Je m'embrouille dans l'abstraction de mes idées... Ce que c'est , que de n'avoir pas assez lû *Loke* ! Bref , la vérité du fait est.... Bref , je ne sçais plus où j'en suis. Je vous disois pourtant , je crois , que M. *Fitz-Patrick* étoit redevenu plus amoureux que jamais ; mais j'en sçus bientôt le motif , & j'y proportionnai ma reconnoissance. En un mot, il avoit dépensé tout l'argent comptant de ma dot ; & comme il ne pouvoit engager son propre bien plus qu'il ne l'étoit déjà , il désiroit que je signasse au Contrat de certaines ventes , pour lesquelles il falloit mon consentement.

Je le refusai net ; & je ne vous ennuyeraï pas des fureurs que

ce refus fit naître , non plus que des traitemens qu'il m'attira.

Il lui falloit un prétexte apparent , pour les justifier en quelque sorte aux regards du Public : il devint , ou feignit de devenir jaloux. Et de qui le devint-il encore ? De ce même Lieutenant , dont je vous ai déjà parlé , absent alors , depuis plus d'un an !... Vit-on jamais extravagance plus complete ! Mais il lui falloit un objet ; il falloit un prétexte à une passion qu'il n'avoit peut-être jamais connue !

N'importe ; après nombre de scènes , trop indignes d'être rappellées , & dans lesquelles la parente de M. *Fitz - Patrick* parla toujours pour moi , il prit le parti de la mettre à la porte , & de me confiner dans une chambre , sans plume , sans encre , sans papier , sans Livres mêmes , en attendant que je me soumise à ses loix.

Il vint huit jours après me voir , pour me demander d'un ton de Pédagogue , ou de Tyran , (cela revient au même) si je me détermi-

nois à obéir ? non , répondis-je avec fermeté , je périrois plutôt. Eh bien, tu périras , s'écria-t-il , car tu ne sortiras jamais d'ici vivante.

Je passai parmi ces horreurs encore environ quinze jours ; & j'avouë que ma constance étoit presque expirante , lorsqu'un soir , que mon époux étoit absent..... j'eus le bonheur..... lorsque le désespoir commençoit à s'emparer de moi..... tout est excusable alors..... j'eus donc le bonheur , dans ce moment critique même..... mais il me faudroit plus d'une heure pour vous détailler tout cela... pour vous épargner , en un mot , toutes ces circonstances , l'or , cette clef de toutes forteresses , ouvrit tout-à-coup ma prison , & me remit en liberté.

Je me hâtai de me rendre à *Dublin* , d'où m'étant procuré un passage en Angleterre , je m'en allois à *Bath* , pour implorer la protection de ma tante , ou de votre pere , lorsque j'entendis hier au soir la voix de mon mari dans l'Hôtellerie que vous aviez quittée quelques

heures auparavant. Mais , je jouis du double bonheur de lui être échappée , & d'avoir rencontré ma chere *Sophie*.

Je vous plains , dit *Miss Western* , en soupirant, & de toute mon ame!... mais aussi , que pouviez-vous espérer d'un pareil mariage ? pourquoi choisir un Irlandois pour votre époux ? *

Ah , ma cousine ! répliqua Madame *Fitz-Patrick* , cette censure est bien peu méritée. Il est des hommes en Irlande , aussi respectables qu'ailleurs : j'y ai connu beaucoup de bons maris , & je ne sçais si vous en connoissez ici plusieurs. Demandez-moi plutôt , pourquoi j'ai épousé un sot ; & je vous répondrai sincèrement , que je ne le croyois pas tel.... Eh , croyez-vous , lui demanda *Sophie* , d'une voix basse & altérée , qu'un homme qui n'est pas réellement un sot ne puisse pas faire un mauvais mari ?

* Le préjugé des Anglois contre les Irlandois , est assez connu. Les gens sensés savent aussi combien il est injuste.

La négative, répondit l'autre ; feroit trop générale ; mais il n'en est point de plus casuels que les fots. Parmi toutes mes connoissances, je les ai toujours vû mauvais. J'oserai même affirmer , comme un fait , qu'il est très-rare qu'un homme sensé en use mal avec une femme qui se conduit bien.

CHAPITRE VI.

*Grande allarme dans l'Hôtellerie.
Arrivée imprévûe d'un ami de
Madame FITZ-PATRICK.*

Sophie, conformément à la convention faite avec sa cousine, raconta alors..... non pas ce qu'on va voir, mais ce qu'on a déjà vû dans le cours de cette Histoire. Ainsi nous espérons que le Lecteur nous pardonnera de ne le point répéter.

Une observation qu'il faut pourtant faire, c'est que dans tout le cours de son récit, il ne fut pas plus ques-

tion de *Jones* , que si ce pauvre garçon n'eût jamais existé. Qui l'eût cru , que notre Héroïne dût reconnoître ainsi la franchise de sa cousine , dans le récit de son histoire !

Au moment que *Sophie* achevoit la sienne , une rumeur terrible se fit entendre dans la chambre au-dessous de celle qu'habitoient les Dames. Cet orage subit , après avoir grondé quelque tems au loin , s'approcha par degrés , & toujours en grossissant , jusqu'à l'appartement des Voyageuses , où il éclata enfin dans toute sa vigueur. Pour quitter la métaphore , Madame *Honora* , après avoir crié en bas comme une furie , & comme deux en montant l'escalier , arriva toute enflammée dans la chambre de sa Maîtresse , en s'écriant plus fortement encore , que direz-vous ? que direz-vous , Madame , de ce fripon , de cet insolent gargotier , de ce vilain coquin d'Aubergiste , assez effronté pour me dire en face , que ma Maîtresse est cette *Jenny Cameron* , dont le peuple fait tant d'histoires !..... Ce vieil infâme ose

encore même soutenir , que vous ne l'avez pas nié ; mais , je vous l'en ai bien puni : mes ongles sont gravés , & pour long-tems, sur sa chienne de face. Ma Maîtresse ! ai-je dit, misérable que tu es : ma Maîtresse ? sçais-tu bien qu'il n'en est de plus belle , de plus riche , ni de plus sage dans tout le Comté de *Sommerfet* ? connois-tu bien , faquin , as-tu jamais oui parler du fameux M. *Western* ? eh bien , apprends à respecter sa fille unique , la plus riche héritière du pays..... ah , Madame ! ah, Madame , je suis au désespoir d'avoir été si mal-à-droite : je voulois lui casser la tête..... Je ne m'en consolerai jamais !.....

La plus grande inquiétude que *Sophie* ressentit de tout ce bruit, fut celle de se sçavoir nommée par sa Femme de chambre. Cependant , comme la méprise connue de l'Hôte éclaircissoit plusieurs passages des propos de cet homme , auxquels *Sophie* s'étoit elle-même trompée , cette aimable fille , qui se trouvoit un peu plus à son aise , ne put se

dispenser de rire du *qui-pro-quo* de l'Hôte, & de la fureur d'*Honora*, qui en fut piquée jusqu'aux larmes.

Son amitié pour sa Maîtresse, son amour-propre blessé au premier chef, ne lui permettoient pas de rien soupçonner de plaisant dans toute cette aventure. Ajoutons, que le *Punch*, qui n'avoit pas peu contribué à lui échauffer la tête, agissoit encore passablement sur elle; & le Lecteur sentira, que ce ne fut pas sans peine que les deux Dames parvinrent à calmer les flots impétueux de son courroux.

La tranquillité rétablie en haut, il n'en étoit pas de même en bas, où l'Hôtesse enragée des outrages faits à la face de son mari, par les griffes de la Femme de chambre, ne respiroit que haine & que vengeance. Quant au pauvre Politique, triste victime de cet éclatant démêlé, la honte que lui inspiroit sa méprise, & le sang qu'il voyoit ruisseller de ses blessures, sembloient avoir éteint en lui toute espèce de ressentiment.

La franchise du procédé de Madame *Honora*, à son égard, ne lui laissoit plus de doute sur le compte de *Sophie*; & cette preuve étoit bien humiliante pour un homme qui se croyoit si raffiné! ajoutons encore aux motifs de sa modération, qu'un personnage de très-grande apparence, arrivé chez lui dans un carosse à six chevaux, lui prouvoit sans réplique que l'une des deux Dames ne pouvoit être qu'une femme de condition.

Par les ordres de cet illustre inconnu, l'Hôte monta lui-même, en se rajustant de son mieux, dans la chambre des Voyageuses, pour leur annoncer qu'un Seigneur qui venoit d'arriver, demandoit qu'il lui fût permis de leur présenter ses respects. *Sophie*, à ce message, devint pâle & tremblante. Elle auroit pourtant dû penser que l'Hôte, malgré sa fatale bévue, n'eût pas été si poli, s'il fût venu par ordre de son pere, ou de *Blifil*. Mais, la peur a cela de commun avec Mrs.

les *Commissaires* : * elle faisoit avidement les moindres circonstances, & ne voit jamais l'évidence que d'un côté.

Ainsi, pour satisfaire à la curiosité, plutôt qu'aux craintes du Lecteur, nous dirons, qu'un Pair d'Irlande qui alloit à Londres, étoit arrivé le soir même dans notre Hôtellerie ; que ce Seigneur, au bruit qui s'étoit fait dans la cuisine, ayant quitté son souper, avoit reconnu la Suivante de Madame *Fitz-Patrick*, de qui il avoit sçu que sa Maîtresse, qu'il connoissoit particulièrement, étoit dans la maison. Instruit de cette nouvelle, il s'étoit adressé lui-même à l'Hôte ; il l'avoit apaisé, & envoyé chez les Dames, chargé du compliment que cet homme venoit de rendre.

On s'étonnera peut-être, de ce que la Femme de chambre de Madame *Fitz-Patrick* n'eût pas été choisie, par préférence, pour cette commission : mais, nous sommes fâchés d'avouer, qu'elle n'étoit pas,

* En Angleterre, bien entendu.

dans le moment , plus propre à cet office qu'à tout autre : *Le Rum* * (car il plaisoit à l'Hôte d'appeller ainsi sa distillation de grain) avoit agi si puissamment sur la pauvre femme , qu'elle se trouvoit hors d'état d'agir.

Nous ne nous étendrons pas davantage sur les suites de cette scène , vraiment tragique : mais nous nous sommes crûs obligés , par cette rare intégrité historique dont nous faisons profession , de toucher une matiere que nous eussions été charmés de pouvoir éviter. Plusieurs Historiens , faute de cette même intégrité , souvent d'attention , quelquefois même par paresse , vous laissent un Lecteur dans l'embarras , & nous voulons éviter ce reproche.

Sophie fut bientôt soulagée de ses craintes , à la vûe du Pair Irlandois , qui non seulement connoissoit

* Boisson extrêmement forte , que l'on fait dans les Barbades , & soit usitée en Angleterre.

sa cousine , mais étoit son ami. Ajoutons , que c'étoit à lui-même qu'elle devoit sa liberté : car il faut vous apprendre , que ce Seigneur avoit les mêmes dispositions à la galanterie que nos anciens Chevaliers des tems héroïques ; & que son nom étoit déjà fameux , par la délivrance de plus d'une Infante emprisonnée. Il étoit aussi redoutable ennemi de l'autorité féroce , trop souvent exercée par les époux & par les peres sur les jeunes & aimables personnes de l'autre sexe , que jamais Chevalier errant l'ait été du pouvoir barbare des Enchanteurs, J'avouërai même ici , & je le dis sincèrement , que j'ai maintes fois soupçonné tous ces terribles Enchanteurs , dont fourmilent nos vieux Romans , de n'avoir en effet été que des maris de ces tems-là ; & que des nœuds mal assortis, peut-être étoient les seuls Châteaux où gémissoient tant de *gentes* victimes.

Ce Seigneur qui avoit une Terre dans le voisinage de *Fitz-Patrick* , avoit eu occasion de voir quelque-

fois son épouse. Aux premières nouvelles de son emprisonnement, il avoit pris la résolution de briser ses fers, & il en avoit eu la gloire : non pas, à la vérité, en attaquant le Château de bonne guerre, à la façon des anciens Paladins, mais en gagnant le Gouverneur à beaux deniers comptans.

Comme la Dame *Fitz-Patrick* avoit cru ces circonstances trop légères, pour être racontées à sa cousine, nous nous étions fait un plaisir de laisser au Lecteur celui d'imaginer lui-même pendant quelques instans par quels moyens elle avoit trouvé tout l'argent nécessaire pour corrompre son Guichetier : sans quoi, nous nous trouvions forcés d'interrompre sa narration..

Mais cet écart, outre un peu la mesure:revenons vite à nos moutons.

Le Pair, après les premiers complimens d'usage, ne put se dispenser de marquer quelque surprise à Madame *Fitz-Patrick*, de la rencontrer dans cette Hôtellerie, tandis qu'il

la croyoit à *Bath*. Elle lui en apprit les raisons, ainsi que la résolution qu'elle avoit prise d'aller à Londres avec sa parente, qui, ajouta-t-elle, venoit aussi de s'échapper au pouvoir d'un Tyran aussi cruel que le sien même.

Mylord, qui concluoit de-là, que ce Tyran pouvoit encore être un époux, n'en félicita que d'autant plus les Dames, & n'en invectiva qu'avec plus de chaleur contre son propre sexe. Il termina son discours par leur offrir sa protection, & son carosse à six chevaux, pour les conduire à Londres; ce qui fut d'abord accepté sans façon de la part de Madame *Fitz-Patrick*, qui enfin engagea *Sophie* à en faire de même. Les choses ainsi arrangées, Mylord prit congé des Dames, qui ne tarderent pas à se mettre au lit, où Madame *Fitz-Patrick* entretint beaucoup sa cousine de l'excellence du caractère & des vertus du Seigneur Irlandois. Elle appuya, particulièrement, sur l'extrême tendresse qu'il avoit toujours eue pour son

épouse , & sur ce qu'il étoit peut-être le seul homme de son rang qu'on ne pût accuser d'avoir donné la moindre atteinte au lien conjugal.... Ah , ma chere *Sophie* , s'écria-t-elle , en finissant' , que cette vertu devient rare , & sur tout dans un certain monde ! n'y comptez pas , je vous en prie , si vous vous mariez jamais : vous seriez trop cruellement trompée

CHAPITRE VII.

Départ de l'Hôtellerie. Arrivée à Londres.

LE lendemain , dès sept heures , tout étant prêt pour le départ , une difficulté survint. Le carosse , quoiqu'à six chevaux , ne pouvoit tenir que quatre personnes. Mylord , toujours galant , offroit de monter à cheval ; mais Madame *Fitz-Patrick* n'y voulut point entendre. Il fut arrêté , que les deux Soubrettes se relayeroient

relayeroient , & monteroient tout à tour un des chevaux de Mylord , qui fut sellé pour cet effet.....

Sophie , après avoir fait un présent à l'Hôte , pour le consoler des petites vivacités de sa Femme de chambre , s'apperçut d'une perte qu'elle avoit faite , & qui lui causa quelque peine. C'étoit le billet de banque , de cent livres sterlin , que son pere lui avoit donné la veille de sa fuite , & qui , joint à très-peu d'argent comptant , composoit toutes ses finances.

Elle chercha , & renversa tout vainement dans la chambre , le billet ne se trouva pas. Elle se rappella enfin sa chute , lorsqu'elle avoit reconnu *Madame FitzPatrick* , & ne douta pas que ce ne fût alors que son porte-feuille avoit pû tomber de sa poche.

Des pertes de ce genre , quelques suites qu'on en prévoye , n'ont droit de produire qu'une impression momentanée sur une ame un peu forte. Aussi *Sophie* , quoique cet accident fût arrivé on ne peut plus

à contretens , prît assez sur elle-même pour cacher sa douleur , & pour rejoindre la compagnie avec sa sérénité ordinaire. Mylord aida les Dames à monter dans sa voiture ; & Madame *Honora* , après beaucoup de complimens , cédant aux instances de sa compagne *Abigail* , qu'elle laissa monter à cheval , s'établit elle-même dans le carrosse.

L'Equipage partit enfin , bien escorté ; & fit si bonne diligence , qu'on arriva le lendemain au soir à Londres.

CHAPITRE VIII.

Séparation des deux Cousines.

Toute la Compagnie descendit à l'Hôtel de Mylord , d'où , tandis que l'on se reposoit quelques instans , on dépêcha des domestiques pour chercher un logement particulier que les deux Da-

mes demanderent. L'épouse de Mylord, n'étant point en Ville, Madame *Fitz-Patrick* refusoit absolument d'accepter un lit chez l'époux.

Quelques Lecteurs, peut-être, condamneront tant de délicatesse : il faut pourtant avoir égard à la situation de cette Dame, & convenir de la méchanceté des médifans; après quoi l'on conseillera sans doute à toute femme un peu sensée, d'agir de même en pareil cas. Le logement trouvé, & disposé pour recevoir les deux cousines, *Sophie* voulut bien tenir encore compagnie, pour cette nuit, à Madame *Fitz-Patrick*, très résolüe de s'informer le lendemain de la demeure de la Dame sous la protection de laquelle nous avons déjà dit qu'elle avoit projeté de se mettre en fuyant de chez son pere. Quelques remarques faites en route l'avoient tellement affermie dans cette résolution, que rien n'eût pû la faire agir différemment.

Ce n'est pas que notre Héroïne fût capable de concevoir, sans son-

dement , le plus léger soupçon de la vertu de son prochain ; ce n'est pas non plus , que Madame *Fitz-Patrick* , par ses démarches , & moins encore par ses discours , eût laissé transpirer une ombre même de scandale : mais , le Lord , un peu moins formaliste qu'elle , s'étoit quelquefois , quoique sans y penser , assez mal observé dans la route , pour éclairer *Sophie* sur toutes les réticences qu'elle craignoit de la part de sa cousine dans le récit de son histoire.

Miss Western n'eut pas de peine à trouver la Dame qu'elle cherchoit ; il n'étoit point de porteurs dans la Ville à qui son Hôtel ne fût parfaitement connu ; son messager revint , avec une invitation si gracieuse & si pressante , qu'elle se disposa à s'y rendre sur le champ.

Madame *Fitz-Patrick* ne fit d'autres instances pour la retenir , que celles qu'exigeoit la politesse. Soit qu'elle soupçonnât d'être soupçonnée , soit par quelque autre motif que nous ne pouvons pénétrer ,

il est certain qu'elle étoit aussi empressée de voir partir *Sophie*, que *Sophie* pouvoit l'être de s'en aller.

Miss Western, au moment qu'elle lui dit adieu, ne put s'empêcher de lui donner une espece de petit avis. Au nom du Ciel, ma chere, lui dit-elle, tenez-vous sur vos gardes, & réfléchissez mûrement sur les dangers que vous allez courir ! il est peut-être encore des voyes de conciliation avec votre époux : tâchez, je vous en supplie, de ne pas vous les interdire.

Epargnez-vous ces craintes, ma cousine, lui répondit Madame *Fitzpatrick*, avec un sourire équivoque : vous avez moins vécuë que moi ; gardez-les, je vous prie, pour vous-même. J'irai vous voir dans quelques jours. Daignez pourtant aussi ne pas refuser un petit conseil de ma part. Défaites-vous du ton & des façons de la *Miss Graveair* d'autrefois : croyez-en votre aînée, ma chere ; cela, je vous le jure, ne prendroit pas dans ce Pays.

Tel fut l'adieu des deux cousines.

Sophie, à son arrivée chez *Milady Belaston* ne put qu'être enchantée des caresses de cette Dame, qui dès le tems qu'elle l'avoit vue chez *Madame Western*, prétendoit l'avoir prise en amitié, paroissoit charmée de la revoir si belle, & ne fut pas sitôt instruite de la cause de son voyage, qu'elle applaudit à la résolution de notre Héroïne, & promit de la protéger envers & contre tous.

Fin du onzième Livre.



L'ENFANT TROUVE.

LIVRE DOUZIEME,

*Contenant les mêmes trois jours que
les précédens.*

CHAPITRE PREMIER.

*Dans lequel M. WESTERN ne
trouvant pas sa fille , trouve à s'en
consoler.*

NOtre Histoire (quelle aubaine
pour la Critique !) retourne
encore à la fameuse Hôtellerie d'*U-*
pton , où nous avons laissé M. *Wes-*
tern , mettant le pied à l'étrier ,
dans la louable intention de pour-
suivre & rattrapper sa fille.

Il avoit pris langue , en partant ;

M iiii

On l'avoit informé que *Sophie* avoit dû passer la *Saverne*. Il la passa avec son équipage. C'en'étoit point assez; quel chemin avoit-elle pris ? Le bon Gentilhomme en chargea la fortune, & se jeta dans celui de *Worcestre*.

A peine avoit-il fait deux milles, que s'arrêtant tout à coup, & lâchant une volée de juremens & d'imprécations..... O Ciel, s'écria-t-il, fut-il jamais un chien plus malheureux, & plus maudit que moi !...

Le Ministre, qui le suivoit, se hâtant alors de le rejoindre, le supplia de ne point s'affliger, & de ne pas désespérer de la bonté du Ciel. Il vous a conduit, il vous a dirigé jusqu'ici, Monsieur, lui dit-il, avec onction, il vous a mis sur les pas de Madame votre fille; patientez, patientez, de grace ! vous touchez peut-être au terme de vos vœux.

Que la peste t'étouffe, répondit *Western* : c'est bien *Sophie* qui m'inquiète maintenant !..... je déplore la perte d'une si belle matinée, si

favorable pour la chasse. N'est-il pas désolant de perdre un des plus beaux jours de l'Hyver, & pourquoi ? pour courir après une..... ah ! que je voudrois la haïr.....

Soit que la fortune, malgré sa légèreté, quelquefois compâtissante, regardât alors en pitié le pauvre Gentilhomme ; soit qu'elle eût arrêté, qu'il ne rejoindroit pas sitôt sa fille (nous n'affirmerons ni l'une ni l'autre de ces conjectures) mais, M. *Western* achevoit à peine ces mots, lorsqu'une meute de chiens courans, répandant tout à coup dans les airs les sons harmonieux de leurs gosiers, frapperent à la fois l'oreille du Gentilhomme & du cheval qui le portoit toujours par préférence, qui partant de la main & traversant un champ de bled, seconda si bien les intentions de son Maître, qu'il se trouva en moins d'une minute à la queue des chiens.

C'est ainsi, dit la Fable, que la belle *Grimalkin*, cette chatte que *Venus* propice aux desirs d'un Amant du tems passé, avoit enfin

changée en femme ; c'est ainsi , dis-je , que cette jeune épouse n'eut pas plutôt apperçu une souris , que rappelant ses anciens plaisirs , & retournant tout à coup à son naturel , elle sauta du lit de son époux pour courir après le petit animal !

Nous ne prétendons pourtant pas en induire , que la nouvelle épouse fût insensible aux tendres embrassemens de son amoureux époux : car , quoique le chat soit taxé par bien des gens d'être sujet à l'ingratitude , cependant les femmes , & les chats mêmes , en certaines occasions aiment assez qu'on les caresse. Nous pensons seulement , d'après le très-subtil *Sir Roger l'Estrange* , * que si vous fermez la porte au nez à la nature , elle rentrera par la fenêtre ; & qu'une chatte , quoique *Madame* , n'en courra pas moins , sans pudeur après les rats. Nous n'accusons donc pas M. *Western* d'indifférence pour sa fille , puisqu'il

* Il a traduit en vers les Fables d'*Esoppe* &c. avec des Commentaires.

Paimoit beaucoup : nous voulons dire seulement , qu'il étoit Gentilhomme campagnard & Chasseur , & , qu'à ces titres réunis , la Fable & nos judicieufes réflexions , ne lui font pas fi mal appliquées.

Notre Chasseur s'en donna donc de tout fon cœur , fans plus fonger à fa *Sophie* , qu'au maître de la meûte. Les Domestiques imiterent le Maître ; & le Ministre , après avoir marqué tout fon étonnement en beau latin , les imita auffi , & ne s'occupa plus , en les fuivant de loin , qu'à méditer quelque point de *Doctrine* pour le Sermon du Dimanche fuivant.

Le Gentilhomme , à qui appartenoient les chiens , enchanté de la capacité & de l'expérience du Confrère inconnu , se gardoit bien de le troubler dans fon entoufiafme , par des politeffes hors de faifon. Il attendit la fin de cette fcène , pour lui marquer toute la vénération d'un mérite auffi fupérieur avoit roit de lui inspirer.

Leur converfation , quoique très-

intéressante pour eux , ne trouvera point place ici. Nous dirons seulement , qu'ils se plurent beaucoup l'un à l'autre ; que l'on recommença bientôt une seconde chasse , qui fut suivie d'un grand dîner ; que ce dîner fut arrosé de beaucoup de vin ; & que M. *Western* , toujours réglé dans sa conduite , se fit porter au lit , pour pouvoir reparoître au repas du soir avec toute la décence convenable à son caractère.

Il ne brilla pourtant pas, en cette occasion , autant qu'il s'en étoit flatté : son Hôte & le Ministre , moins fatigués & de corps & d'esprit , eurent sur lui tellement l'avantage , qu'à peine le pauvre homme avoit-il achevé sa troisième bouteille , qu'il n'étoit plus sensé présent.

M. *Supple* informa l'autre Gentilhomme de toute l'aventure de *Sophie* ; & le pria de joindre ses instances aux siennes , pour engager le lendemain matin M. *Western* à retourner chez lui. Cela trouvé très-juste , fut promis & exécuté ;

non pas sans peine cependant ; mais le tems étoit si beau , si favorable pour la chasse ! la route de *Sophie*, étoit d'ailleurs si incertaine ; & il y avoit si peu d'espoir de la rejoindre , après lui avoir laissé gagner près de vingt-quatre heures de marche , que *M. Western* consentit enfin , après avoir remercié son Hôte , de reprendre la route du Comté de *Somerset*.

CHAPITRE II.

*Départ de JONES de l'Hôtellerie
d'UPTON. Avanture du
MENDIANT.*

NOus voici donc revenus à *M. Jones* ; & nous y revenons avec plaisir , malgré la situation misérable dans laquelle nous l'avons vû , & qui sans doute aura pû faire croire à quelques-uns de nos Lecteurs , que nous l'avions délaissé pour jamais.

Maïs, (croyez-nous en si, vous voulez) si nous ne sommes pas absolument vertueux , nous pouvons pourtant assurer que nous n'avons pas tous les vices dont certains personnages qu'on appelle prudens sont assez légitimement accusés ; & que malgré l'état déplorable où notre ami *Tom* se trouve maintenant, nous revenons à lui avec autant de diligence , que s'il n'avoit plus rien à désirer de la fortune.

M. Jones, & son Compagnon *Partridge*, quitterent l'Hôtellerie d'*Upton* quelques minutes après le départ de *M. Western*, & suivirent, à pied, la même route, n'ayant pu trouver de chevaux de louage dans *Upton*. Tous deux cheminoient tristement, quoique par différens motifs ; & si l'un soupiroit très-haut, l'autre à chaque pas grognoit à l'unisson.

Lorsqu'ils arriverent au chemin où *M. Western* s'étoit arrêté, *Tom* crut devoir s'arrêter aussi ; & se retournant vers *Partridge*, le consulta sur la route qu'il convenoit de pren-

dre. Ah , Monsieur , s'écria *Partridge* , plutôt au Ciel que vous voulussiez suivre mon avis. Pourquoi non ? répliqua *Jones* , il m'est aussi indifférent de sçavoir où je vais , que de sçavoir ce que je deviendrai !... en ce cas , reprit *Partridge* , mon avis est que nous retournions chez vous. Quand on est sûr d'un pareil gîte , c'est être fou que de courir ainsi les champs comme des vagabonds. Pardon , Monsieur ! *sed vox ea sola reperta est.*

Hélas ! s'écria *Tom* , où prétends-tu que je retourne ? il ne me reste plus d'azile !.... que dis-je ? quand même mon ami , quand mon pere même voudroit encore me recevoir , pourrois-je vivre dans des lieux où ma *Sophie* n'est plus ?..... cruelle *Sophie* ! cruelle ? Non ; Je suis le seul coupable..... non , je ne puis la condamner..... C'est toi , malheureux (dit-il , en s'adressant à *Partridge*) , c'est toi , détestable butor ! c'est toi qui m'a perdu : il faut que je t'arrache l'ame !..... à ces mots , cédant à sa fureur , &

prenant *Partridge* à la gorge , il le secoua de façon que le pauvre homme se crut mort.

Le malheureux tomba au genoux du terrible *Jones* , pleurant , & protestant de son innocence..... notre Héros s'arrêtant tout à coup , & lançant un regard farouche , recula quelques pas , en achevant d'épuiser sur lui-même un accès de fureur , qui sans doute eût anéanti son Compagnon. Nous ne tenterons pas de peindre les différens transports de *Jones* dans ce cruel moment.

Qu'il fût au Lecteur , que cet Amant infortuné , après avoir joué d'original le rôle de *Roland* pendant quelques minutes , étant enfin revenu par degrés à lui-même , & trouvant encore à ses pieds le timide *Partridge* , le reçut dans ses bras ; & lui demanda tendrement pardon de la frayeur qu'il lui avoit causée. Il le pria pourtant , de ne jamais lui reparler de retourner chez M. *Alworthy* , étant fermement résolu de ne plus revoir ce château.

Partridge avoit l'ame chrétienne, & pardonnoit fort aisément ; il promit même , & de très-bonne foi , d'obéir à cette défense. Puisqu'il m'est absolument impossible , s'écria *M. Jones* , de suivre plus long-tems les traces de ma seule Divinité..... suivons donc celles de la gloire. Allons , mon brave ami , marchons & courons à l'Armée.

Il partit , en achevant ces mots ; & le hazard lui ayant fait choisir un chemin contraire à celui qu'avoit pris *M. Western* , le remit directement sur les traces de *Sophie*.

Ils marcherent assez long-tems , sans proférer une syllabe : *Jones* avoit assez à penser , & *Partridge* trop à craindre.

Tom se laissa pourtant enfin du monologue : il acheva de rassurer *Partridge* , en lui jurant qu'il pouvoit maintenant parler sans crainte ; & un Mendiant , qu'ils apperçurent de loin , fournit un très-bon texte au Pédagogue pour s'indemniser du long silence qu'il avoit forcément observé,

Son Homélie roula d'abord sur la *Charité*, & sur la dureté du cœur humain ; de-là , passant , par une transition naturelle , au Chapitre de la Guerre , il déclama contre ce fléau de l'humanité avec une véhémence qui l'étonna bientôt lui-même au point de le faire arrêter tout court , pour demander pardon à son Maître d'en avoir peut-être trop dit.

Ne crains rien , mon cher *Partridge* , lui dit son Maître , en souriant , j'étois déjà si convaincu de ta poltronnerie , que rien de ce que tu peux dire , ne sçauroit m'émouvoir. Vous pouvez , Monsieur , lui répondit *Partridge* vous pouvez à votre aise m'accuser de poltronnerie. Si le desir de conserver sa peau entière , rend un homme poltron , *non immunes ab illis malis sumus* : Je ne lûs jamais , dans la Grammaire , qu'il ne fût pas possible d'être honnête homme sans se battre. *Vir bonus est , quis ? qui consulta Patrum , qui leges juraque servat* : pas un mot de bataille ! l'Ecri-

ture même y répugne si fort , que je serois presque tenté de regarder comme très-peu Chrétien quiconque aime à répandre le sang de son semblable.

Partridge achevoit de déployer sa pieuse Doctrine , lorsqu'ils arriverent au détour d'un chemin , où le mendiant qu'ils avoient apperçu de loin vint leur demander l'aumône.

Partridge débuta par le brusquer , en lui disant , que chaque Paroisse étoit tenuë de nourrir ses Pauvres ; & que de pareils vagabonds..... Arrêtez , lui dit *Jones*, en riant ; n'êtes-vous pas honteux , avec tant de charité dans la bouche , d'en avoir si peu dans le cœur ? La Religion vous sert , je l'apperçois , très-bien , à pallier le vice , mais sans vous exciter à la vertu. Un homme , qui se dit Chrétien , peut-il voir son semblable dans cet état affreux , sans penser à le secourir ?..... *Tom* , parlant ainsi , tiroit un *Sheling* de sa poche & le donnoit au Mendiant.

Monfieur, s'écria le pauvre Mendiant, après l'avoir beaucoup remercié, j'ai trouvé à deux milles d'ici, quelque chose de curieux : voudriez-vous me l'acheter ? je me ferois bien gardé de le montrer à d'autres ; mais, vous m'avez l'air d'un fi bon Gentilhomme, & vous êtes fi charitable, que vous ne me foupçonnerez pas d'être un voleur, parce que j'ai le malheur d'être pauvre.

Il tira alors de fa poche un petit porte-feuille doré, qu'il remit entre les mains de *Jones*.

Tom l'ouvrit d'abord, & (que le Lecteur juge de ce qu'il sentit !) il l'ouvrit, dis-je, & vit dès la première page le nom de *Miss Sophie Western*, écrit de fa propre main. Il n'eut pas plutôt lû ce nom, qu'il le pressa contre fa bouche, & tomba dans une forte de rêverie, qu'on pourroit appeller extase, & dont il ne revint que pour se livrer aux transports les plus extravagans.

Tandis que *Tom*, en exprimant fa joye, baisoit & rebaisoit le petit

Livre , *Partridge* en vit tomber un papier qu'il ramassa , & remit à son Maître. C'étoit ce même billet de banque, que M. *Western* avoit donné à sa fille la veille de son départ.

Tom le dit à *Partridge* , & ne le cacha point au Mendiant. Tous deux en furent enchantés ; l'un , par l'espoir de partager au moins l'aubaine ; l'autre , par celui d'une récompense qu'il reçut en effet de *Tom* , qui sans balancer lui fit présent d'une *Guinée*.

C H A P I T R E I I I.

Autres Aventures , assez peu intéressantes.

NOs Voyageurs , après avoir quitté le Mendiant , marchèrent d'une vîtesse , qui ne leur permettoit guères une conversation suivie. *Jones* étoit totalement occupé de sa Maîtresse , & *Partridge* des cent livres *Sterlin*.

Ils avoient fait environ trois milles , tout d'une haleine , lorsque le Pédagogue , qui ne pouvoit plus suivre son Maître , le pria de ralentir un peu son pas ; & *Jones* y consentit d'autant plus volontiers , qu'entrant alors dans une vaste plaine coupée par différens chemins , il commençoit à perdre les traces de *Sophie* , qu'il avoit suivies jusques-là. Il s'arrêtoit , pour déterminer lequel de ces chemins il étoit à propos de prendre , lorsque le bruit d'un tambour vint frapper leur oreille. *Partridge* , effrayé de de ce son , eut à peine la force de s'écrier , miséricorde ! Seigneur , ayez pitié de nous ! les voilà , les voilà qui s'approchent !.....

Qui donc s'approche ? lui demanda *Jones* , en regardant de tous côtés. Qui ? répondit *Partridge* , eh , les Rebelles apparemment ! Pour Dieu , Monsieur , ne vous avisez pas de les insulter ; peut-être ne nous diront-ils rien. Mais , ne seroit-il pas plus prudent de nous mettre derriere ces buissons ,

en attendant qu'ils soient passés ?
 Pourquoi risquer de leur déplaire ?
 & que peuvent deux malheureux ,
 sans armes , contre cinquante mille
 peut-être ?..... *Tom* interrompit
 cette Tirade ; & jugeant que le
 bruit du tambour leur annonçoit
 le voisinage de quelque Ville , il
 marcha directement à l'endroit d'où
 partoient le son , en assurant le trem-
 blant *Partridge* qu'il n'étoit pas pos-
 sible que les Rebelles pussent être
 si proches d'eux.

Partridge , un peu raffermi , par
 la fermeté de son Maître , suivit son
 Conducteur , quoiqu'à regret , jus-
 qu'au moment où tombant tous
 deux dans un chemin aussi obscur
 que resserré , le Pédagogue apper-
 çut quelque chose de peint flottant
 en l'air à très-peu de distance. Son
 imagination déjà échauffée , n'en
 demandoit pas tant.... Les voilà ,
 Monsieur !..... je l'avois bien dit ,
 s'écria-t-il , voilà leurs Drapeaux !
 voilà la Couronne , & voilà le cer-
 cueil !..... ah Ciel ! quel étendard
 terrible !... adieu . Monsieur , nous
 allons être fusillés !....

Jones , n'avoit eu besoin que de lever les yeux pour se convaincre de la méprise de *Partridge*..... Courage ami ! dit-il ; ce péril est digne de ta valeur ; & je te garantis la victoire sur cette armée... de Marionnettes. De Marionnettes ? répondit *Partridge* , avec transport , Quoi ce n'est que cela ! & le tambour ?..... C'est celui des Marionnettes , lui dit froidement *Tom* .

Oh bien , je veux les voir , répartit le Pédagogue , en sautant de joye : j'aime ce spectacle à la folie ; de grace , Monsieur , allons de ce côté. D'ailleurs , voilà la nuit , je suis à jeun depuis trois heures du matin , & le cœur me manque.

Ils arriverent bientôt à une Hôtellerie , ou plutôt à un Cabaret à bière , où *Partridge* n'eut rien de plus pressé que de visiter la cuisine , & *Tom* de s'informer si les Dames n'avoient point passé par là dans la journée. L'enquête de *Partridge* fut plus heureuse que celle de son Maître. L'un , n'apprit rien de *Sophie* ; l'autre , à sa grande satisfaction.





tisfaction , apprit qu'on leur serviroit bientôt un grand plat d'œufs au lard , qui sortoit du feu.

L'amour n'agit pas également sur tous les hommes : Le caractère & surtout la constitution de l'Amant règle communément ses effets. Dans un tempérament foible il détruit toute espèce d'appétit tendant à la conservation de l'animal ; dans un corps vigoureux , il fait naître des distractions , des négligences , l'oubli même des réparations nécessaires à la nature : mais, mettez-moi ce dernier , s'il a faim , vis-à-vis un plat qui lui plaise , & vous verrez ce qu'il en fera. L'ami *Jones* , s'il eût été seul , auroit peut-être fait encore bien du chemin avec l'estomach vuide ; dès qu'il vit le plat sur la table , il mangea d'aussi bon appétit que *Partridge*.

La nuit étoit venue avant que nos Voyageurs eussent fini leur repas. La Lune étoit dans son décours , il faisoit extrêmement noir. Le bon *Partridge* fit tant d'instances à notre Héros , pour voir les Ma-

riionnettes , qu'il obtint enfin cette grace. Mais ce qui se passa pendant la durée de ce spectacle , quoique très-fort du goût de M. *Partridge* , ne nous paroît pourtant pas assez intéressant pour en rendre compte.

Il en est de même de ce qui arriva dans l'Hôtellerie , jusqu'au lendemain matin : Car le Lecteur sçaura que M. *Tom* vaincu par les prières de *Partridge* , & par les remontrances de l'Hôte , qui lui avoit exagéré la difficulté des chemins , avoit enfin consenti de coucher dans cette maison.

Jones , qui s'étoit couché sans souper au sortir des Marionnettes , avoit déjà dormi neuf bonnes heures , & en eût peut-être dormi davantage , si un grand bruit qui se faisoit à la porte de la chambre , ne l'eût pas réveillé en sursaut. On crioit même au meurtre. Il se leva & trouva le maître des Marionnettes , qui sans miséricorde , assommoit de coups le *divertissant* de sa troupe.

Tom , toujours généreux , se rangea du côté de la partie souf-

frante, & colla l'insolent vainqueur
contre la muraille.

Le petit *divertissant*, quoique
foible, étoit colérique. Il ne se vit
pas plutôt hors de portée de son
ennemi, qu'il commença à l'atta-
quer avec la seule arme qui fût
égale entr'eux. Après beaucoup
d'épithètes & d'injures générales,
il procéda aux accusations parti-
culières. Double coquin ! lui cria-
t-il, non seulement je t'ai servi
pour l'amour de Dieu, car tu me
dois encore mes gages, mais je t'ai
sauvé deux fois du gibet. Ne vou-
lois-tu pas, plus loin qu'hier,
dans ce chemin étroit, voler cette
aimable Demoiselle, & lui prendre
son bel habit de voyage ? Peux-tu
nier, que ton intention ne fût pas
de l'entraîner dans la forêt voisine,
pour la dépouiller, pour tout ravir
à la plus charmante personne qui
fût jamais ?.... Et tu t'avises de me
maltraiter aujourd'hui ! de m'af-
fommer comme un bourreau, pour
avoir badiné un instant avec une
servante de cabaret, uniquement.

parce qu'elle me préfère à toi !....

Tom, dès qu'il eut entendu ces reproches, quittant tout-à-coup le Maître des Marionnettes, après lui avoir défendu sur peine de son indignation toute espèce de voyes de fait, prit le *divertissant* sous sa sauvegarde, & le fit passer avec lui dans sa chambre.

Jones apprit de lui des nouvelles de sa *Sophie*, que cet homme avoit vû passer la veille, tandis qu'il accompagnoit son Maître avec son tambour. Il l'engagea aisément à lui venir montrer la place où il avoit vû *Miss Western* ; puis appelant *Partridge*, ils se remirent à l'instant en chemin.

Dès qu'ils y furent arrivés, *Tom* recompensa grassement son Guide, & suivit avec joye les traces de sa Maîtresse.

Partridge, frappé de la singularité de cette rencontre, en tira l'augure le plus favorable pour le succès des amours de son Maître. De pareils hazards, s'écria-t-il, dans son enthousiasme, ne feroient ja

mais arrivés, si la Providence n'avoit pas un dessein formé de vous unir un jour avec *Sophie*.

Ils n'avoient pas encore marché deux milles, lorsqu'une grosse pluie vint les surprendre, à la vuë d'une Hôtellerie. On peut juger si *Partridge* harangua pour s'y réfugier; & si *Tom Jones* put s'en défendre,

Bien fâché de n'y rien apprendre de sa *Sophie*, l'amoureux *Tom*, malgré l'orage, parloit déjà de se remettre en route, lorsque *Partridge*, qui ne partoît pas de bon cœur, jettant encore une fois les yeux sur le bon feu qu'il falloit quitter, apperçut & crut reconnoître un jeune homme qui s'asséioit dans le coin de la cheminée. Monsieur! (s'écria-t-il, en rappelant *Jones*) bûvons encore un coup: voici sûrement encore des nouvelles de Madame *Sophie*. Je crois reconnoître son guide de l'Hôtellerie d'*Upton*!.... L'ami *Partridge*, avoit raison: *Tom* en fut transporté; & fit passer le guide dans une chambre particulière, pour l'interroger plus

à son aise sur les moindres circonstances qui pouvoient concerner sa Maîtresse.

C H A P I T R E I V.

A peu près comme le précédent.

Jones , au bout d'un quart d'heure , revint avec le Guide, pour signifier à *Partridge* qu'il falloit partir sur le champ. Cet ordre , bien cruel pour le Pédagogue , lui parut cependant moins dur , en apprenant que son Maître avoit fait marché avec le Guide pour les conduire à cette même Hôtellerie où *Sophie* avoit couché la veille avec Madame *Fitz-Patrick*. *Tom* voulut monter le même cheval qu'avoit eu sa Maîtresse ; *Partridge* monta celui de Madame *Honora* ; & leur diligence fut si grande, qu'ils arrivèrent avant trois heures après midi. *Jones* , en mettant pied à terre , demanda des chevaux de poste.

Mais , par malheur , il ne s'en trouva point dans le Village : ce que le Lecteur ne croira pas étonnant , attendu l'extrême agitation de la Nation entiere , & surtout dans ces cantons , à cause de la marche des Révoltés.

Jones , désespéré , tentoit en vain d'engager le Guide à l'escorter jusqu'à *Coventry* : cet homme étoit inexorable.

Tandis qu'il le pressoit de nouveau , dans la cour du cabaret , un Cavalier qui y arrivoit , le salua , en le nommant par son nom , & en lui demandant des nouvelles de *M. Alworthy* & de sa famille.

Tom ne l'eut pas plutôt envisagé , qu'il reconnut *M. Dowling* , ce même Procureur avec qui il avoit diné depuis peu à *Glocestre*.

M. Dowling conseilla à *Jones* ; & le pressa fort de ne point partir ce soir-là , attendu les mauvais chemins & l'obscurité de la nuit. Mais *Tom* avoit pris son parti ; dût-il faire la route à pieds , rien n'étoit capable de l'en distraire.

Quand le bon Procureur vit ses instances inutiles , il se joignit à *Tom* , pour engager le Guide à l'accompagner dans ce petit voyage. Les prières & les promesses l'abbatirent enfin ; & il consentit à tout , pourvû qu'on lui permît de faire rafraîchir ses chevaux.

Pendant cet intervalle , *M. Jones* , à son tour , fut aussi obligé de consentir à boire un coup avec *M. Dowling* : ce qui occasionna entr'eux une conversation , dont nous allons vous rendre compte.

CH A P I T R E V.

*Conversation de JONES & de
M. DOWLING.*

Monsieur *Dowling* , en remplissant le verre de notre Héros , porta d'abord la santé de *M. Alworthy*. Il ajouta , quelques momens après , si vous le permettez , Monsieur , nous boirons aussi

celle de M. *Blifil*, son très-digne héritier, jeune Gentilhomme de très-grande espérance, & pour qui j'ai conçu la plus haute estime.

Je suis convaincu, répondit *Jones*, que votre intention n'est pas de m'offenser : mais vous associez très-mal les gens ; l'un fait honneur à l'humanité, l'autre est un misérable qui mérite à peine le nom d'homme. N'en parlons plus, de grace.

Dowling, frappé de cette réponse, lui dit qu'il les avoit crûs tous les deux estimables. Quant à M. *Alworthy*, ajouta-t-il, je n'eus jamais le bonheur de le voir ; mais l'excellence de son caractère est connue par-tout. A l'égard de son neveu, je ne l'ai jamais vû qu'une fois, lorsque j'allai lui annoncer la mort de sa mere. J'avois tant d'affaires alors, & j'étois si pressé de repartir, qu'à peine ai-je eu le tems de l'entretenir deux minutes : mais il m'a paru si poli, que je le croyois, je vous jure, un très-aimable Cavalier.

Je ne m'étonne pas , répliqua *Jones* , que ce jeune homme vous en ait imposé. C'est un démon pour la malice ; & vous eussiez pû vivre long - tems avec lui , sans pénétrer toute la noirceur de son caractère. Nous fûmes élevés ensemble ; & c'est enfin à mes dépens , que j'ai connu toute son infamie. Il est vrai , que je ne l'aimois guères : il manquoit , selon moi , de cette générosité de cœur , qui certainement est la base de tout ce que l'humanité a de noble & de grand. Je méprisois en lui cet intérêt personnel , & cet excès d'amour-propre , perpétuels motifs de toutes ses démarches. Mais , je conçois très-nettement combien le lâche abusoit de mon trop de franchise , & par quel tissu d'artifices il m'a perdu sans espoir de retour.

Ciel ! que me dites - vous ? s'écria le Procureur. En ce cas , je suis bien indigné que la succession de votre oncle *Alworthy* soit destinée à cet odieux personnage.

Hélas ! répondit *Tom* , vous

m'honorez d'un titre qui ne m'appartient pas. Il est vrai que M. *Alworthy* m'a long - temps permis de l'appeller d'un nom plus cher encore ; mais, cet Acte de bonté n'ayant été que volontaire en lui, il a pû sans injustice me priver d'un honneur dont sans doute il ne m'a pas cru digne. Non, Monsieur, je n'appartiens point par le sang à M. *Alworthy* ; & si le monde, toujours peu capable de discerner & d'apprécier les vertus, trouve trop de rigueur dans sa conduite à mon égard, en me supposant son parent, c'est faire une injustice au plus respectable des hommes..... Pardon pourtant, Monsieur, de vous avoir tant ennuyé de mes malheurs. Vous me pensiez proche parent de M. *Alworthy*, j'ai cru devoir vous en dissuader & dissiper les impressions que sa rigueur à mon égard eût peut-être fait naître en vous.

Voilà, s'écria *Dowling*, ce qu'on appelle parler le langage de la probité même ! non, Monsieur, bien loin de m'ennuyer, je suis ravi

de vous entendre ; & je serois ravi d'être informé du fondement sur lequel on vous a cru parent de M. *Alworthy* , tandis qu'il n'en est rien. Vos chevaux ne peuvent être sitôt prêts ; & vous m'obligerez infiniment , en me racontant votre histoire.

Jones , dont la complaisance ; (mais la prudence non) égaloit celle de *Sophie* , se prêta volontiers au desir de M. *Dowling* , & lui fit tout le détail de ses aventures depuis sa naissance jusqu'au moment présent.

Ce récit intéressa beaucoup M. *Dowling* , qui quoique Procureur , n'avoit pas dépouillé tout sentiment d'humanité. A propos de quoi , nous remarquerons en passant , que rien n'est moins juste que certains préjugés contre les gens de certaines professions. L'habitude , il est vrai , les familiarise avec des actions que leur profession même rend souvent nécessaires , & par conséquent coutumierès ; mais en toutes autres circonstances , la na-

ture agit également sur eux, comme sur les autres hommes. Un Boucher, j'en suis sûr, feroit touché de voir égorger un beau cheval ; un Chirurgien, venant de couper un bras, sans la moindre émotion, aura pitié d'un homme attaqué d'un violent accès de goutte : & j'en ai vu l'exemple. Un Guerrier, sortant du carnage, redevient, à la Paix, doux, aimable, galant, & fait pour la société. De même, un Procureur peut être compâtissant, & véritablement sensible aux infortunes d'une créature de son espèce, pourvu surtout que ses vrais intérêts n'en souffrent point.

Jones, comme sçait fort bien le Lecteur, n'étoit pas absolument au fait de la façon dont on s'y étoit pris, pour le noircir dans l'esprit de M. *Alvvorthy* : il n'avoit pu faire ce détail à M. *Dovvling*; quant au reste, il l'avoit comme de raison, présenté au Procureur dans le jour le plus avantageux qu'il avoit pu ; car, quoiqu'il ne visât point à rendre son ancien patron trop con-

dâmnable , il n'avoit pas non plus envie de se trop dénigrer lui même. Ainsi *Dovvling* eut assez de pénétration , pour juger que quelqu'un avoit probablement rendu , sous main , de très-mauvais offices à M. *Tom*. Non , s'écria-t-il , M. *Alvorthy* n'eût jamais déshérité quelqu'un qu'il chérissoit autant que vous , pour des fautes aussi légères. Son amitié , du moins , vous donnoit droit de beaucoup attendre de lui ; & l'éducation qu'il vous avoit donnée , étoit une espece d'engagement de sa part , que vous aviez bien droit de réclamer. Il y a du noir là-dessous , Monsieur !.... Cette succession devoit vous regarder en grande partie.

Vous me connoissez mal , dit *Jones* : j'eusse été satisfait à moins ; & je n'ambitionnerai jamais la fortune de mon bienfaiteur. Je puis vous jurer même , qu'il ne m'arriva jamais de songer à ce que j'en pouvois attendre. J'ai toujours préféré la tranquillité de mon ame , à la plus brillante fortune acquise aux

dépens d'autrui. Eh , qu'est-ce que le misérable orgueil que fait naître la magnificence d'un Palais , d'un nombreux Equipage , d'une table splendide , de tous les dehors enfin du bonheur , vis-à-vis ce repos solide , cette douce satisfaction , ces transports délicieux , & ce triomphe intérieur dont jouit un cœur pur , en réfléchissant sur ses nobles & bienfaisantes actions ? Je n'envie point *Bliss* , contemplant d'un oeil avide & foudroyant , ses richesses futures ; je ne lui en envierai pas plus la possession. Je n'achèterai pas la fortune , au prix d'un instant de remords. Je crois , ainsi que vous , avoir été suspect à ce garçon ; il m'a cru plus intéressé : ses soupçons sont nés de sa bassesse ; il a mesuré mon cœur au sien. Grace au Ciel ! je sens.... je sens mon innocence , mon ami ! pour l'Univers , je ne troquerois pas ce sentiment contre.....

M. *Dovvling* , quoiqu'extrêmement déconcerté pendant tout ce discours de *Jones* , dont nous abrè-

geons une partie , étoit pourtant touché de la compassion la plus vive. S'il nous retombe sous la main, dans le cours de cette Histoire , nous tâcherons de pénétrer les raisons de son trouble : nous sommes obligés, pour le présent, en imitant notre Héros, de prendre brusquement congé de lui, attendu que la nuit s'approche, que les chevaux sont prêts, & que l'ami *Tom*, malgré la pluie qui commence à tomber, veut pourtant à toute force aller coucher à *Coventry*.

CHAPITRE VI.

Voyage nocturne. Etrange Avanture.

J Amais chemin ne fut plus droit ni plus uni que celui d'où nos Voyageurs partoient, jusqu'à *Coventry*; & quoiqu'aucun d'eux n'y eût jamais passé, il ne falloit pas moins qu'une nuit aussi obscure,

& une pluie aussi abondante , pour qu'il fût possible qu'ils s'égarassent.

Ils ne s'en apperçurent qu'après avoir marché l'espace d'environ fix milles , lorsque comptant entrer dans les fauxbourgs d'une grande Ville , ils se trouverent dans un chemin sale & étroit.

Jones s'outint alors , qu'on avoit manqué le grand chemin de *Conventry* ; le Guide , que la chose étoit impossible ; & *Partridge* mit au jour une toute autre opinion. Dès l'instant de notre départ , dit-il , j'ai soupçonné qu'il nous arriveroit quelque malheur. *M. Jones* n'a-t-il pas remarqué cette vieille femme , accroupie sur la porte du cabaret , au moment que nous montions à cheval ? Plut au Ciel que nous eussions donné quelque chose ! Vous vous en repentirez , a-t-elle dit entre ses dents ; & dans l'instant la pluie a commencé. Qu'on dise tout ce qu'on voudra , je suis certain , moi , qu'il y a des Sorcieres ; & s'il en fut jamais , celle-ci en est une. Je l'ai jugée

telle , à la première vûe ; & je lui aurois donné l'aumône , si j'avois eu de la monnoye.

Tom , quoique très-affligé d'un retardement , qui lui faisoit perdre les traces de sa chère *Sophie* , ne put s'empêcher de rire au nez du superstitieux *Partridge* , qui dans l'instant même étant tombé dans un borbier , n'en fut que d'autant plus fortifié dans son opinion. Le hazard voulut qu'il en arrivât bientôt autant au Postillon ; *Partridge* , alors , après avoir crié à *Tom* de se préparer à la même cérémonie , le supplia de retourner pour pacifier la vieille. Nous y ferons bientôt , Monsieur , s'écria-t-il , car , malgré tout le chemin qu'il semble que nous avons fait , je suis très-convaincu , que nous sommes encore aux environs du cabaret d'où nous sommes partis.

Jones , au lieu de l'écouter , étoit occupé à voir si le Guide n'étoit point blessé ; mais , appercevant qu'il en étoit quitte , ainsi que *Partridge* , pour beaucoup de crot-

tes , notre Héros se remit en selle , très-résolu d'aller jusqu'à ce qu'il trouvât quelque Village où l'on pût le remettre dans son chemin.

Ils avançoient , en tâtonnant , lorsqu'une lumière éloignée frappa les yeux de *Jones* , & jeta la terreur dans l'ame du Pédagogue. C'est un feu follet , Monsieur , s'écria-t-il..... prenez garde ! ne vous y fiez pas , ah , maudite Sorciere... ! la lanterne infernale , pour peu que nous marchions encore , va nous précipiter dans quelque abîme.

Mais , quel redoublement de frayeur pour le pauvre *Partridge* , lorsque nos Voyageurs approchant un peu plus près de cette , ou plutôt maintenant de ces lumières , entendirent un bruit confus de voix humaines !..... des cris , des chants , des éclats de rire , qui mêlés au son de quelques instrumens formoient un concert si difficile à définir , que *Partridge* devint à peu près pardonnable , en affirmant , d'une voix presque étein-

te , que c'étoit un *Sabbat*.

L'horreur qui s'empara de l'ame du Pédagogue , & qui par contagion gagna bientôt le Guide , est d'un genre qui ne se peint pas , quand on croit sçavoir à peu près ce qui peut se peindre.

Tous deux s'unirent pour prier , en pleurant , *M. Tom* de vouloir bien ne pas aller plus loin. Le Guide affirma même , que les chevaux , qui paroissoient marcher , n'avoient pas fait un pas depuis une demie heure ; & que tout ceci n'étoit qu'un sortilége & enchantement.

M. Jones , n'étoit pas crédule : il se trouvoit pourtant embarrassé avec deux compagnons de cette espece. Ou nous approchons , leur dit-il en riant , vers la lumiere , ou la lumiere s'approche de nous ; car enfin , nous en voilà bien près. Qu'avons-nous donc à craindre , je vous prie , de gens inconnus , à la vérité , mais qui n'ont l'air que de se réjouir ? de se réjouir , Monsieur , s'écria *Partridge* ! & quel cœur peut songer à se réjouir à cette

heure-ci , & par un tems si diabolique ? ce ne peut être qu'un tas de revenans , de forciers , ou de malins esprits : Monsieur , soyez-en bien certain ; & ne nous avisons pas de tenter le Ciel.

Que ce soit tout ce qu'on voudra , répliqua *Tom* ; je suis résolu d'y aller demander le chemin de *Coventry*.

Jones , à ces mots , piqua des deux ; & malgré les cris du Pédagogue , marcha droit à l'endroit d'où partoît le bruit. *Partridge* , qui craignoit également d'avancer , & de rester seul , fut obligé de suivre , en invoquant nom par nom tout ce qu'il connoissoit alors de Puissances Célestes.

Ils arriverent cependant ; & dès que la proximité permit de distinguer les objets , *Tom* apperçut qu'il ne s'agissoit que d'une grange , dans laquelle une nombreuse assemblée , des deux sexes , paroissoit se livrer à la joye.

Il ne se fut pas plutôt présenté à l'une des portes , qui étoit ouverte ,

qu'une voix mâle & vigoureuse cria du dedans , qui est-là ?
notre Héros répondit, d'un ton plus mesuré , ami ; & demanda le chemin de *Coventry*.

Si tu es de nos amis , lui dit une autre voix , tu ferois mieux de t'arrêter ici , jusqu'à ce que la tempête soit apaisée : il y a place pour toi , & même pour ton cheval.

Jones accepta ces offres , & présenta ses deux compagnons , qui furent ainsi que lui, très-bien reçus ; mais qui ne frémissaient pas moins à l'aspect d'une assemblée , qu'ils croyaient encore composée de tous les Sorciers du Royaume.

Quoiqu'on n'y croye plus guères maintenant , hâtons-nous pourtant de faire respirer certains Lecteurs , en leur apprenant que ces prétendus Sorciers n'étoient autres que des *Egyptiens* , ou *Bohémiens* , qui célébroient la nôce de l'un des Chefs de leur Société.

Rien n'étoit plus gai que cette assemblée ; la joye y régnoit de toutes parts , & sur toutes les phy-

sionomies. On y remarquoit même une sorte de décence , & peut-être plus grande que dans certaines assemblées bourgeoises : car , ces gens-ci sont assujettis à un gouvernement, & à des loix de leur façon; & tous obéissent à une espèce de Magistrat souverain , qu'ils appellent leur *Roi*. L'abondance étoit aussi de la fête , & florissoit dans cette grange. Il est vrai , que la délicatesse & l'élégance n'en étoient pas ; mais le bon appétit des convives se passoit fort bien d'elles. Beaucoup de lard , de volaille , & de grosses viandes , composoient le banquet , plus conforme à leur goût que tout ce que le plus fin & le plus couru des Cuisiniers François eût pû leur présenter.

Tandis que *Tom* regardoit ce spectacle avec beaucoup d'étonnement , un vieillard vénérable s'approcha de lui , & le salua d'un air où la franchise & l'amitié paroissent avoir trop de part , pour pouvoir être appelé poli.

C'étoit le Roi des *Bohémiens* lui-

même , qui quoique peu distingué par l'habillement d'avec le reste de ses Sujets , avoit pourtant un air de dignité qui inspiroit , à ce que nous a dit *Jones*, une espèce de sentiment de respect aux Spectateurs.

Après beaucoup de complimens, de part & d'autre, d'autant plus flatteurs pour Sa Majesté *Bohémienne*, qu'elle n'étoit guères accoutumée à en recevoir de pareils , ce Prince fit couvrir une table de quelques provisions choisies , où s'étant assis avec *M. Jones* , il lui tint à peu près ce discours. Je ne doute pas , Monsieur , que vous n'ayez souvent vû de mes gens en partis détachés , car ils rôdent par-tout : mais je crois que vous n'en avez peut-être jamais vû tant ensemble ; & vous serez bien plus surpris, sans doute, quand vous sçaurez que les Egyptiens sont aussi bien gouvernés qu'aucun Peuple vivant sur la surface de la terre.

J'ai l'honneur d'être leur Souverain ; & peut-être jamais Monarque n'eut de Sujets plus attachés , ni plus soumis. J'ignore encore quelles ver-
tus

nus ont pû m'acquérir leur estime , mais je puis me vanter de n'avoir jamais songé qu'à les rendre heureux. Eh , comment pourrois-je ne pas aimer de pauvres gens , qui ne parcourent l'Univers , qui n'agissent , & ne respirent que pour faire vivre leur Roi ! ils connoissent mes soins & mes sentimens pour eux ; & ma tendresse seule m'est un sûr garant de la leur.

Il y a mille , ou deux mille ans plus ou moins , (je ne puis vous en fixer le tems plus juste , ne sachant ni lire ni écrire) il y a fort long-tems , dis-je , qu'il arriva une révolution parmi les *Egyptiens* : cette Nation avoit alors des Seigneurs. Ces Seigneurs , guidés par l'ambition , se firent la guerre les uns aux autres ; mais le Roi les fit tous périr , & établit une égalité parfaite parmi tous ses Sujets : depuis ce tems , nous sommes tous heureux. Personne n'ambitionne ni ne brigue la Royauté ; c'est la Charge la plus pénible de l'Etat. Rien n'est si fatigant que d'être sans cesse occupé

à rendre justice à ses égaux. J'ai mille fois envié le sort du dernier de mes Sujets , surtout lorsque l'équité me forçoit à punir ou mon parent , ou mon ami. Car , quoique nous respections le genre humain , nos châtimens n'en sont pas moins sévères ; la honte en fait la base. Un Egyptien , une fois flétri , n'ose lever les yeux sur lui-même ; & j'en ai peu connu qu'il ait fallu punir deux fois.....

Sa Majesté en étoit là , lorsqu'une rumeur soudaine se fit entendre dans la grange. Les caresses des *Bohémiens* avoient dissipé par degrés les terreurs de *Partridge* ; qui , non seulement s'étoit empiffré à leurs tables , mais y avoit déjà bû un peu plus que de raison.

Une jeune femme *Egyptienne* , plus remarquable par l'esprit que par la beauté , avoit mené le *Pédagogue* à l'écart , sous prétexte de lui dire sa bonne aventure.

Soit que l'ivresse eût échauffé *M. Partridge* , soient que la *Bohémienne* , touchée de la noble gravité

du personnage, eût oublié dans cet instant la décence ordinaire à son sexe , les deux Amans venoient d'être découverts par le mari de la *Bohémienne* , (qui les avoit fait épier) dans la situation du monde la moins équivoque.

Partridge , à la grande confusion de son Maître , fut amené avec scandale devant le Roi, où la honte de son crime , jointe à l'évidence du fait , lui permirent à peine de dire un mot pour sa défense. Le Roi, se retournant alors vers *Jones* , vous voyez , Monsieur , lui dit - il , de quoi il s'agit ici. Quel châtiment croyez-vous que mérite cet homme ?

Je suis aussi fâché , que confus de cet événement , répondit *Tom* , & je crois qu'il est juste que le coupable soit condamné à réparer , autant que faire se pourra , l'offense qu'il a faite au mari.

Notre Héros , tirant alors une *Guinée* de sa poche , la présenta au *Bohémien* , en l'assurant que *Partridge* étoit pauvre , & hors d'état

Oij

de pouvoir payer actuellement davantage.

L'époux, en vouloit absolument cinq; & cette somme, par accommodement, réduite enfin à deux *Guinées*, alloit être payée par *Jones*, à condition que la femme auroit aussi sa grace, lorsque Sa Majesté errante, lui retenant la main, & adressant la parole au témoin, lui demanda par quel hazard il étoit parvenu à découvrir les criminels?

Cet homme répondit, que le mari l'avoit prié d'avoir l'œil sur les démarches de sa femme dès le premier moment qu'il l'avoit observée en conversation avec l'Etranger; & que, lui témoin, ne l'avoit pas perdue de vue depuis cet instant, jusqu'à celui où.....

Le Roi lui demanda alors, si le mari l'avoit accompagné pendant tout ce tems-là? à quoi le témoin ayant répondu qu'oui, Sa Majesté regardant le mari d'un œil sévère, lui parla en ces termes: je suis fâché qu'un *Bohémien* ait assez peu d'honneur, pour vendre celui de sa

femme. Si vous l'eussiez aimée ; vous eussiez prévenu le crime que vous cherchiez à découvrir. J'ordonne donc , loin qu'on vous donne de l'argent , que votre lâcheté soit punie. Je vous condamne , infâme que vous êtes , à porter , pendant un mois , des cornes sur la tête ; & votre femme , à vous les attacher publiquement aux yeux de toute la Nation.

Jones applaudit , avec tous les *Egyptiens* , à l'équité de cet Arrêt ; sur quoi , le Roi lui dit , je jouis de votre surprise : elle naît des préjugés communs des Nations contre mon peuple. Avouez , Monsieur , que vous nous croyiez tous des larrons ?

Je confesse , répondit *Jones* , qu'on ne m'a jamais parlé des *Bohémiens* comme ils paroissent le mériter.

Je vais , répliqua le Roi , vous apprendre la différence de vous à nous. Mon peuple est voleur sans doute : mais il ne vole que le vôtre ; & vous vous volez tous mutuellement.

CHAPITRE VII.

*Avanture dangereuse. Arrivée de
TOM JONES, & de
PARTRIDGE à Londres.*

Pendant toute cette Scène, l'orage étoit appaisé. Dès que *Tom* s'en apperçut, il prit congé, après beaucoup de remerciemens, de Sa Majesté *Bohémienne*, qui voulut absolument lui donner un Guide jusqu'à *Coventry*. Nos Voyageurs y arriverent à minuit, & en partirent à deux heures sur des chevaux de poste qu'il avoit fallu attendre, & qui les menerent sans accident à *Daventry*.

De-là, jusqu'à *S. Albans*, où *Jones* comptoit avec raison pouvoir trouver *Sophie* à la dînée, il il ne leur arriva rien d'assez intéressant pour amuser un Lecteur d'assez bon goût pour préférer les faits aux réflexions, au maximes, aux

colloques , & aux autres prétendus beautés de stile dont trop d'Auteurs, que l'on connoît assez , farcis-
sent aujourd'hui leurs Ouvrages.

Tom n'eut rien de plus pressé , en arrivant à *S. Albans* , que de s'informer d'un carosse à six chevaux allant à Londres , & qui devoit être arrivé depuis deux heures au plus. On lui dit , que cet équipage avoit en effet paru ; mais qu'un relais , qui l'attendoit depuis le matin de la part de Mylord *** y avoit été attaché sur le champ , & le menoit en toute diligence à Londres.

Si *Jones* avoit eu le bonheur de trouver des chevaux de poste tout prêts , il eût sans doute tenté , quoique contre toute possibilité , de suivre & d'atteindre le carosse du Mylord. Mais , malheureusement pour lui , & pour *Partridge* qui avoit grand faim , il ne s'en trouva pas. Il fallut donc , par force , rester & dîner à *S. Albans* , en attendant qu'il revînt des chevaux à la poste.

Le jour étoit sur son déclin , &

nos Cavaliers avoient laissé deux milles derriere eux par-delà *Barnet*, lorsqu'ils furent accostés par un autre voyageur d'une assez belle physionomie, mais dont la monture pouvoit aller de pair avec celle du feu Chevalier de la *triste figure*. Cet homme, après avoir sçu de *Jones* qu'il alloit à Londres, demanda la permission de le suivre, & l'obtint d'autant plus facilement, qu'il se disoit Etranger, & sans la moindre connoissance des chemins.

Leur conversation roula d'abord sur les accidens qui arrivent en route ; & sur les voleurs, que l'Etranger paroissoit fort appréhender.

Quant à moi, dit *Jones*, ayant très-peu à perdre, j'ai conséquemment très-peu à craindre.

Très-peu à perdre ? s'écria *Partridge*, qui n'avoit pas encore parlé. Ma foi, Monsieur, si j'avois comme vous un billet de cent livres sterling dans ma poche, je ne parlerois pas ainsi ! Ce n'est pourtant pas que j'aye peur : nous sommes quatre, Dieu merci ; & le plus

hardi voleur n'auroit pas beau jeu à nous attaquer. Je veux même, qu'il ait un pistolet ; il ne peut du moins tuer que l'un de nous. Eh bien, l'homme ne meurt qu'une fois.

A peine *Partridge* achevoit - il ces mots , que l'Etranger détournant son cheval , & tombant tout-à-coup sur *Jones* , le pistolet à la main , lui demanda le billet de banque en question.

Notre Héros , fut d'abord un peu étourdi de l'avanture : mais revenant tout-à-coup à lui-même , il dit au voleur , que tout ce qu'il avoit d'argent comptant étoit à son service : il tira même environ trois *Guinées* , qu'il lui offrit ; mais l'autre répondit , en jurant , que ce n'étoit pas ce qu'il demandoit. J'en suis fâché , répartit froidement *Tom* , en remettant son argent dans sa poche.

Le voleur , lui appuyant alors le pistolet sur l'estomach , le menaça de le tuer , s'il ne se hâtoit pas de lui remettre le billet. Mais, l'intrépide *Jones* , sautant tout-à-coup sur

la main du voleur , la tint si ferme , en détournant le bout du pistolet , que cet homme commença à trembler , en rappelant en vain ses forces pour se délivrer d'un si redoutable champion. Ils se débattirent long-tems ; tous deux tomberent à la fois de cheval : mais , le vigoureux *Tom* , qui venoit enfin d'arracher le pistolet des mains du voleur , se trouva sur son adversaire.

Ce pauvre larron , qui à la vérité n'étoit pas de la force de *Jones* , se vit alors forcé de demander grace au vainqueur. Ayez pitié de moi , Monsieur ! lui dit-il , les larmes aux yeux , mon intention n'étoit sûrement pas de vous tuer : voyez vous-même , si mon pistolet est chargé ; c'est la première fois que la misère la plus extrême m'a fait tomber dans le crime.

Dans cet instant , la voix d'un homme , qui demandoit quartier à cent pas de là , en criant beaucoup plus fort que le voleur , attira toute leur attention. C'étoit *Partridge* , qui après avoir voulu se sauver , étoit

tombé de cheval , & attendoit , la face contre terre , le coup mortel dont il se croyoit menacé.

Il ne quitta cette posture , que lorsque le guide , un peu moins effrayé que lui , après avoir relevé le cheval du Pédagogue , lui vint apprendre que son Maître avoit terrassé le voleur.

Partridge , à ces mots , ne fit qu'un saut jusqu'à l'endroit où *Jones* , l'épée nuë à la main , menacoit de tuer son homme. Tuez , tuez , Monsieur , s'écria-t-il , tuez ce misérable !..... Mais , il étoit heureusement tombé dans des mains trop généreuses.

Tom , s'étant en effet convaincu que le pistolet n'étoit pas chargé , commença à croire tout ce que ce malheureux lui avoit dit , avant l'arrivée de *Partridge*. Il avoit protesté , qu'il étoit absolument novice dans le métier ; qu'il ne s'y étoit laissé entraîné , que par l'horreur de sa situation , ayant cinq enfans mourans de faim , & une épouse prête à périr en couche.

Il offroit même à *Jones*, de se convaincre de ces déplorables vérités, s'il vouloit bien le suivre jusqu'à sa maison, qui n'étoit, assurcit-il, qu'à deux milles de-là. Il se déclaroit enfin indigne de toute espece de grace, s'il ne donnoit des preuves, peut-être trop sensibles, de tout ce qu'il avançoit.

Tom le prit d'abord au mot, en lui déclarant que son sort dépendoit de la vérité de son histoire. Le pauvre homme, alors, marqua tant de joye, & *M. Jones* en trouva les transports si naturels, que son bon cœur en fut aussi touché qu'émû. Reprenez votre pistolet, lui dit-il, & cherchez des moyens plus honnêtes pour vous tirer de la misère. Voilà deux *Guinées*, pour soulager votre famille : je voudrois pouvoir faire plus, mais les cent livres sterling ne sont pas à moi.

Cette action, ne sera probablement pas approuvée de tous nos Lecteurs. Tandis que quelques-uns y applaudiront, comme à l'acte d'humanité le plus louable, d'autres

plus graves personnages diront que *Tom* avoit tout au moins perdu de vuë ce que tout homme doit à son pays. *Partridge* étoit de leur avis. Je ne serois point surpris , dit-il à *Jones* , que ce même coquin ne vînt encore nous attaquer , avant notre arrivée à Londres.

Le voleur , pénétré de reconnaissance , versa , ou du moins parut verser des larmes , en protestant que de sa vie il ne tomberoit en pareille faute. Nous sçaurons par la suite s'il a tenu parole. Il est tems de faire arriver nos Voyageurs à Londres , de les laisser reposer ainsi que nos Lecteurs , & de nous reposer nous-mêmes.

Fin du Tome second.

T A B L E

D E S C H A P I T R E S

Du second Volume.

LIVRE HUITIÈME,

Contenant plus de deux jours.

C H A P I T R E P R E M I È R.

*V*isite de l'Hôtesse à Jones ,
page 1.

C H A P I T R E I I.

Eclaircissemens, 10

C H A P I T R E I I I.

Arrivée d'un Barbier, digne Confrère de celui de Bagdad, & de celui de Don Quichotte même, 16

CHAPITRE IV.

Conyersation de Jones , & du Barbier. 24

CHAPITRE V.

Nouveaux talens du petit Benjamin ; 31

CHAPITRE VI.

Autres raisons , qui justifient mieux la conduite de Partridge , que celles du Chapitre précédent , 39

CHAPITRE VII.

Où le Traducteur François parle seul ; 42

CHAPITRE VIII.

Dialogue de Jones , & de Partridge ; 45

CHAPITRE IX.

Etrange avanture , 52

CHAPITRE X.

Histoire de l'Homme de la Montagne , 69

CHAPITRE XI.

*Suite de l'Histoire de l'Homme de la
Montagne ,* 82

CHAPITRE XII.

Suite de la même Histoire , 93

CHAPITRE XIII.

*Conclusion de l'Histoire de l'Homme
de la Montagne ,* 108

LIVRE NEUVIEME,

Contenant douze heures.

CHAPITRE PREMIER.

A Vanture surprenante , 121

CHAPITRE II.

*Arrivée de Jones , & de la Dame
inconnue dans l'Hôtellerie d'Up-
ton, Nouvelles Aventures ,* 128

CHAPITRE III.

On pouvoit s'y attendre , 134

CHAPITRE IV.

Eclaircissemens , 142

LIVRE DIXIÈME,

Qui contient environ douze heures.

CHAPITRE PREMIER.

A *Rivée d'un Gentilhomme Irlandois. Grandes Aventures dans le Hôtellerie ,* 147

CHAPITRE II.

Conversation de l'Hôtesse avec sa Servante. Arrivée d'une autre jeune Demoiselle dans l'Hôtellerie , 154

CHAPITRE III.

Grande découverte , 164

CHAPITRE IV.

Autres Aventures de l'Hôtellerie , 173

CHAPITRE V.

Conclusion des Aventures de l'Hôtellerie d'Upton, 178

CHAPITRE VI.

Où l'Histoire rétrograde, 185

CHAPITRE VII.

Fuite de Sophie, 195

LIVRE ONZIÈME,

Contenant environ trois jours.

CHAPITRE PREMIER.

A *Vantures de Sophie, après son départ de l'Hôtellerie d'Upton,* 207

CHAPITRE II.

L'un des plus courts du Livre, où l'on trouvera pourtant un Soleil, une Lune, un Ange, 216

CHAPITRE III.

Histoire de Madame Fitz-Patrick ;
220

CHAPITRE IV.

Suite de l'Histoire de Madame Fitz-Patrick.
218

CHAPITRE V.

Méprise de l'Hôte. Terreurs de Sophie,
237

CHAPITRE VI.

Conclusion de l'Histoire de Madame Fitz-Patrick ,
245

CHAPITRE VII.

Grande allarme dans l'Hôtellerie. Arrivée imprévue d'un ami de Madame Fitz-Patrick ,
254

CHAPITRE VIII.

Départ de l'Hôtellerie. Arrivée à Londres ,
264

CHAPITRE IX.

Séparations des deux Cousines , 266

LIVRE DOUZIÈME,

Contenant les mêmes trois jours
que les précédens.

CHAPITRE PREMIER.

*D*ans lequel, M. Western ne
trouvant point sa fille, trou-
ve à s'en consoler, 271

CHAPITRE II.

*Départ de Jones de l'Hôtellerie d'Up-
pton. Avanture du Mendiant,*
277

CHAPITRE III.

*Autres Avantures, assez peu intéres-
santes,* 285

CHAPITRE IV.

A peu près comme le précédent, 294

CHAPITRE V.

*Conversation de Jones, & de M.
Dowling,* 296

CHAPITRE

Voyage Nocturne. Etrange Avanture,

304

CHAPITRE VII..

*Avanture dangereuse. Arrivé de Tom
Jones , & de Partridge à Londres,*

308

Fin de la Table du Tom







